



J. NAAYEM

*Ancien Aumônier des prisonniers de guerre. Allés en Turquie
Officier de l'Instruction publique*

LES
ASSYRO-CHALDÉENS
ET LES
ARMÉNIENS
massacrés par les Turcs

Ouvrage illustré d'après des documents inédits



BLOUD & GAY
EDITEURS, 3, Rue Garancière, PARIS
SUCCURSALES

BARCELONE
Calle del Bruch, 35.

DUBLIN
20, South Anne Street

1920
Tous droits réservés

Hommage affectueux
à l'auteur

J. Marquet

Paris 5-3-20

LES ASSYRO-CHALDÉENS
ET LES ARMÉNIENS

massacrés par les Turcs

J. NAAYEM

*Ancien Aumônier des prisonniers de guerre Alliés en Turquie.
Officier de l'Instruction Publique.*

LES
ASSYRO - CHALDÉENS
ET LES **ARMÉNIENS**
massacrés par les Turcs

DOCUMENTS INÉDITS
RECUEILLIS PAR UN TÉMOIN OCULAIRE



BLOUD & GAY
ÉDITEURS

PARIS
3, rue Garancière



1920

BARCELONE
Calle del Bruch, 35

Tous droits réservés

PRÉFACE

Le tribunal de la Conférence de la Paix ne tardera pas à prononcer sa sentence définitive sur le sort de la Turquie. Mais que d'horreurs et de crimes dans ce dossier qui déshonore l'histoire de l'humanité et, particulièrement, du monde civilisé au XX^e siècle.

Plusieurs ouvrages ont déjà paru sur les atrocités et les massacres perpétrés par les Turcs en Arménie, en Asie-Mineure et en Syrie.

Témoin oculaire, victime même de ces cruautés barbares, je viens, à mon tour, déposer ici mon humble mais formel témoignage.

J'ai particulièrement à cœur de faire connaître aux juges et à l'opinion publique une autre victime du monstre anatolien, de ce monstre dont l'histoire n'est que félonies, pillages, destructions, meurtres et massacres, et dont la vie a été prolongée de 50 ans par la volonté des grandes puissances, au plus grand détriment des infortunés chrétiens asservis par lui depuis des siècles.

J'ai à cœur d'établir le martyrologe d'un petit peuple, le plus intéressant mais en même temps le plus abandonné, issu d'un grand Empire de la plus ancienne civilisation du monde, dont le pays fut, comme l'Arménie, le théâtre des abominations turques dont les hommes furent tragiquement assassinés, les femmes, les enfants et les vieillards déportés au désert, pillés, martyrisés, soumis aux pires outrages.

Ce peuple, c'est le peuple assyro-chaldéen.

On trouvera dans ce livre :

a) *Le témoignage d'un Allemand sincère, dont le gouvernement n'a pas été sans complicité, du moins indirecte, dans ces événements tragiques, prémédités de longue date.*

b) *Les documents qui m'ont été confiés et les récits détaillés qui m'ont été faits par des témoins oculaires ou par des personnes ayant été elles-mêmes victimes des persécutions et des dé-*

portations. Ces malheureux n'ont pu survivre que par miracle à de telles souffrances.

En transcrivant leurs dépositions, j'ai respecté scrupuleusement l'enchaînement de leurs idées ; j'ai traduit presque servilement leurs paroles pour ne pas porter atteinte à la valeur du document.

Tous ces récits sont concordants et se complètent les uns les autres. Ils sont corroborés, d'ailleurs, par les rapports des diplomates, des missionnaires étrangers et des Allemands eux-mêmes, réunis par les soins du Vicomte Bryce dans un livre intitulé : « *Traitement des Arméniens dans l'empire Ottoman* ».

c) On trouvera ici, encore, la narration fidèle par moi-même du massacre des chrétiens de mon pays : Ourfa, l'ancienne et célèbre cité de la Mésopotamie. Dans ce même chapitre, je raconte la fin tragique de mon père, victime également de la haine turque, et ma fuite d'Ourfa, sous la menace de la mort.

Hélas, c'est à Ourfa déjà que, dans les années 1895-96, âgé alors de sept ans, j'avais assisté à une autre boucherie humaine où 5.000 chrétiens avaient été égorgés par les Turcs de la ville. Mon pauvre père, cette fois du moins, avait pu échapper au massacre, grâce à l'intervention providentielle d'un groupe de commerçants d'origine arabe, ses fidèles amis.

d) Ce livre s'achève enfin par le récit de ma captivité et des supplices que m'ont fait subir ces démons à face humaine, au Camp général des prisonniers de guerre des Alliés à Afioun-Kara-Hissar, dont j'avais été nommé aumônier sur la demande du Saint-Siège, adressée au gouvernement turc.

Trois cents pages teintes de sang humain ! une histoire pleine d'horreurs et d'ignominies, où le Turc, n'en déplaît à M. Loti, se révèle tel qu'il est, avec toute sa duplicité, tout son fanatisme, toute sa haine, sa haine implacable contre le chrétien.

Qu'il me soit permis de citer ici ce que m'a

écrit, à Paris, le 31 mai 1919, un Français qui a passé plus de trois ans au milieu des Turcs comme prisonnier de guerre :

« ...Comme je venais de recevoir votre lettre, juste au moment où vous faisiez votre conférence, je vous ai suivi par la pensée, en me figurant ce que vous deviez dire en ce moment, retraçant les souffrances inouïes de tous ces malheureux qui, pendant la guerre, furent courbés sous le fouet turco-allemand. Mais avez-vous tout dit ? Avez-vous, là-bas, été le témoin de toutes les misères et de toutes les souffrances de ces pauvres gens ? Je les ai vus passer, à Kara-Pounar, au moment de la marche en avant des Anglais : troupeau de miséreux qui, sanglants, mourants de faim, tremblants de fièvre, venaient camper à Kara-Pounar ; squelettes vivants qui n'avaient même plus la force de fuir les coups de bâton de leurs bourreaux. Avec quelle force je vous aurais applaudi, si j'avais eu le bonheur d'être de vos auditeurs, quand je vous aurais entendu stigmatiser ces bourreaux, que l'hypocrisie fait aujourd'hui pleurer sur leurs victimes !... »

Je regrette de ne pouvoir publier, dans ce volume, des documents qui viennent de me parvenir sur la persécution qui a sévi contre les Assyro-Chaldéens du Kurdistan et de la province d'Aderbédjan, en Perse, où plus de cent mille hommes, femmes et enfants furent lâchement massacrés par les troupes turques et les Kurdes, leurs complices.

Que ne puis-je faire connaître les détails du tragique martyre des Assyro-Chaldéens des districts de Djeziré, sur le Tigre, et de Médiat, où plus de cinquante villages, dont je connais les noms, villages pour la plupart fertiles et prospères qui allaient être bientôt traversés par la grande ligne de Bagdad et devant lesquels s'ouvrait un si bel avenir, furent complètement saccagés et ruinés, cependant que toute la population était passée au fil de l'épée.

Il reste aujourd'hui hors de doute que pas moins de deux cent cinquante mille Assyro-Chal-

déens, soit plus du tiers de la race, périrent pendant la guerre mondiale, victimes du fanatisme des Turcs.

Dix mois encore après l'armistice, la persécution ne se ralentit pas. Pendant l'occupation même des armées alliées, deux autres districts, Amâdia et Zâkho, non loin de Mossoul, habités par des Chaldéens et qui étaient demeurés jusqu'alors hors de la zone des massacres grâce aux démarches désespérées faites par le Patriarche Chaldéen de Babylone, Joseph Emmanuel II, furent, au mois de juin et de juillet 1919, envahis à leur tour par les Kurdes qui tuèrent les hommes et, après avoir tout pillé et saccagé, s'en allèrent emmenant femmes et jeunes filles. Une lettre de notre Patriarche, qui me fut communiquée par son Vicaire général à Rome, Mgr Paul David, et que j'ai publiée dans les journaux, relate brièvement les détails navrants de ces nouvelles horreurs.

Aujourd'hui, la situation des survivants de ce petit peuple reste très précaire. Ils sont entourés de mille tribus kurdes et arabes fanatiques et hostiles. Celles-ci sont encore armées et ne paraissent pas trop redouter la présence des faibles forces alliées ; à la première occasion, elles peuvent retomber sur nos malheureux compatriotes pour exterminer entièrement la race.

Nous lançons donc un appel désespéré à la pitié et à la justice des grandes puissances alliées qui s'intéressent au sort des petites nations.

Nous avons confiance que les grandes puissances ne tarderont plus à couvrir d'une protection efficace le petit peuple assyro-chaldéen qui gémit depuis des siècles dans l'esclavage et l'oppression.

Nous avons confiance qu'elles le dédommageront aussi de tous ses malheurs, n'oubliant pas son fidèle attachement à leur cause, et lui rendront enfin le droit à la vie nationale, à la liberté et à la patrie !

Londres, 11 novembre 1919.

TÉMOIGNAGE D'UN AUMONIER ALLEMAND

J'avais quitté la prison après 130 jours de réclusion.

Le gouvernement turc ayant voulu me faire remplacer auprès des prisonniers anglo-français, deux aumôniers allemands furent nommés.

L'un d'eux s'appelait le Père Dangelmonier, de la Congrégation de Saint-François de Sales, et l'autre le docteur Engert, de l'Académie de Dellingen, en Bavière. Ils se rendirent au camp des prisonniers au commencement du mois de juin 1917. Malgré la liberté dont ils disposaient, ces aumôniers ayant rencontré beaucoup de difficultés de la part des autorités turques, dans l'exercice de leurs fonctions, demandèrent, trois mois après, de guerre lasse, à rentrer à Constantinople.

J'ai eu l'occasion de connaître l'un de ces deux aumôniers allemands, le Père Dangelmonier, et le 4 septembre j'eus un long entretien avec lui à Constantinople. Ce prêtre avait été jusqu'au fond du pays Mardine-Diarbékir. Il avait vu les convois des déportés dans le désert, leur état lamentable, et il me raconta la triste situation dans laquelle se trouvaient les pauvres chrétiens qui survivaient. Il me déclara que la persécution continuait de plus belle et me donna des nouvelles des prisonniers : « Vu les mauvais trai-

tements qui leur sont infligés par les Turcs, la moitié sont morts ; si la guerre doit durer encore deux ans, il n'en restera aucun. »

Je lui demandai alors pourquoi les Allemands qui se trouvent là-bas et qui voient tout ne s'opposent pas à ces actes barbares. Ne s'y opposant pas, ils sont donc responsables de ce qui arrive. Je lui avouai que je le leur reprochais énergiquement. Il me répondit : « Vous avez parfaitement raison. Je ne comprends pas moi-même cette incurie et j'en suis indigné au point que j'ai presque honte de me dire Allemand. Oui, je comprends que les Allemands n'auraient pu empêcher un soulèvement général de la population, mais une persécution systématique et continue aurait pu être empêchée par eux. » Puis il ajouta : « A ma rentrée en Allemagne j'élèverai la voix en faveur de ces malheureux. »

Je lui demandai alors s'il voulait bien me faire un petit rapport sur ce qu'il avait constaté quant à l'état des chrétiens de Turquie : il le fit avec plaisir.

Durant cette terrible grande guerre, tous les peuples ont plus ou moins souffert. Mais il y en a un, ou plutôt il y a une race, les « chrétiens d'Orient », qui a été cruellement éprouvée et dont l'existence même, comme race, a été compromise.

Nous ne discuterons pas ici la part de responsabilités qui retombe sur certaines nations à cet égard. Nous évoquerons seulement, en quelques mots, l'ère si triste des massacres des chrétiens, la situation actuelle de ces derniers ; nous terminerons en jetant un regard sur l'avenir.

1. — *Les massacres de ces dernières années.*

On entend par « Chrétiens d'Orient » tous les chrétiens catholiques et orthodoxes qui habitent en Turquie d'Europe, et ceux qui sont répandus en Anatolie, en Syrie, en Mésopotamie et en Arménie. On comptait, avant la guerre, plus de 3 millions de chrétiens en Orient, y compris les Grecs. Les Turcs, durant ces deux dernières années, en ont massacré, ou fait périr par la misère et la déportation, plus de 2 millions ; la plupart de ceux qui restent sont condamnés à la misère, et beaucoup, s'ils ne sont pas secourus, mourront l'hiver prochain.

Ces chrétiens sont divisés en plusieurs rites et nationalités :

- 1° Les Grégoriens ou Arméniens orthodoxes ;
- 2° Les Arméniens catholiques ;
- 3° Les Chaldéens catholiques ;
- 4° Les Chaldéens Nestoriens ;
- 5° Les Syriens ou Jacobites (retrés dans le giron de Rome) ;
- 6° Les Jacobites orthodoxes.

A l'exception de Constantinople, d'Alep, de Mossoul, de Brousse et d'autres petites localités qui furent épargnées, on commença par enlever les hommes riches et influents du

lieu où ils demeuraient ; puis, escortés de soldats de la milice ou de gendarmes, on les déportait dans des endroits écartés où on les massacrait. On procéda ainsi dans les villes.

Dans les villages, on s'assura le concours des tribus de Kurdes qui massacrèrent et brûlèrent tout, à l'exception de quelques femmes et de quelques enfants qu'ils voulaient garder à leur service.

Après que tous les chrétiens influents et riches eurent disparu, un ordre arriva de Constantinople, enjoignant aux autorités de ne pas toucher aux familles des Syriens, des Jacobites et des Chaldéens. Hélas ! cet ordre, exécuté seulement en partie dans les villes, arriva trop tard dans les campagnes, presque toute la population chrétienne ayant été déjà massacrée.

On peut dire que, des Grégoriens et des Arméniens, il ne resta, dans les contrées où eurent lieu des massacres, que quelques milliers, surtout des veuves et des orphelins. Cela fait, au total, plus d'un million de disparus.

Les Chaldéens-catholiques ont perdu plus de deux tiers des leurs, ainsi que trois évêques de leur communauté ; les Chaldéens-Nestoriens, plus de 100.000 hommes et la plupart de leurs évêques ; les Syriens, tous leurs hommes influents et riches dans ces mêmes contrées. Les Jacobites ayant versé une somme

énorme ne furent pas inquiétés à Mardine, mais, dans les villages, plus de 80.000 des leurs furent tués par les Kurdes.

En résumé, on peut dire que deux millions de chrétiens ont disparu dans l'espace de deux ans ; car les déportations se sont continuées en 1915 et en 1916 ; même cette année on en a massacré plus de 40.000.

Il ne faut pas omettre de signaler également les chrétiennes, la plupart choisies parmi les plus jolies, et retenues dans les harems turcs, ou les chrétiens qui ont trahi leur foi, surtout parmi les chrétiens orthodoxes.

Les protestants ont aussi perdu la plupart de leurs fidèles ; mais ils ont déjà organisé de nombreux orphelinats pour sauver les survivants des massacres.

Il nous faudrait plusieurs centaines de pages pour parler ici des cruautés sans nombre que les massacreurs ont fait subir à leurs victimes. Ce serait un chapitre spécial de l'histoire de cette guerre ; même aux temps des barbares, de pareils actes de cruauté n'ont pas été commis contre les chrétiens. Un exemple suffira. Un prêtre, à Mardine, fut jeté en prison où, malgré ses 62 ans, il reçut plus de 300 coups de bâton. On lui arracha sa barbe blanche, poil par poil ; on le mit en croix, l'attachant à deux clous avec une corde, et il resta ainsi toute une nuit. Quelques jours après, il

fut rendu à la liberté sur un ordre venu de Constantinople. Nous tenons ces détails horribles du prêtre lui-même.

Une autre fois, on conduisit plus de 200 femmes à travers la montagne, les steppes et le désert, jusqu'à ce que toutes fussent mortes de faim et de fatigue ; 18 seulement ont pu se sauver, et c'est d'elles que nous tenons ces détails.

II. — *La situation actuelle des chrétiens.*

Il y a encore des milliers de veuves et d'orphelins échappés miraculeusement des griffes des Turcs et des Kurdes ; des centaines de familles chaldéennes, syriennes, n'ont plus de soutien, ni de moyens de subsistance. Parmi ceux qui étaient retenus par les Kurdes ou enfermés chez les Turcs, beaucoup reviennent, en ce moment, se réfugier chez les chrétiens. Leur état moral et matériel est épouvantable. Violées ou souillées par les Kurdes et les Arabes, les jeunes chrétiennes sont vendues au plus offrant dans des bazars, comme sur un marché de bétail.

La famine ayant commencé à se faire sentir chez les Arabes et les Kurdes, l'armée turque s'étant emparée de toutes les réserves alimentaires, les ennemis des chrétiens chassent ces pauvres êtres avilis, sans abri, sans pain, sans patrie, et qui se réfugient dans les villes où

ils mourront tous de faim. Ainsi, à Diarbékir, à Mardine et dans d'autres contrées, les officiers turcs envoient, la nuit, leurs ordonnances dans les maisons chrétiennes, pour enlever de force les victimes de leurs débauches. Il n'y a plus de droit, plus de justice pour les chrétiens : ils sont hors la loi en Turquie; chacun peut les tuer, les faire disparaître sans qu'une voix s'élève en leur faveur. Mille exemples sont là pour le prouver. Telle est la situation!

III. — *L'avenir.*

L'avenir n'est pas souriant. Si l'on n'obtient pas, pour ces chrétiens, la liberté de vivre et un morceau de pain, ils mourront tous cet hiver de faim et de froid dans les contrées où ont passé les massacreurs. Les Turcs font d'eux ce qu'ils veulent ; ils ont encore confisqué tout récemment le blé de tout le pays, de sorte que chacun doit demander du pain au commandant turc qui, au lieu de le donner, chasse le demandeur si celui-ci est un chrétien, ou, du moins, fait payer cher le morceau qu'il lui jette comme à un chien. Un évêque de Mardine disait dernièrement : « Il y a, dans ma ville, plus de 5.000 veuves et orphelins que je dois nourrir en partie. S'il ne m'arrive pas de secours pour l'hiver, 4.000 de ces pauvres êtres seront morts l'année prochaine; car il

est impossible à l'homme de vivre de racines après avoir souffert le martyre des douleurs morales ».

Quel est le devoir des chrétiens d'Europe ? C'est de donner une obole en faveur de ces veuves et de ces orphelins de l'Orient qui ont envoyé tant de martyrs au ciel. Il est temps encore de sauver des milliers d'entre eux. Il s'agit seulement d'organiser au plus vite un service de secours.

Espérons que le gouvernement turc aura pitié de ces malheureux et les laissera vivre. Espérons surtout que l'Europe leur enverra sans tarder des secours.



*L'auteur du livre dans le costume de déguisement
qui lui permit d'échapper au massacre*

II

LES MASSACRES D'OURFA (Mésopotamie)

LA FIN TRAGIQUE DE MON PÈRE R. NAAYEM.

*Ma fuite devant les massacreurs, sous un déguisement
de Bédouin.*

C'était au commencement du printemps 1915. J'étais à Ourfa, ma paroisse.

La guerre générale était encore à ses débuts. Les Russes, au Caucase, avançaient à pas de géants. Les chrétiens suivaient ces opérations avec un grand intérêt, préférant la domination moscovite à celle de la Turquie. Un jour que je rendais visite au prélat arménien Ardawart, il me montrait, avec satisfaction, sur la carte, la marche des Russes sur Erzeroum. C'était quelques jours avant l'arrestation des notables de la ville et le pauvre prélat ignorait totalement ce qui l'attendait.

Bientôt des bruits de trahison arménienne commencent à circuler dans la ville. Les physionomies turques changent et deviennent ombrageuses. Des photographies où l'on voyait des chrétiens massacrant des Musul-

mans passent de main en main dans les *karakols* (poste de police) où elles sont montrées à la population turque pour exciter son fanatisme. On prétend aussi que des bombes et des fusils sont trouvés dans les maisons ou les églises des chrétiens.

Dès le mois de mars 1915, des convois de déportés composés de femmes, d'enfants et de vieillards arrivaient à Ourfa dans un état pitoyable.

Les jeunes filles ainsi que les femmes jolies avaient été enlevées en chemin. Leurs hommes avaient été séparés ou massacrés. Pour prolonger la durée des pérégrinations des malheureux déportés, pour leur faire dépenser tout ce qu'ils possédaient, on les obligeait à séjourner plusieurs jours à chaque étape et la population musulmane les assiégeait et leur arrachait leurs effets à des prix dérisoires. Par contre, les Turcs leur vendaient des vivres à des prix exorbitants. C'étaient surtout les gendarmes et les soldats qui se livraient à ce trafic. Ils défendaient l'entrée à ceux qui n'étaient pas de la compagnie. Ils allaient même plus loin. La nuit, escaladant les murs du grand han où les déportés étaient parqués, ces bandits s'approchaient des pauvres jeunes femmes et jeunes filles et, faisant brusquement un triage parmi elles, ils empor-

taient leur proie humaine par les terrasses. Après les avoir gardées plusieurs jours pour assouvir leurs passions, ils les abandonnaient ensuite comme des objets de rebut ou les massacraient. Le han que ces pauvres déportés peuplaient finit par être empesté par les émanations des carayanes. Tous les jours 10 à 15 personnes mouraient. Cela dura plusieurs mois. Les cadavres étaient entassés les uns sur les autres dans des chariots, dirigés hors de la ville et jetés dans des fosses. D'autres, abandonnés à eux-mêmes, loqueteux et malades, fourmillaient dans les rues, réduits à la mendicité. En sortant, je rencontrais à chaque pas dans la rue plusieurs de ces malheureux et leur vue me navrait. Impuissant à les secourir, je me hâtais de rentrer, le cœur serré, ne pouvant supporter la vue de tant de misères, obligé que j'étais malgré moi de refuser l'aumône à un si grand nombre d'indigents. Beaucoup tombaient d'inanition dans les rues et y rendaient le dernier soupir sur un lit de boue et de poussière. On a vu même dans un tas de fumier le cadavre d'un petit enfant mort.

Le prélat arménien, quoique aidé par les membres de sa communauté, ne parvenait pas à soulager tant de misères, car les convois se multipliaient et pendant que l'un s'en allait après avoir été dûment pillé et maltraité, un

autre arrivait et les mêmes scènes révoltantes se répétaient sans cesse.

Cet état, loin de toucher le cœur des Turcs, excitait au contraire leur fanatisme et leur haine envers les chrétiens. Dans les bazars, dans les cafés, partout on les voyait chuchoter, complotant un mauvais coup contre les chrétiens. Vers la même période, plusieurs notables furent arrêtés et mis en prison. On leur faisait subir des tortures inouïes pour les obliger à avouer des noms imaginaires de comitadjis ou pour leur faire indiquer les lieux où ils avaient caché des armes.

Désagréablement impressionné par tous ces symptômes et craignant des conséquences fâcheuses, j'avais conseillé à temps à mon père de prendre en considération ces faits annonciateurs d'événements peu rassurants pour les chrétiens. Mon père s'était rangé à mon avis et était allé trouver le chef du Comité *Union et Progrès* : Barmaksis Zadé Cheik Muslim qui faisait également fonction de maire. Muslim était un soi-disant ami intime de mon père et son ancien associé commercial. Mon père lui fit part de son intention de quitter la ville avec sa famille pour se rendre à Alep. Cheik Muslim, soit qu'il eût confiance en son influence personnelle, soit qu'il comptât sur un fort appui, rassura mon père et lui dit :

— Ne vous inquiétez pas; vous n'avez rien

à craindre. En cas de danger je saurai vous faire partir sans encombre pour Alep, et si même les communications sont interrompues, je vous ferai voler sur les ailes des oiseaux!

Ces paroles rassurèrent mon père et en rentrant il me raconta la chose. Malgré ces assurances, je me défiais et, connaissant le fond du caractère des Turcs, j'étais inquiet. Voilà pour ce qui nous regardait.

Quant aux Arméniens de la ville, le passage continu de convois ne leur disait rien de bon pas plus que l'arrestation de leurs notables. Ils vivaient dans une grande anxiété.

Un jour, le commandant de la gendarmerie alla trouver le prélat et lui intima l'ordre de réunir ses ouailles dans l'Eglise, car il désirait les haranguer. La cloche de la cathédrale se mit à sonner et la foule à accourir. La grande nef de l'église était bondée. Le commandant turc entra, harangua la foule et lui demanda, au nom du gouvernement, de livrer toutes les armes qu'elle détenait afin de ne pas subir le même sort que les déportés formant les convois qui périssaient sur les grands chemins.

— Si vous obéissez, dit le commandant, aucun de vous ne sera inquiété.

Puis, en compagnie du Prélat, le Commandant turc se rendit à Garmouch, situé à une heure et demie de la ville, un gros village com-

posé de 500 familles toutes chrétiennes, où il refit aussitôt le même discours. Un conseil national se rassembla, à la suite de cet événement, à l'évêché et délibéra pour décider s'il fallait livrer les armes ou non. Tous n'étaient pas d'accord; on craignait une trahison de la part du Gouvernement turc. Le prélat Ardawart, qui voyait le danger imminent, supplia ses ouailles, les exhortant à céder en livrant enfin les armes en vue d'apaiser peut-être la colère des Turcs.

« Je suis prêt, s'il le faut, à me sacrifier moi-même », dit le digne prélat en versant des larmes, à genoux devant son peuple. Attendris, ceux qui l'écoutaient furent unanimes à obéir et le lendemain des chariots apportaient de l'Eglise au Gouvernorat les fusils, révolvers et autres armes que les Arméniens détenaient et qu'ils venaient déposer chacun à leur tour.

Malgré cela, un grand nombre d'Arméniens avaient conservé leurs meilleures armes.

Sachant les chrétiens désarmés, les Turcs commencèrent alors le triste drame. Quinze ou vingt autres notables furent aussitôt arrêtés et jetés en prison. Leurs maisons furent perquisitionnées ainsi que l'église elle-même et l'évêché. Tous les papiers, livres, registres furent pris au Gouvernorat pour être minutieusement examinés. On creusa même le sol

en quelques coins de l'église et de l'archevêché pour y découvrir des armes. Petit à petit, tous les notables furent arrêtés et emprisonnés. Ils subirent de longs interrogatoires, accompagnés de bastonnades jusqu'au sang. Des envoyés spéciaux ayant pleins pouvoirs étaient arrivés à Ourfa de Constantinople pour diriger le drame. Ils étaient les hôtes du fameux Madmoud Nédim, ex-député, homme sanguinaire et tout-puissant dans toute la province.

Bientôt, le prélat Ardawart lui-même et plusieurs de ses prêtres furent arrêtés et emprisonnés. La panique avait gagné la population chrétienne. Les Musulmans évitaient la société des chrétiens et tenaient des réunions secrètes pendant la nuit. Leurs figures sinistres démontraient qu'ils cachaient des desseins tragiques. A ceux qui imploraient leurs secours, ils répondaient qu'ils ne pouvaient se mêler de ces affaires et déclaraient nettement qu'il était impossible de protéger un chrétien ou de lui donner refuge.

Le gouvernement en avait fait une défense formelle. En effet, dans les mosquées, on avait fait prêter serment, à tous les Turcs sur le *Talak* (divorce), de ne prêter aucune aide aux chrétiens.

Le tour de mon père vint. Un soir, un agent de police accompagné de plusieurs gendarmes

frappe à la porte de notre maison. On lui ouvre. Il déclare vouloir faire une perquisition domiciliaire.

Trois jours avant, deux villageois arméniens étaient venus chez nous. Ils étaient à notre service et faisaient avec d'autres les transports de nos denrées. La Syrie et surtout le Liban souffraient alors de la disette et vu l'état de guerre le commerce était limité à celui des denrées seulement. Ourfa étant une ville agricole, mon père y exportait des denrées sur Alep et le Liban. Selon un vieil usage propre au pays, les villageois qui sont au service des négociants ou des fermiers, en venant en ville deviennent leurs hôtes; ils sont logés et nourris par leurs maîtres, et dans beaucoup de maisons on dispose de chambres spéciales pour eux.

Privés de toute nouvelle de l'extérieur, ignorant les événements dont les autres provinces étaient le théâtre, nous ne pouvions nous douter du danger que nous courions. Nos hôtes mêmes, bien que venant des alentours où des scènes tragiques s'étaient passées, ne nous avaient rien dit. Malgré cela, par mesure de prudence, le lendemain de leur arrivée, mon père, sous l'effet de la panique générale, avait recommandé à ma mère, avant de quitter la maison pour se rendre à son bureau, de prier les gens de service d'aller se

loger ailleurs. Les pauvres villageois ne semblaient pas disposés à nous quitter ; ils restèrent un jour encore. Ma mère leur ayant signifié leur départ avec insistance, ils se décidèrent enfin à s'en aller. Le lendemain matin, ils nous quittèrent mais revinrent de nouveau le soir passer la nuit chez nous. Le lendemain matin ils ne sortirent pas de la maison et, lorsque la police vint pour y faire une perquisition, elle les trouva cachés dans un coin de la cuisine. Ce n'est que plus tard que nous avons appris que le village de ces pauvres malheureux, appelé Hochine, dépendant du chef-lieu de Sévérék, avait été envahi par les gendarmes et les Kurdes. Hommes, femmes, enfants avaient été massacrés. Quelques hommes seulement avaient pu s'échapper et se réfugier dans les montagnes ; nos deux villageois étaient du nombre ; comptant sur notre hospitalité, ils vinrent se réfugier chez nous, en ayant soin toutefois de ne rien révéler de ce qui leur était arrivé.

La police s'empara des malheureux et les conduisit en prison. Il était environ 4 heures de l'après-midi ; ma mère était seule à la maison. Mon père ne rentra, ce soir-là, que vers les 7 heures. Un agent de la police se présenta à ce moment pour le conduire également à la direction où il fut soumis à un interrogatoire ; on l'accusait d'avoir donné refuge à des

révoltés. Des Turcs dirent que mon père était en relations avec les ennemis et qu'il leur exportait des denrées par le Liban. Un de mes frères courut alors voir le chef du Comité *Union et Progrès*, l'ami intime de mon père; il le mit au courant de l'incident et le pria d'intervenir. Celui-ci rassura mon frère qui, malgré ces assurances, alla trouver le commandant de la gendarmerie, lui aussi un ami de mon père; quinze jours auparavant, il avait, en compagnie du chef du Comité *Union et Progrès*: Cheik Muslim, passé la soirée chez nous, buvant ensemble. Le commandant promit de mettre mon père en liberté le lendemain même. Mon frère rentra tard et tranquillisa ma famille.

Le lendemain, il se rendit de nouveau auprès de nos amis turcs. Ceux-ci lui déclarèrent cette fois qu'il fallait patienter deux ou trois jours encore, vu que la mise en liberté immédiate de mon père, le lendemain de son arrestation, éveillerait l'attention du public, aucun des notables arméniens se trouvant en prison n'ayant été relâchés. Ces promesses réitérées firent dévier de la bonne piste à suivre et nous empêchèrent d'avoir recours à d'autres moyens qui auraient été peut-être plus efficaces. Plusieurs jours s'écoulèrent sur ces promesses. Hadji Békir bey, octogénaire, père de Cheik Muslim, consul ho-

naire de Perse et millionnaire, qui avait mon père en grande estime, envoyait prendre tous les jours de ses nouvelles et recommandait vivement à son fils de déployer tous ses efforts en vue de le sauver. Un mois après, les choses avaient changé et les promesses, fermes au début, devinrent évasives.

Les amis de mon père se sentaient impuissants à le sauver, étant sous la pression d'une main plus forte ; ils finirent par déclarer, un jour, que cette affaire si bénigne en elle-même n'avait pas l'air de vouloir finir, attendu que quelqu'un la poussait dans un sens défavorable. Ils ne voulaient pas nommer la personne intéressée à la perte de mon père. Cheik Muslim nous confessa plus tard que c'était le sanguinaire Mahmoud Nédim, la terreur du pays.

Six mois avant ces événements, Mahmoud Nédim avait eu avec mon père un différend qui se changea en inimitié : le village de Tel-Abiat, à 40 Km. environ d'Ourfa, est une station importante de chemin de fer de Bagdad et une immense propriété de Mahmoud Nédim. De ce point, l'exportation des denrées se faisait sur une grande échelle. C'est pourquoi mon père avait toujours un stock de sacs vides destinés au transport des denrées. Nédim avait fait rentrer ses récoltes et voulait les envoyer vendre à Alep ; mais il ne parvenait pas à se procurer des sacs, ceux-ci étant devenus

fort rares et très chers à la suite de la perquisition faite par le gouvernement sur cet article. Ayant su que nous en avions au dépôt de la Compagnie, il alla, à notre insu, les réclamer au chef du dit dépôt, déclarant que mon père agissait de même lorsqu'il avait besoin de sacs, vu qu'ils étaient de grands amis. Soit librement, soit par crainte de représailles le magasinier lui livra plusieurs centaines des sacs appartenant à mon père. Nédim put ainsi terminer son affaire et expédier ses récoltes.

Bientôt mon père apprit la chose. Le manque de sacs causait du tort à ses affaires. Mais tout de même il se tut devant le fait accompli. Plus tard il pria seulement Nédim de régler le montant de la valeur des sacs qu'il s'était ainsi appropriés, — une somme assez forte. Nédim faisait toujours la sourde oreille. Six mois passèrent. Enfin mon père, fatigué d'attendre, profita un jour de ce qu'ils étaient ensemble chez des notables de la ville, pour demander à Nédim d'en finir avec cette question. Celui-ci se considérant froissé dans son amour-propre, répondit insolemment et refusa de payer. Mon père ne supposait pas que les événements ultérieurs, si tragiques, allaient éclater; outré de cette injustice, il lui adressa des reproches et se sépara de lui froidement. Un mois se passa. La politique s'assombrissait. Deux chefs de Tchétta, dont l'un

s'appelait Khalil bey, vinrent à Ourfa de Constantinople munis de pleins pouvoirs et furent les hôtes de Mahmoud Nédim. Celui-ci trouvant l'occasion propice pour se venger de mon père, posa la question devant ses hôtes puissants et paralysa ainsi l'action de Cheik Muslim et du commandant de la gendarmerie pour sauver mon père.

Lorsque l'orage éclata, dans la ville, les arrestations se multipliaient. Cheik Safwét un député de la ville alla à Diarbékir pour y jouer le rôle néfaste d'instigateur et tout le long du chemin il prêcha le « djéhad » contre les chrétiens. Les chrétiens, pris d'une grande frayeur, tentent l'impossible pour sauver leurs hommes ; les femmes vont se jeter aux pieds des hôtes de Mahmoud Nédim afin de les fléchir. Mais ceux-ci restent inflexibles. Les Tchétas se promènent en ville, armés jusqu'aux dents et regardent d'une façon sinistre les chrétiens. Les gendannes, aidés par les Tchétas, pourchassent des districts de Diarbékir les chrétiens qui fuient les massacres, se réfugiant sur les montagnes avec les déserteurs.

Ces chefs de Tchétas arrivés de Constantinople étaient tellement redoutables qu'un jour, me raconte un ami, M. Démarki, contrôleur de la banque Ottomane à Ourfa, en sa présence, l'un d'eux giffla le com-

mandant de la place, un arabe de Damas. Puis enhardi, il tira son revolver pour le tuer. Ceci se passait en plein salon du gouvernorat. Le gouverneur présent intervint, et, après bien des supplications, il parvint à le calmer et à lui arracher l'arme de la main. Le chef de Tchéttas en même temps ne cessait de blasphémer contre les Arabes.

Une commission chargée de juger chaque détenu en prison arriva d'Alep à Ourfa. Informés du fait, nous nous empressâmes d'aller voir le Président. Nous lui fîmes remettre, pour gagner sa sympathie, une somme d'argent. Il nous déclara que mon père étant innocent, il ne tarderait pas à être délivré ; la même chose fut répétée à ma mère lorsque celle-ci fit la même démarche en faveur de son mari ; cette réponse la calma un peu.

Entre temps, les Arméniens étant pressurés, beaucoup d'entre eux, pour échapper aux supplices, se concertèrent et décidèrent d'envoyer une requête au gouverneur, l'informant qu'ils se décidaient à devenir musulmans. Mais les chefs turcs ayant délibéré entre eux, il fut répondu aux Arméniens que leur demande était rejetée.

Depuis l'arrivée de ces chefs de bandits, les affaires commençaient à devenir très graves. Aucune nouvelle n'arrivait du dehors. Les lettres que nous adressions à nos cousins

Roumi à Diarbékir, fils de M. Roumi, l'ancien drogman du Consulat français, nous étaient retournées avec l'indication que les destinataires étaient absents. Nous apprîmes plus tard que C. et S. Roumi, nos cousins, avaient été, en effet, emmenés, avec le premier convoi de Diarbékir, en radeaux sur le Tigre, et massacrés en chemin. Le directeur de la banque Ottomane de cette ville était arrivé précipitamment quelques jours auparavant; pris de panique, il ne voulait rien dire de ce qu'il avait vu. Il avait sauvé sa vie, s'étant enfui de Diarbékir et étant arrivé à Ourfa à travers mille dangers; caché chez M. Démarchy durant deux jours, il se hâta de quitter ces pays d'enfer pour se rendre à Alep.

On fait courir un jour le bruit qu'un gendarme venait d'être tué par une balle tirée par un des fuyards arméniens réfugié dans la montagne. Les choses prennent aussitôt une tournure hostile aux chrétiens. Ceux qui conduisent la bière du gendarme font en route des manifestations fanatiques et se préparent à lapider un prêtre qu'ils rencontrent en chemin. Le religieux se hâte de se réfugier à la caserne. C'était l'abbé Wartan qui fut pendu, plus tard, injustement à Adana après trois années de prison; à ce moment, l'armistice était pourtant déjà conclu. Les gendarmes turcs chargés d'accompagner

les convois rentraient chez eux, une fois leur triste besogne terminée, la bourse garnie des pièces d'or qu'ils avaient volées aux déportés qu'ils massacraient sans merci.

Entre temps mon père avait été confiné à la prison dans une pièce réservée aux condamnés; — il y contracta bientôt la dysenterie. Abattu, et ayant besoin de soins, il nous implora d'user de tous les moyens possibles pour le faire sortir de là. Mais ses soi-disant amis turcs ne voulurent pas intervenir. Ce fut le commandant de la place de Damas, ci-dessus mentionné, qui, sur la prière d'un ami, alla trouver le capitaine chargé de la prison et lui demanda de mettre mon père dans une prison moins dure. Pendant ce temps, les arrestations se poursuivaient et devenaient la seule occupation de la police et du gouvernorat.

Au bureau du télégraphe, le directeur lui-même transmettait des dépêches des heures durant. Son air soucieux et préoccupé prouvait l'importance des ordres secrets qu'il était en train de recevoir.

Les fonctionnaires chrétiens sont tous licenciés, quelques agents de police également chrétiens sont dégradés et renvoyés avec mépris. La haine du Turc contre le « Gaour » (méprisable infidèle) grandit. Les figures deviennent de plus en plus sinistres ; les chré-

tiens tremblent chaque jour davantage. L'espoir de voir notre pauvre père sortir de prison commence à chanceler. Pendant la nuit, les Tchéttas envoyés par leurs chefs omnipotents vont attaquer les maisons des chrétiens et veulent s'emparer par force qui, d'un cheval de race, qui d'un objet de valeur. Sur le refus des propriétaires, les bandits tirent des coups de revolvers sur la porte qui cède et l'objet convoité est quand même volé. Les populations turques elles-mêmes, de connivence avec les gendarmes, prennent des airs menaçants, considèrent les chrétiens comme des traîtres et semblent attendre un signal pour se jeter sur leur proie. Pour ma part, j'évitais de sortir. Les regards de mépris de la population turque me semblaient trop durs à supporter.

Un jour que je me rendais d'urgence à la Banque Ottomane où j'avais affaire, je me gardai soigneusement de passer par le Sérail qui était le chemin ordinaire, de peur d'attirer les regards, et, plus encore, pour m'épargner le chagrin que j'aurais ressenti en songeant que là était emprisonné mon pauvre père. Le chemin, quoique court, me sembla long et, dans la crainte d'une insulte ou d'une poursuite, j'accélérai le pas. Arrivé à la banque, je frappe à la porte du premier et me trouve en présence d'un gendarme gardien

qui autrefois toujours respectueux à mon égard, me demanda cette fois avec impertinence qui je voulais voir : « Le directeur, lui répondis-je. — Il n'est pas ici, me répliqua-t-il. — Je l'attendrai », dis-je avec calme.

J'entre, et en effet, je n'y trouve pas M. Savoye ni mon jeune frère qui était comptable. Je continue d'attendre, mais deux minutes plus tard le gardien entre et, s'adressant à moi, me dit sur un ton hautain : « Il n'y a personne; il est défendu de rester ici. Sortez. »

Gardant tout mon sang-froid, je lui dis que j'ai besoin de voir le directeur, à qui je compte demander si, lui, simple gardien, avait le droit d'agir ainsi. Ma réponse ne lui ayant point souri, il s'avance alors vers moi en colère. Je me retire lentement vers la porte de l'habitation de la famille Savoye qui faisait partie du même établissement. J'y pénètre et rencontre M^{me} Savoye que j'interroge pour savoir si son mari était là. Elle me répondit négativement. Je constatai que ma présence l'avait troublée, vu les circonstances graves de l'heure ; je lui révélai en deux mots la grossièreté du gardien et lui demandai de me permettre de m'en aller par la porte extérieure pour m'épargner une scène avec ces malfaiteurs, qui pourrait me devenir fatale. Je sortis à pas précipités en pensant triste-

ment au malheureux sort où était réduite la chrétienté en Turquie.

Quelques jours avant cet incident les députés si connu Zohrab et Wortkès effendi étaient arrivés de Constantinople avec une escorte. Après avoir été reçus avec de grands honneurs par le gouverneur de la ville, le barbare Haïdar, et invités à table par l'hypocrite Mahmoud Nédim, ils furent lâchement assassinés en chemin par des gendarmes et des Tchéttas sur le chemin de Diarbékir à Cheïtan Déré. Avant eux, Naklé Pacha Moutran de Baalbeck après avoir été conspué dans les rues de Damas, fut emmené jusqu'à Tel-Abiat où il fut tragiquement assassiné.

Le commissaire de police, Chakir, beau-frère de Mahmoud Nédim, profitait de l'occasion pour remplir ses poches. Il ordonnait l'arrestation d'un chrétien puis, ayant touché un bon pot de vin, il le congédiait pour l'arrêter de nouveau deux jours après. Un déporté, un exilé ou même un prisonnier arrivait-il ? Il trouvait toujours moyen de lui extorquer de l'argent. Plus tard au camp des prisonniers à Affioun-Karahissar le major anglais, M. Stephen White qui fut capturé au canal de Suez et emmené à Ourfa, lors des massacres, avec un autre officier égyptien me raconta que ce même Chakir, ayant appris qu'il avait reçu d'Angleterre de sa mère une

somme d'argent, prit toutes les mesures voulues, mais en vain, pour en avoir une part. Lorsque nous parlions des affaires d'Ourfa c'était toujours les noms de Chakir et de Nédim que M. White évoquait, les représentant comme les plus illustres malfaiteurs des massacres d'Ourfa.

Les prisons étaient remplies de chrétiens; la ville plongée dans un morne deuil. Bientôt arrive le jour terrible et tristement mémorable des exécutions. On annonce un matin, en effet, qu'une cinquantaine de détenus notables ont été tirés de la prison après minuit, munis de leurs papiers et conduits à Diarbékir. Chez nous, c'est l'angoisse; on est mortellement inquiet. Mon père serait-il du nombre? On court à la prison, on s'informe. Non, il est toujours là. Mon pauvre père ne se doutant pas encore du malheureux sort qui l'attendait, espérait toujours. Il était loin de songer que bientôt sa femme et ses huit fils allaient pleurer sa fin tragique, victime qu'il allait être d'une injustice sans nom. On court alors chez les meilleurs amis de la famille : « De grâce, Muslim bey, sauvez notre père, votre ancien associé, sauvez votre ami, votre frère; il va bientôt être déporté et perdu lui aussi », lui répétait, les larmes aux yeux, Emile, mon jeune frère, qui, de jour en jour, maigrissait et pâlisait, rongé par la crainte

de perdre son père bien aimé. Le chef du *Comité de l'Union et Progrès*, comme muet, ne voulait rien dire, rien faire. On ne comprenait pas quelle était exactement son attitude. Il obéissait à l'ordre reçu. Il fallait tout sacrifier pour le Comité, même les meilleurs amis.

Le lendemain, après minuit, un nouveau convoi est dirigé sur Diarbékir ; les malheureux déportés sont divisés en groupes. liés par les bras les uns aux autres, escortés par les Tchéttas et les gendarmes qui portent avec eux les dossiers et les noms des déportés ; puis, emmenés hors de la ville sur le chemin de Diarbékir, à une ou deux heures de cette ville, aux environs de Kara-Keupru, de triste mémoire, les malheureuses victimes tombent sous les balles de leurs bourreaux. Leurs cadavres gisent sur le chemin, à la merci des loups et des corbeaux.

Dans les familles des victimes, c'est le deuil ; bien qu'ils ne sussent pas exactement où allaient ces hommes, les cœurs de mères, d'épouses ou de fils sentaient bien que les êtres qui leur étaient chers n'existaient plus. Ils lisaient cela dans les regards hypocrites et le sourire sardonique des gendarmes qui rentraient et qui venaient soi-disant rassurer les parents pour attraper un nouveau pourboire.

De plus en plus inquiets sur le sort de mon

père, nous attendons le matin pour courir à la prison. Mais hélas c'était trop tard. Mon père, qui n'était affilié à aucun parti politique, tout entier à sa famille et à ses affaires, aimé et considéré par tous, innocent de tout crime politique, avait été conduit, injustement comme tant d'autres, à la boucherie...

Il fut regretté même par les Turcs. Son ami Hadji-Békir, premier notable turc de la ville, pleura même en apprenant sa déportation.

Une personne qui était là lors de sa déportation vint nous voir deux jours après et nous raconta ces détails : Mon père fut pris avec une trentaine de ses compagnons d'infortune et informé qu'il devait partir pour Diarbékir. Elle nous montra un bout de papier sur lequel le chef de notre famille avait écrit au clair de lune d'une main tremblante ces mots : « Nous partons pour Diarbékir, payez à M. N... la somme de... qu'il m'a prêtée. Signé : R. Naayem ». Puis le malheureux père se mit à pleurer à chaudes larmes et dit à cette personne : « Je pars attendant patiemment mon triste sort. Peu m'importe pour ma vie ; mais c'est à mes enfants que je pense, que vont-ils devenir ! » Puis ôtant sa montre il la donna pour qu'elle fût remise en souvenir de son père à Sami, le plus jeune de ses huit fils âgé de 9 ans...

C'était vers le commencement d'août. Le soir même, à la tombée de la nuit, l'un de mes frères, Djémil, qui était rentré d'Alep à Ourfa quelques jours auparavant, pris de peur, craignant pour sa personne, prit la fuite à cheval avec quelques compagnons, et retourna à Alep.

A Tel-Abiat, ayant rencontré Sallal, fils d'un cheik arabe et chef de tribu, ami de la famille, mon frère le pria de se rendre en ville avec nos chevaux pour prendre le reste de la famille exposée au danger, par suite de la persécution. Trois jours après, des prisonniers civils anglais, internés dans la ville, employés à la Banque Ottomane et à la Dette publique, ayant obtenu la permission de quitter Ourfa pour Constantinople, voulurent bien prendre dans leurs voitures, malgré les risques qu'ils couraient, deux de mes frères Fatouh et Georges, âgés alors respectivement de 15 et de 13 ans. Il ne restait plus que mes deux plus jeunes frères et ma mère. Bientôt Sallal arrive, accompagné de Aziz Djendjil, un chrétien, employé chez nous, très brave, très dévoué et qui s'était travesti en Bédouin, pour chercher les derniers membres de ma famille, qu'ils dirigèrent vers Tel-Abiat. Le chef de gare, un ami, les fit partir par chemin de fer pour Alep. Ma mère, avant son départ, envoya une grande partie de nos meubles chez

son cousin M. P. Ganimé. Ceux-ci furent pillés vingt jours après par la populace turque.

Je restai avec mon frère Emile à Ourfa. Les arrestations continuaient en ville. Plusieurs de mes amis et connaissances furent arrêtés et massacrés.

Le 19 août, vers les 4 heures de l'après-midi, un agent de police et des gendarmes se rendent chez un malheureux Arménien pour l'arrêter. Celui-ci, ne voulant pas se laisser faire sans se défendre fit usage de son fusil Mauser et tua l'agent et deux gendarmes.

Cet incident s'étant répandu en ville, excita le fanatisme des Turcs et le massacre recommença.

Les Turcs armés jusqu'aux dents envahirent les marchés et les rues tuant tous les chrétiens qu'ils rencontraient. Ceux qui purent se cacher furent sauvés. Beaucoup vinrent se réfugier au presbytère. Mon frère Emile étant sorti alors pour se rendre à la banque parvint à grand peine à rentrer chez moi. Les rues étaient jonchées de cadavres. 600 chrétiens avaient été ainsi tués. Le sang des victimes était si abondant qu'il ruisselait dans les rues. Les assassins trempaient leurs mains dans le sang fumant et en faisaient des signes sur les murs des maisons.

Les internés civils anglo-français qui avaient été déportés depuis un mois à Ourfa

furent eux-mêmes victimes de ces massacres. Plusieurs d'entre eux s'étant trouvés dans les rues au moment de cette échauffourée furent accompagnés par des gendarmes jusqu'à leurs demeures afin que la populace ne s'en prit pas à eux par mégarde. Mais malgré cela, un Français d'Alep, M. Germain, fut égorgé sans pitié par les bandits. Un Maltais poursuivi à coup de pierres sauva sa vie en se réfugiant dans une maison chrétienne. Des gémissements et des cris partaient de tous côtés.

Deux heures après, la fusillade ayant diminué, je montai à la terrasse pour observer ce qui se passait dans les rues. Je remarquai des agents de police qui, au lieu de calmer le fanatisme des Turcs, les excitaient au massacre. Ce ne fut que lorsque tous les chrétiens qui étaient dans leurs magasins ou dans les rues furent tués, que l'ordre de cesser les massacres parvint. Le soir, le calme était rétabli. Mais aucun chrétien n'osa plus sortir dans la rue. Les Arméniens surtout s'étant barricadés et préparés à se défendre, les lâches massacreurs n'osèrent plus agir. Le lendemain matin, j'entendis des gémissements provenant d'une ruelle voisine de la mienne et où se trouvait un moulin à huile « Maçara ». Je vis bientôt un voisin turc Montâlib, âgé de 30 ans, sortir de sa demeure armé d'un grand poignard et s'élançant dans la direction d'où

partaient les cris. Une demi-heure après, je le vis rentrer, son poignard ensanglanté. Fier de son exploit, il criait en riant : « Je l'ai coupé *comme un concombre* » (Hiar Guibi Kestim). C'était de deux malheureux ouvriers chrétiens cachés dans le moulin qu'il s'agissait. Les Turcs vinrent dans la matinée les faire sortir sous prétexte de les sauver, mais une fois dans la rue ils les égorgèrent, piétinant leur tête et traînant leurs cadavres. Quelques internés civils qui habitaient non loin de nous avaient caché chez eux un autre chrétien avec son fils âgé de douze ans. Ils furent découverts par un misérable et mis à mort sous les yeux des internés.

Des chariots circulaient dans les rues, conduits par des Israélites et ramassant les cadavres. Une partie de ceux-ci fut transportée hors de la ville pour être jetée en pâture aux chiens et aux oiseaux de proie. (C'est une corvée macabre que les Turcs imposaient aux Israélites durant les massacres des chrétiens.)

Le lendemain, vers dix heures, j'aperçus le gouverneur lui-même, Haïdar-Bey, qui parcourait les rues accompagné du commandant de la gendarmerie, comme pour prouver aux chrétiens que le calme était rétabli et qu'ils pouvaient sortir sans crainte. Dans l'après-midi, un gendarme, accompagné du Cavas de la Banque Ottomane vint, de la part de M. Sa-

voje, le directeur, chercher mon frère Emile qui se rendit à la banque où il élit domicile. Il était ainsi en sûreté, l'établissement étant gardé par la gendarmerie.

Je tiens à remercier ici cordialement M. Savoye pour les services si précieux et si dévoués qu'il a rendus à ma famille et à beaucoup d'autres, en ces jours terribles où il lui fallut faire preuve d'un courage exemplaire.

J'avais recommandé à Sallâl notre ami bédouin de revenir après avoir conduit à bon port ma mère et mes frères. Le lendemain des massacres, Sallâl vint me voir au presbytère.

Resté seul à Ourfa risquant d'être arrêté à chaque instant, je décidai de m'enfuir. C'était dangereux. Mais je voulais absolument fuir l'atmosphère si lourde de cet enfer où j'étouffais. Je m'affublai d'un costume de Bédouin et m'apprêtai à partir en compagnie de Sallâl.

Le calme n'était pas encore complètement rétabli. Les chrétiens restaient enfermés dans leurs maisons dans la crainte de nouveaux événements. Tous les notables chrétiens avaient été exécutés sur le chemin de Diarbékir. Des soldats chrétiens, environ 500, travaillant à la construction des routes, aux environs de la ville, furent eux aussi massacrés par des gendarmes. Un seul put s'échapper et me raconta le fait en ajoutant que les officiers gardaient sous leurs tentes des jeunes filles

chrétiennes volées dans les convois et me parla tout particulièrement d'une jeune Chaldéenne de toute beauté, déportée de Diarbékir. La malheureuse passait ainsi d'un Turc à un autre, telle une fille de joie. Cette jeune fille put survivre par miracle et elle se trouve aujourd'hui à Ourfa.

Le 21 août, vers sept heures, Sallâl étant venu me chercher, je fis mes adieux aux amis et collègue l'abbé Emmanuel Kacha qui y restait avec sa famille.

Nous traversâmes des rues presque désertes à pas précipités et gagnâmes la maison d'un parent où j'endossai le costume de Bédouin qui consistait en une longue chemise de toile blanche à longues manches, un « aba », manteau sans manche, en poil de chameau, et me coiffai du « tchéffié », carré d'étoffe à longues franges tressées, et des « agal » sorte de couronne formée en poil de chameau. Je parle le bédouin : on aurait pu difficilement me reconnaître. Près des confins de la ville, nous rencontrâmes un agent de police et deux gendarmes postés là, dirait-on, comme pour nous attendre. Mon brave Sallâl ne recula pas devant ce premier danger. De taille élancée, un grand sabre pendu à la ceinture, le revolver au poing, il s'avancait à pas de géant et la terre semblait frémir sous ses grands sabots rouges. Arrivé devant ces

agents du gouvernement il les salua d'un grand *salamalek* et passa. Je fis de même. Ils répondirent à notre salut. Nous avançâmes ; à cent pas de là, mon compagnon, se tournant alors vers moi, dit que nous venions d'échapper à un grand danger. Nous primes dans une demeure amie nos deux chevaux et nous nous dirigeâmes vers Tel Abiat, laissant la ville à feu et à sang. La lune reflétait ses doux rayons sur nous. Mon compagnon, heureux d'avoir pu arracher un ami aux griffes des Turcs, transporté par la beauté de la nature, débitait, tel un troubadour, des vers arabes du plus bel effet.

Après trois heures de marche comme nous nous désaltérions à une rivière, deux cavaliers apparaissent et se dirigent vers nous. Sallâl me dit alors de prendre mon cheval et de m'éloigner un peu. C'était un percepteur turc de la ville qui rentrait en compagnie de son gendarme ! Ils demandèrent à Sallâl des nouvelles de la ville puis ils s'en allèrent. Nous rencontrâmes plus loin d'autres cavaliers arabes conduits par le frère de Sallâl, un chef autoritaire et qui vivait en mauvais termes avec mon compagnon. Sallâl était gai. En passant devant nous son frère, qui se proposait de prendre part au pillage, lui dit à haute voix : « *Je comprends, tu es en train de sauver un autre chrétien* ». A ces mots, je tressaillis. Mais Sal-

lâl mon protecteur était un homme à poigne. Le danger fut ainsi évité.

Au crépuscule nous arrivâmes au village de mon compagnon qui m'offrit l'hospitalité durant toute une journée. Sa mère et son frère m'accueillirent en parent. Nous devions partir le soir même pour Tel-Abiat. Mais notre voyage fut interrompu par l'arrivée de gendarmes, qui, en l'occurrence, étaient des hôtes importuns. Ceux-ci m'ayant aperçu et m'ayant pris pour un arabe de Kara-Guétch, tribu composée de pillards, ils s'en prirent à Sallal de ce qu'il m'avait donné refuge chez lui. Sallal craignant que ces Turcs, ne vissent à découvrir que j'étais un chrétien me fit éloigner et diriger sur la campagne en compagnie de son frère. Les Turcs s'en allèrent en menaçant Sallâl de le dénoncer au Kaïmakan. Rentré au village, j'y trouvai tout le monde dans l'alarme et l'effroi. Les femmes déclaraient que Sallâl se compromettait en protégeant les chrétiens. Le chef arabe, sans se laisser influencer par ces paroles, monta à cheval, m'invita à faire de même et nous nous dirigeâmes presque au galop sur Tel-Abiat. Là je rencontrai plusieurs de mes paroissiens qui étaient employés à la Compagnie du chemin de fer de Bagdad. Mon compagnon me conduisit auprès de l'un d'eux, M. Youssouf Cherchouba qui

me reçut en ami. Puis mon protecteur arabe m'ayant souhaité bon voyage me fit ses adieux et rentra chez lui. Le jour ne s'était pas encore levé. Cherchouba me raconta à voix basse que le gouvernement avait commencé à poursuivre les chrétiens de Tel-Abiat et qu'il était fort anxieux.

Connaissant le télégraphiste de la Compagnie M. Dhiab, j'exprimai le désir de le voir. Un paroissien, Georges Khâmis, me conduisit dans son bureau. Des Circassiens qui étaient la terreur des employés chrétiens de la Compagnie étaient préposés à la garde de la station, et au moindre soupçon de leur part, j'aurais couru de grands dangers.

Arrivé devant la porte du chef télégraphiste, ce dernier vint vers moi tout étonné de voir devant lui un Bédouin. Que lui voulait cet arabe ? Son étonnement fut plus grand encore lorsqu'il entendit le Bédouin parler français. Il me reconnut alors et m'invita à entrer. D'accord avec le chef de gare, le chef télégraphiste avait, quelques jours auparavant, facilité le départ de ma mère et de mes frères. C'était compromettant pour moi de garder le costume arabe. Mais Sallal ayant en chemin égaré ma soutane il m'était impossible de reprendre mes habits religieux. Comme d'autre part je ne pouvais rester au bureau du télégraphe sans compromettre M. Dhiab, je

du me cacher en attendant le départ du train du soir. Un arabe prévenu vint moyennant bakchich (pourboire) me prendre et me dissimula dans un village voisin que les habitants, (des Arabes), avaient abandonné pour aller passer l'été sous des tentes. J'attendis seul dans ce village. Accablé de fatigue je me couchai étendu par terre dans cette chambrette, et je m'endormis. Quelque temps après, en me réveillant je constatai que j'étais baigné de sueur. Remis de ma fatigue, je m'aperçus que le jour tombait et que mon homme m'avait laissé sans nourriture. J'avais grand faim. Une heure après l'Arabe revint et m'apporta du pain et du « kâther » (lait caillé). Le pain étant très mauvais je ne pus, malgré ma faim, le manger. La nuit venue, l'Arabe me reconduisit à la gare. Là les employés amis m'enfermèrent à clef dans une pièce où je devais attendre l'arrivée du train d'Alep. Le chef télégraphiste après s'être entendu avec un conducteur musulman me dit que ce dernier garantissait de me conduire sain et sauf à Alep moyennant une somme d'argent que je lui versai tout de suite. La police guettait les trains de voyageurs et les chrétiens étaient impitoyablement poursuivis. Enfin l'heure du départ approche, la cloche sonne, le chef télégraphiste me dit de sortir de ma cachette et me fait accompagner par un employé fidèle

jusqu'au wagon qui m'était assigné. C'était dans un fourgon fermé que je devais voyager. Comme on y avait entassé du bétail, le fourgon, non nettoyé, exhalait des odeurs peu agréables. Le train ayant fait halte dans une station j'aperçus dans l'obscurité, à travers les fentes du fourgon, la lumière blafarde d'une lanterne. C'était le conducteur. Il voulait me faire prendre place en première classe. Je le priai, vu mon accoutrement, de me placer en troisième. Un garde-frein ayant remarqué ce manège avait l'air de nous en vouloir tant au conducteur qu'à moi. Arrivé à Arab-Pounar ce triste sire, profitant de l'absence du conducteur, vint me prendre de force et m'enferma dans un fourgon à ciel ouvert. Le conducteur s'en étant aperçu attendit l'arrêt prochain du train pour me faire reprendre ma place. A Arab-Pounar le chef de train dut accepter comme voyageurs, les familles des déportés civils anglo-français qui rentraient d'Ourfa à Alep. J'avais pour compagnons des soldats malades et des musulmans d'Ourfa. Ceux-ci voulant rire un peu aux dépens de leur compagnon bédouin entreprirent de me persifler. Je faisais semblant de dormir pour ne pas attirer leur attention. Le lendemain matin à dix heures le train entra en gare d'Alep. M'étant souvenu que j'avais un parent au service de la Compagnie du che-

min de fer, attaché en qualité de magasinier aux grands dépôts, l'idée me vint d'aller le voir pour lui demander où demeurerait ma famille. Je priai donc un musulman de là-bas de m'indiquer l'emplacement du dépôt. Celui-ci exigea un pourboire. Je lui donnai un franc et il daigna me montrer du doigt le dit dépôt. Arrivé là je demandai Faris. On me répondit qu'il n'était pas encore venu au bureau. Imitant en cela l'usage bédouin j'allai m'asseoir à l'ombre d'un mur, à quelques pas de là, attendant mon cousin. Dix minutes après je le vois arriver. Des employés l'informent aussitôt qu'un Arabe désirait le voir pour affaire. Faris se tourne vers moi et m'ayant reconnu il jette un cri d'étonnement. Je lui fais signe de se taire. Emu jusqu'aux larmes il laisse son travail et se met à mon entière disposition pour me conduire dans la demeure de ma famille.

Mes parents, par crainte d'être poursuivis par les autorités turques, s'étaient retirés dans une demeure située au fond de la ville. Aussi c'est en traversant des ruelles étroites et tortueuses que nous y parvînmes. Ma mère, heureusement surprise, vint vers moi en pleurant. En me revoyant, des souvenirs tristes l'assaillirent. La fin tragique de mon père lui revint à l'esprit.

Je séjournais à Alep dans ma famille de-

puis un mois, aidant le curé chaldéen de cette ville, lorsque je reçus une dépêche de sa B. le Patriarche Chaldéen de Babylone, Mgr Emmanuel me proposant d'aller à Constantinople pour servir d'aumônier au camp des prisonniers de guerre Anglo-Français en Turquie.

Ourfa, la ville infortunée que je venais de quitter, subit le plus triste sort que l'histoire eut jamais enregistré.

Le lendemain de mon départ le 23 août, un calme relatif y avait été établi. Le gouverneur envoya dire aux chrétiens de sortir de leurs demeures et de vaquer à leurs affaires. Ceux-ci ayant obéi à l'ordre, le gouverneur fit dire aux Arméniens qu'ils étaient obligés de quitter la ville. Ces malheureux sachant ce qui les attendait et ce que quitter la ville signifiait refusèrent d'obéir et répondirent qu'ils préféreraient mourir chez eux plus tôt que d'aller finir leurs jours dans le désert. D'ailleurs le passage successif des convois de déportés n'était pas fait pour les encourager. Les milliers de femmes, de jeunes filles, d'enfants formant les convois étaient déshonorés, torturés avec une sauvagerie inouïe. Les hommes, après triage, étaient tous égorgés sans pitié. A quoi bon aller mourir au loin puisque, de toute façon, ils étaient condamnés à périr. Ils refusèrent donc de partir. Le gouvernement eut recours à la force. Les chrétiens ré-

sistant, une bataille en règle eut lieu le 23 septembre 1915 qui dura une semaine sans que les Turcs pussent pénétrer dans le quartier. Le gouverneur demanda du secours à Alep pour venir à bout de ses chrétiens soi-disant révoltés. Bientôt Fakhri pacha arriva à Ourfa à la tête d'une armée munie d'artillerie. L'assaut fut donné au quartier arménien. Mais les troupes turques, malgré tous les efforts qu'elles firent, furent impuissantes à vaincre cette résistance. Les courageux Arméniens voyant que de toute façon ils devaient mourir se défendirent vaillamment. Plusieurs centaines de soldats turcs furent tués au cours de cette bataille. Les femmes et les jeunes filles se mettant de la partie, aidaient leurs hommes à défendre leurs foyers, leur existence et leur honneur contre leurs bourreaux.

Fakhri pacha braqua alors les bouches à feu de son artillerie sur le quartier arménien et un bombardement commença qui continua durant quinze jours. Plusieurs internés Français et Anglais témoins me racontèrent plus tard que c'était un officier allemand qui dirigeait le bombardement. Bientôt un grand nombre de combattants se réfugiaient auprès de la mission américaine. Les Turcs ayant eu vent de ce fait dirigent alors leurs canons sur le bâtiment de la mission, ouvrent le feu et parviennent à en démolir une partie. C'est par

ces brèches qu'ils purent pénétrer dans le camp des insoumis qui, débordés, se virent dans l'obligation de hisser le drapeau blanc. Le bombardement provoqua un incendie qui prit une étendue extraordinaire du fait que les Arméniens eux-mêmes, voyant leur fin proche, se réunissaient en masses dans leurs demeures et, plutôt que de se livrer vivants aux Turcs, y mettaient le feu et périsaient dans les flammes.

La résistance étant terminée et les Arméniens ayant dû se rendre, les Turcs donnent alors libre cours à leur instinct barbare. Ils se précipitent dans le quartier mettant tout à feu et à sang, passant au fil de l'épée tous les chrétiens, hommes, femmes et enfants, qu'ils rencontrent, pillant et saccageant tout. On fait sortir du milieu des décombres les femmes et les enfants qui restaient et on les enferme dans l'immense « Millet-Khan ».

Les soldats rangent les malheureuses victimes sur le bord d'un précipice et après les avoir transpercées, les poussent dans l'abîme. Le jour suivant les chiens et les oiseaux de proie attirés par l'odeur des cadavres de ces malheureux vinrent y apaiser leur faim. Tous les hommes qui restèrent, après ces hécatombes, furent déportés hors de la ville sur le chemin de Diarbékirkir et exécutés. Au Millet-

Khan plus de deux mille femmes et enfants étaient détenus, en butte aux mauvais traitements des Turcs. Beaucoup mouraient de faim et du typhus qui venait de se déclarer. Les autres furent envoyés dans le désert où une mort affreuse les attendait. Les malheureuses victimes chrétiennes sortaient du Khan bousculées et bafouées par les gendarmes barbares. Des chariots pleins de cadavres étaient conduits à une petite distance du han et vidés dans d'immenses fosses. Des enfants vivants furent jetés dans ces fosses avec les cadavres. Dans la cour de la cathédrale, on assistait à un spectacle terrifiant et horrible. Agonisants, vivants et morts étaient entassés pêle-mêle. Un monceau de cadavres obstruait presque la porte d'entrée de l'église. On entendait le râle des agonisants. Un grand nombre d'hommes et de femmes furent pendus publiquement, devant la population turque transportée de joie. Vingt mille personnes furent ainsi anéanties en quelques jours.

Le missionnaire américain, M. Lesley, auprès duquel un certain nombre de combattants arméniens s'était réfugiés, fut appelé à comparaître devant la cour martiale, accusé d'avoir trempé dans la révolte. Un jour qu'il sortait du tribunal, craignant les représailles des Turcs, il s'empoisonna sur le che-

min. On trouva dans sa poche un papier signé par lui et dans lequel il déclarait qu'il n'était pas impliqué dans l'affaire de la révolte arménienne.

LES MASSACRES DE SÉERT

§ I

Récit de M^{me} Djalila, fille de Djibrail Moussa Gorguis
Adams, chaldéenne de Séert, fait à Alep
le 18 février 1918.

C'était au mois d'octobre 1917.

Je me trouvais à Constantinople, me réservant de rentrer à Alep pour revoir mes parents que j'avais quittés deux ans auparavant, lorsque Théophile et Philippe, deux Chaldéens de Séert, vinrent me voir et me déclarèrent qu'ils avaient une sœur du nom de Djalila, déportée de Séert, et qui se trouvait en ce moment à Alep. Sachant que j'avais l'intention de me rendre en cette ville, ces jeunes gens me remirent une somme d'argent en me priant de la remettre à M^{me} Djalila et de l'aider à rentrer à Constantinople.

Mon premier soin, en arrivant à Alep, fut d'aller voir M^{me} Djalila et de lui remettre l'argent que lui envoyaient ses frères. Je pus lui donner de leurs nouvelles et l'engager à partir en ma compagnie pour la capitale. Notre projet ne put, hélas ! être réalisé, la guerre générale battait son plein, et M^{me} Djalila ne possédait pas de « nefous-teskéressi » (papiers d'identité).

Je priai M^{me} Djalila de me raconter les détails de son long martyre.

Voici la narration complète qu'elle me fit de son odyssée et des souffrances nouvelles qu'elle eut à subir pendant sa déportation.

Les massacres de Séert



Djalila, de Séert

(Photographie prise par l'auteur)

Karima, de Séert



Vivement impressionnée elle-même par le récit de ses tortures — elle n'échappa que miraculeusement à la mort — M^{me} Djalila sanglotait à chaque détail navrant qu'elle me contait.

Nous apprenons un jour que mon oncle Fathalla, ainsi que son frère Gorguis sont arrêtés à Séert (1) par ordre du gouvernement.

(1) Djeudet Bey, gouverneur militaire de Van ayant été chassé vers la fin du mois de mai par les Russes, les Arméniens et les Assyro-Chaldéens de Hakari, s'enfuit vers le sud et, passant la rivière de Bohtan, entra à Séert avec 8.000 soldats qu'il appelait lui-même « Kassab Tabouri » (le bataillon des bourreaux) et commanda le massacre des chrétiens; il alla cerner le 25 juin la ville de Billis et y fit périr tous les chrétiens.

Le diocèse chaldéen de Séert comprenait, en dehors des Chaldéens de la ville plus de trente villages, sans compter un grand nombre d'autres villages habités par des Assyro-Chaldéen-Jacobites dont nous ignorons le nombre.

Tous ces villages prospères furent pillés, saccagés, brûlés et les habitants passés au fil de l'épée. En voici la liste presque complète avec le nombre des habitants chaldéens :

Séert	2.000
Sadagh	2.000
Mar-Gourya	1.000
Guedianes	500
Hadidé	1.000
Redwân	500
Dehok	500
Ketmes	1.000
Der-Chemeh	200
Pirôs	1.000
Tentâs	500

C'était au commencement de juin 1915. Inquiets, nous cherchâmes à connaître les causes de ces arrestations qui, vu le passé des prévenus, nous paraissaient arbitraires. N'ayant rien pu obtenir de précis à ce sujet du côté officiel, nous interrogeâmes un pharmacien chirurgien nommé Djerdjess faisant partie de l'hôpital militaire, situé à quelque distance du quartier chaldéen d'Ain-Salibe.

Mon beau-père Khawâdja (Monsieur) Mansour, ayant demandé au pharmacien s'il connaissait la raison pour laquelle nos parents avaient été arrêtés, Djerdjess déclara :

Tellimchâr	1.500
Telnevrô	500
Benkôf	200
Mar-Chmouné	300
Hartevana	200
Der-Mar-Yacoub	500
Békend	500
Aïn-Dâré	200
Berké	500
Bôrem	500
Archkânés	500
Galwâyé	500
Gôredj	500
Artoun (Altahtanié)	500
Der-Mazen	300
Derr-Rabban	300
Charnakh	200
Artoun (Alfôkanié)	1.000

Ces noms et le recensement me furent communiqués par Mgr Bajari, qui est du pays et qui fut pendant plusieurs années vicaire général de l'Archevêché.

— Ne vous inquiétez pas ; le gouvernement ayant en ce moment besoin de moissonneurs, embauche des travailleurs dans les quatre coins de la ville ; vos parents sont compris dans le nombre. On fera du reste un triage ; les plus valides seront engagés aux champs et les autres rendus à leurs familles.

Mais, connaissant les sentiments du gouverneur à l'égard des populations chrétiennes, ces propos, loin de nous rassurer, augmentaient notre inquiétude.

N'osant sortir nous-mêmes de nos demeures, nous envoyions chercher des renseignements à des sources sûres. C'est ainsi que nous apprimes qu'une partie des prisonniers avaient été enfermés provisoirement à l'hôpital militaire, et l'autre à la caserne.

Prévoyant qu'un malheur pouvait s'abattre du jour au lendemain sur nos parents et nous-mêmes, nous vivions dans des transes indicibles.

Certains indices et nos propres pressentiments avivaient encore nos craintes. En proie à la panique, un rien suffisait à nous mettre en émoi.

Nous apprimes enfin un jour, deux semaines environ avant l'événement tragique, que les tribus kurdes des environs, la terreur des chrétiens et de ces contrées, venaient assaillir la ville pour piller et massacrer les chrétiens.

Les Kurdes, en armes et à cheval, placés sous les ordres de leurs aghas (chefs), avançaient au nombre de 300 environ. Une partie de la bande avait déjà envahi la ville. L'annonce seule de leur venue nous fit perdre la tête. Nous présumions le sort qui, hélas, nous attendait. Nous n'eûmes qu'une pensée, chercher à nous sauver. Nous nous hâtâmes de creuser d'abord, dans les sous-sols de nos demeures, des fosses pour y enfouir tous les objets de valeur que nous possédions. Nous travaillions fiévreusement pour nous ménager des cachettes, mais, avec des gens aussi résolus, habitués à massacrer dès leur enfance, les cachettes ne sont d'aucun effet salutaire ; ils auraient pu nous découvrir et, dans le doute, ils auraient mis le feu à nos maisons.

Mais voici que la nouvelle nous parvient, accueillie par nous avec une joie immense, que notre archevêque chaldéen, Mgr Addaï Sheir (1), ayant offert un « pot de vin », s'élevant à la somme rondelette de 500 Ltqcs en or, au gouverneur (Mutessarif), ce dernier a

(1) C'est le savant orientaliste, bien connu en Europe, l'illustre archevêque de Séert, lauréat de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, auteur de plusieurs ouvrages historiques. Il a publié également de nombreuses études dans la « Revue Asiatique ».

fait éloigner les bandes des Kurdes de la ville. Nous étions provisoirement sauvés! Mais notre angoisse ne diminuait pas. L'impression terrifiante que nous avait produite les Kurdes armés était encore présente en nous.

Craignant donc qu'une cachette ne fût pas sûre pour nous dans notre demeure, nous la quittâmes avec précaution et nous nous réfugiâmes chez notre ami le « Binbachi » (commandant), qui habitait chez une de nos tantes et qui aimait les chrétiens.

Mon beau-père, membre du Conseil administratif (Medjliss), était resté à la maison attendant stoïquement les événements terribles qui se préparaient. Mais, voyant que plusieurs jours s'étaient passés sans que rien de nouveau vînt justifier nos craintes, nous résolûmes de retourner chez nous. A peine y étions-nous installés que différents bruits contradictoires étaient répandus dans la ville, tantôt annonçant l'arrivée des Kurdes et tantôt celle des Russes.

Huit jours après notre rentrée chez nous, un fonctionnaire du gouvernement, Sélim Effendi, ami de mon oncle et de mon beau-père, vient à passer devant notre maison. Mon beau-père lui demande de la fenêtre ce qui se passe.

— Le seul conseil que je puisse te donner, lui dit-il, c'est de rester caché chez toi, car

les événements ont l'air de se précipiter : la situation est grave !

L'archevêque, Mgr Addaï, en bon pasteur, tout en nous donnant du courage, nous mettait en garde et nous engageait, dans des exhortations d'une tendresse infinie, à prendre des mesures en vue de sauvegarder notre vie.

Le premier à subir, d'ailleurs, des rigueurs du régime barbare qui allait être inauguré contre les chrétiens, est Monseigneur lui-même. Des gendarmes, sur l'ordre du gouverneur, viennent à l'archevêché et arrêtent Mgr Addaï. Ce n'est qu'en versant au gouverneur un nouveau « pot de vin », qu'il est autorisé à rentrer provisoirement chez lui, sous la surveillance étroite de plusieurs agents de police.

L'archevêché ayant deux sorties, la principale fut gardée par des gendarmes. Par mesure de précaution, Mgr l'archevêque avait fait appeler l'agha de Tanzé (village situé à quelques heures de Séert), un grand ami des chrétiens. Ce dernier proposa à l'archevêque de le sauver. Il le déguisa en Kurde et le fit sortir, accompagné de quelques-uns de ses hommes, par la seconde porte qui communiquait avec la cathédrale. Mon frère Kas Djibraïl, qui était secrétaire de Monseigneur, fut invité également à partir avec lui, mais il refusa.

L'Agha Osman n'était pas le seul à nourrir des sentiments humains et amicaux envers les

chrétiens. Il y en avait un autre parmi les fonctionnaires. Celui-là, qui les aimait beaucoup, c'était le chef de la municipalité, un certain Abdul-Rezzak. Il s'était même entendu avec mon père, les notables de la nation et Mgr Addaï, pour recueillir, parmi les Chaldéens, une certaine somme d'argent afin de les aider à sauver leur vie. Son attachement aux chrétiens fut cause de sa destitution. Il fut remplacé par un certain Hami-Effendi, de Séert, fanatique, cruel et détestant les chrétiens. Le gouverneur trouvait en lui un collaborateur précieux pour sa besogne sanguinaire. Ce fut le lendemain de la fuite de Mgr Addaï, dans l'après-midi, que les musulmans de la ville, au nombre d'une cinquantaine d'hommes environ, tous armés, firent le siège de notre maison. Ils frappèrent tout d'abord à la porte, et voyant que personne n'ouvrait, ils cherchèrent à l'enfoncer. N'y parvenant pas, ils lancèrent contre elle des blocs de pierres pour la faire céder. Mon beau-père, M. Mansour, prenant les devants, alla ouvrir à cette horde. Les assiégeants étaient accompagnés de quatre agents de police. Ils envahirent la maison et commencèrent à tout piller et à tout saccager.

Nous, les femmes et les enfants, effarés, nous nous réunîmes dans une chambre. Moussa, mon beau-frère, et ses cousins Aboud et

Behnam, frères de Naman Effendi, se cachèrent dans le grenier que nous possédions et qui n'avait qu'une petite ouverture pratiquée à son faite. Kérim, mon autre beau-frère, était malade. Il souffrait de la fièvre typhoïde. Les sauvages agresseurs, à la vue du malade, tirèrent leurs poignards pour le tuer. Attirés par les cris de Kérim, nous nous jetâmes aux pieds des assassins, les suppliant en pleurant d'épargner le pauvre malade. La bande ne lui fit aucun mal. Elle quitta la pièce et continua à piller et à saccager tout ce qu'elle trouvait chez nous. La police emmena alors mon beau-père Mansour.

Craignant d'être molestés par les agresseurs, nous avons voulu nous réfugier sur la terrasse, en prenant avec nous notre malade. Mais les bandits, qui rôdaient dans notre demeure en quête d'une proie, ayant aperçu un homme avec nous, nous suivirent. Le malade, tremblant de peur et croyant que, cette fois, sa vie était en danger, alla se réfugier au lieu d'aisance qui était sur le chemin. Un sergent municipal le poursuivit et le tua en tirant sur lui quatre coups de revolver dont deux l'atteignirent au bras et les deux autres à la tête; le malheureux tomba raidé mort, baigné dans son sang.

Ces méfaits accomplis, et après avoir pillé la maison, les assassins partirent; nous des-

cendimes alors et nous constatâmes la mort du jeune homme. Nous le transportâmes dehors et fîmes cercle autour de son corps en pleurant. Les *bandits* ayant tout emporté, nous n'avions rien pour couvrir le cadavre.

Sur ces entrefaites, une autre bande arrive et frappe avec force à notre porte; un frère de mon beau-père appelé Hanna, âgé de 70 ans, et qui s'était caché, craignant pour nous, sortit de sa cachette et alla ouvrir. Une balle tirée d'un trou de la porte l'atteignit au front; il tomba raide mort. Affolées, nous fuyons de nouveau vers la terrasse. Les *bandits* enfoncent la porte et pénètrent dans la maison. Ils se dirigent d'abord vers le cadavre du frère de mon beau-père et le dépouillent entièrement de ses habits. (*Ici les paroles de M^{me} Djalila sont entrecoupées de sanglots et ses larmes coulent abondamment*). Le mutessarif (gouverneur) habitait tout près de chez nous; il était assis, à ce moment, avec le fameux Hami Effendi, chef de la municipalité, devant une fenêtre qui donnait sur notre maison (1). Tous deux contemplaient, im-

(1) Nous recueillîmes de témoins oculaires le nom des principaux bourreaux qui dirigèrent les massacres de Séert et pillèrent les biens des Chaldéens.

Hilmi Bey, le gouverneur de Séert.

Hamdi Bey, commandant de la Gendarmerie.

Hami Effendi, chef de la municipalité.

passibles, ce qui se passait. Tournant alors nos regards vers eux, nous les supplîâmes de nous sauver ; mais ils restaient immobiles, froids et impassibles.

Sept jours après, las de nous entendre crier et pleurer sans cesse, le gouverneur vint enfin nous trouver et nous dit :

— Pourquoi donc ces gens-là vous maltraitent-ils ainsi ? Si une autre fois, ils vous font du mal, envoyez-moi prévenir !

Et il s'en alla.

Le même jour, dans l'après-midi, le commandant de la gendarmerie, Hamdi Effendi, vint également chez nous et nous dit :

— Qu'avez-vous et qu'est tout ce tintamarre ?

Nous lui répondîmes :

— Ne voyez-vous pas tout ce qu'ils nous font subir ?

Emin Basri, officier.

Ali Effendi, officier.

Fathulla Effendi.

Hadji Abdi Moussali, commerçant.

Hadji Abdi Moussali, commerçant.

Fardo Ibin Ibrahim, commerçant.

Aziz Ibin Hadji Omar (cousin de Fardo).

Molla Khéder.

Molla Elias.

Hadji Ibrahim Hassané.

Hamid Hagha et ses quatre fils.

Hamdi Ibin Hadji Mamad effendi.

Etc., etc.

— Eh bien! répondit-il; montrez-moi les hommes qui sont cachés chez vous et vous serez sauvés. Personne ne vous dira rien.

Et il partit.

Nous demeurâmes un mois dans cet état d'inquiétude, vivant du peu de provisions qui restaient dans la cave, au fond des jarres que les *bandits* avaient brisées, et surtout grâce aux pièces d'or que nous avions enterrées. Les *bandits* avaient découvert la plus grande partie des objets enfouis, mais non l'or.

Un porteur d'eau qui était à notre service depuis plusieurs années nous apportait à manger du dehors et, à l'aide d'une corde descendue par la fenêtre, nous montions ce qu'il nous achetait au marché : du lait caillé, de la viande, des concombres, etc... Nous avions encore quelques poules. C'était surtout pour nourrir nos hommes que nous nous occupions à cette besogne. Ces malheureux, au nombre de quarante, étaient cachés dans un trou, serrés les uns contre les autres, étouffant de chaleur et mourant de soif. Les *bandits* nous avaient enlevé même nos lits et nous étions obligés de nous coucher sur le plancher. Heureusement que des amies, les sœurs de Naman Effendi, vinrent chez nous avec quelques matelas ! Nous dormions toutes ensemble. Durant la journée, les bandes se prome-

naient de maison en maison. Pour éviter leurs méfaits, femmes, jeunes filles et enfants allaient, dans la journée, les uns chez les autres, passant par les terrasses d'une maison à l'autre, restant toujours ainsi réunis, vivant, de cinquante à cent personnes ensemble, la mort dans l'âme et attendant à chaque instant le supplice dans un morne silence.

À la tombée de la nuit, quand cessait la tournée des bandes, nous regagnions par les terrasses nos demeures, pour aller nous coucher.

Un certain Youssouf, fils de Kas-Chaya, s'était caché pendant ce temps dans la cathédrale chaldéenne; pressé par la faim, le malheureux quitta une nuit sa cachette et vint chez nous où se trouvait sa sœur Mariam, notre voisine. Cette même nuit, une bande entre chez nous. Alarmées, nous fuyons toutes vers la terrasse. Youssouf, craignant alors pour sa vie, se cache sous un lit. Les *bandits* nous poursuivent et montent aussi. L'un d'eux découvre Youssouf; il se précipite alors sur lui et le retire de dessous le lit, le menaçant de mort. Celui-ci fait courageusement le signe de la croix et crie tout haut :

— Jésus, Marie, entre vos mains, je remets mon âme.

Il demande alors à voir son tout petit neveu qu'il chérissait, unique frère entre sept

sœurs; il l'embrasse en pleurant, et il nous fait en même temps ses adieux.

Avec nous se trouvait aussi un garçon de 12 ans appelé Fardjalla; il avait échappé à la mort le premier jour et nous l'avions caché avec nos hommes. Fatigué par la chaleur excessive, il était sorti et nous avait rejointes. Les bandits se saisirent aussi de lui. Alors le pauvre petit commence à pleurer et à crier :

— Malheur à moi ! on va me tuer.

Sa sœur lui crie :

— N'aie pas peur, mon chéri, tu vas être heureux au ciel !

Les scélérats conduisent les deux pauvres chrétiens hors de la maison et, devant la porte même, ils les fusillent.

Quelques jours avant notre déportation, deux Chaldéens appartenant à une riche famille du village de Berké étaient venus se réfugier la nuit chez nous, fuyant la fureur des Kurdes qui avaient envahi leur village. Sept à huit gendarmes entrent chez nous, toujours à la recherche des hommes; ils viennent à nous et nous menacent de leurs fusils :

— Montrez-nous vos hommes !

Après bien des recherches, ils trouvent les deux malheureux ; ils leur enlèvent tout leur argent ainsi qu'une croix d'or qui pendait au cou de l'un d'eux. Emmenés au milieu de la

cour, ils sont frappés chacun d'une balle à la tête et à la poitrine. Leurs cadavres restèrent dans notre cour pendant deux jours ; prises de peur, nous n'osions descendre pour les ensevelir. Nous avisâmes alors un de nos voisins qui fit venir des agents municipaux pour emporter leurs dépouilles. Ceux-ci les lièrent par les pieds et les traînèrent dehors comme des bêtes, laissant notre cour baignée de leur sang.

C'est au cours de ces événements qu'une Chaldéenne appelée Mariam, au service du gouverneur et qui fut plus tard massacrée, vint nous dire qu'on allait bientôt nous déporter. Cette femme se rendait fréquemment chez nous en cachette pour nous mettre au courant de la situation.

Avant notre déportation, des agents civils et des officiers venaient souvent nous sommer de leur montrer nos objets de valeur pour savoir, soi-disant, ce que les spoliateurs avaient pris et nous le faire rendre. Ils nous promettaient aussi de nous éviter la déportation. Leur intention était plutôt de découvrir ce qui nous restait et de s'en emparer.

La veille de notre exode, une femme du nom de Suzanne, du village de Mar-Yacoub, ayant appris qu'il y avait chez nous des hommes cachés, nous amena son fils : il se trouvait dans la maison de mon père et avait

échappé aux massacreurs qui avaient tué les habitants chaldéens de Mar-Yacoub et saccagé le village. Elle le travestit donc en femme, lui posa une jarre sur l'épaule et vint l'accompagner à Aïn-Salib, source située devant notre maison. Elle frappa à notre porte en pleurant et nous demanda de vouloir bien recevoir son fils pour le cacher avec les autres. Nous le reçûmes; cette femme alors nous raconta qu'on allait bientôt nous déporter. Elle s'était d'abord réfugiée dans la maison de mon père avec d'autres veuves de Mar-Yacoub, puis elle était entrée en service chez l'abbé, mon frère, quelques jours avant son martyre. Lui ayant demandé de ces nouvelles, elle nous raconta son histoire.

— Des agents de police et des gendarmes, dit-elle, entrèrent à l'évêché et vinrent dire au prêtre qui, prêt à la mort, refusait de se cacher, que Hamdi Bey le demandait à l'hôpital; ils l'emmenèrent. Je le suivais de loin pour voir ce qu'il allait devenir. Le prêtre, ayant fait quelques pas, demanda aux agents ce que voulait de lui Hamdi Bey.

— Ne le sais-tu pas ? lui répondirent-ils avec étonnement.

Il comprit alors qu'on le conduisait à la mort. Le pauvre prêtre devint pâle, prit une livre en or et la leur donna. Tout en pleurs, je leur offris à mon tour un *ghazi* (petite pièce

d'or), le priant de lâcher l'abbé. Ils répondirent que c'était impossible, vu que Hamdi Bey l'appelait. Comme j'insistais, ils me frappèrent et me chassèrent. Je m'éloignai en pleurant.

Le pauvre prêtre fut conduit à l'hôpital. Dans la nuit, les voisins entendirent ses cris et ses gémissements. On le battait et on le faisait souffrir cruellement. Il répétait toujours :

— Pour l'amour des souffrances du Christ.

Entre autres, ma cousine Saïdé, fille de Youssouf, qui habitait tout près, entendit aussi ses gémissements. Ma fille Eudoxia, qui avait été enlevée par les Musulmans m'a raconté, plus tard, que ceux-ci parlaient quelquefois de son oncle l'abbé et disaient :

— Vous rappelez-vous cet autre prêtre qui était si beau et qui criait quand on le battait : « Pour l'amour du Christ » ? Le mécréant ! il blasphémait, même au milieu de ses tortures.

Nédjiba qui se trouvait également chez eux, ayant été enlevée elle aussi, leur déclara alors que ma fille était sa nièce. Celle-ci s'étant mise à pleurer, les Kurdes commencèrent alors à la menacer en lui disant que, si elle continuait, on la tuerait comme son oncle.

En juillet, un dimanche matin, ils nous réunirent, femmes et enfants, dans la caserne, où nous passâmes la nuit à la belle étoile, sur

MGR ADDAI SHEIR
ARCHEVÊQUE DU SÉENT,
massacré
par les Turcs



M. L'ABBÉ DJEBAIL,
SECRETARE
DE MGR ADDAI SHEIR
martyrisé
par les Turcs

le sol. Le lendemain, dans la cour de l'hôpital où, quelques jours auparavant, ils avaient groupé les hommes, ils inscrivirent nos noms et nous déportèrent en même temps que le convoi de femmes arrivées de Bitlis ; nous étions plus de mille femmes, jeunes filles et enfants au-dessous de six ans. Quatre ou cinq seulement avaient 12 à 13 ans.

Nous emportâmes, en quittant nos foyers, quelques effets d'habillement, mais point de couvertures. Quatre gendarmes nous accompagnaient. Nous étions condamnés à faire le chemin à pied ; les plus âgées, incapables de cet effort, furent massacrées au cours du trajet. Dans le village de Guazeré, des bandes de Kurdes se ruèrent sur nous et nous arrachèrent habits, argent et provisions. Une femme à notre service portait un sac où se trouvait notre repas. Elle fut jetée à l'eau après avoir été dépouillée même de ses effets. Nous traversâmes le fleuve qui côtoyait le village. Les gendarmes nous mirent alors en rangs et nous fouillèrent pour prendre notre argent et nos bijoux, ce qu'ils faisaient tous les jours à chaque étape. D'accord avec les Kurdes, à plusieurs reprises pendant le trajet, ils se jetèrent sur nous, choisirent les jeunes filles et les femmes qui étaient jolies et les ravirent : entre autres de mes parents, Salima, la fille de mon beau-père, Naïma, fille de Reskolla

Chammass Aboche, Naïma, fille de Gorguis, mon oncle, Latifa, fille de Fathalla, mon autre oncle, Kérima fille de Pétros Kas Chaya et sa cousine Emelda, fille de Chamas-Youssef. Moi-même je ne fus pas épargnée ; trois jours après notre émigration, un gendarme du nom de Taher tchaouche, tenant la bride de son cheval, arriva et se posta auprès de moi. Il me demanda ma fille Eudoxia, alors âgée de huit ans, que j'avais avec moi ; je refusai ; il me répondit :

— Ne crains pas pour elle, elle sera bien chez moi et puis je la rendrai plus tard, saine et sauve.

Je commençai à pleurer et à crier. Le tchaouche me l'arracha de force, monta à cheval, la mit derrière lui et, donnant un coup d'épéon à son cheval, il disparut, sans s'inquiéter de mes cris déchirants.

Nous continuâmes notre chemin à pied pendant plusieurs jours, allant d'un village à l'autre, nos petits sur les bras, sous un soleil brûlant. Nous arrivions à l'étape, exténuées, et, à la tombée de la nuit, nous étions gagnées par un profond sommeil.

Nous voici à Sôr. Sôr est un gros village administré par un kaïmakam. Nous y fîmes halte toute la journée. Le kaïmakam (sous-gouverneur) lança une dépêche à Mardine demandant ce qu'il devait faire de nous.

Le Mutessarif (1) (gouverneur) de Mardine, lui ordonna de ne pas nous renvoyer à Mardine et de nous garder là-bas ; c'était le mot d'ordre ; on devait nous faire massacrer. Nous nous mîmes en route de nouveau, nous engageant par monts et par vaux, en suivant des chemins détournés. Une de nos compagnes, enceinte, accoucha en route d'un mort-né. Au moment même, sans pitié, les gendarmes barbares la forcèrent à poursuivre son chemin malgré ses souffrances. La malheureuse mourut en route.

D'une haute montagne, nous apercevons au loin des centaines de Kurdes, hommes et femmes, armés jusqu'aux dents, guettant leurs proies. Nous sommes conduits par les gendarmes dans une grande vallée, — la fameuse vallée appelée « Wadi Wawêli ». Là les Kurdes avec leurs femmes se précipitent sur nous comme des bêtes fauves et, avec de grosses pierres qu'ils ramassent, commencent à lapider le convoi ; les femmes, elles aussi, nous lapident et emportent les effets qu'elles trouvent sur nous. Un Kurde vient vers moi : étonné de ce que je porte encore ma robe et des souliers, il me les arrache, me donne force coups de poing et s'en va.

(1) Bedri Bey.

Dans ma fuite précipitée, mon regard tombe sur une pauvre femme toute nue, blessée d'un coup de poignard au flanc. Couverte de sang et retenant de sa main ses intestins qui sortaient d'une large blessure, elle fuyait, effarée, devant ces fauves à face humaine. Terrifiée, je fuyais, ayant dans mes bras mon bébé; mon autre enfant, Fouad, âgé de trois ans, était resté avec ma belle-mère, laquelle faisait partie du convoi qui, poursuivi par cette horde, était poussé dans la vallée. Enfin, accablée moi-même par l'émotion et la peur, je tombai par terre toute tremblante. Un Kurde passa à ce moment devant moi, emportant une jeune fille qu'il avait enlevée. C'était Sayoud, fille de Petros-kas-Châya. Il s'approcha de moi et me dit :

— Es-tu jeune fille ou femme ?

Je lui répondis :

— Voici mon fils.

Et je lui montrai mon bébé ; il s'en alla avec la pauvre Sayoud. En même temps un gendarme lui cria de loin :

— Ne prenez pas les femmes, tuez-les; prenez les jeunes filles seulement.

Le Kurde répondit que sa proie était une jeune fille. Je me levai et repris ma course. Le Kurde prit une grosse pierre et me la jeta ; elle m'atteignit à la tête. Etourdie par le choc, je tombai la face contre terre.

J'avais une entorse, et mon enfant, tombé de mes bras, poussait des cris déchirants. Je restai évanouie pendant plus d'une demi-heure.

En revenant à moi, je trouvai mon pauvre bébé étendu par terre ; fatigué d'avoir trop pleuré, brûlé par un soleil ardent, il était presque résigné, eut-on dit, à son triste sort. La vue de cet être cher ainsi martyrisé me déchira les entrailles ; je le relevai, et l'ayant embrassé et pressé contre mon cœur, je le posai à l'ombre sous un arbre. Je portai instinctivement la main à ma tête ; je m'aperçus que le sang coulait d'une large blessure. Plusieurs femmes kurdes défilèrent devant moi, chargées de gros paquets d'habits et d'objets enlevés aux malheureuses déportées. Elles se dirent alors l'une à l'autre quand elles me virent :

— En voici encore une qui n'est pas tuée : prenons ses vêtements.

L'une d'elles s'approcha de moi et, saisissant mes pieds, essaya de m'ôter mes bas. En vain ; mes pieds étaient gonflés et le sang des blessures que m'avaient faites les cailloux et les épines du chemin avait collé le tissu à la peau si bien qu'il était impossible d'arracher les bas sans les réduire en lambeaux. Elles me laissèrent en paix et s'en allèrent.

Un instant après, je vis arriver quatre hommes kurdes, de grands poignards à la main.

Ils descendaient des montagnes. Avides de sang, ils vinrent à moi et voulurent me tuer. Un vieillard qui les accompagnait les en détourna et me sauva la vie. Après leur départ, le vieillard revint vers moi et me rassura; il me proposa de me prendre chez lui, mais, pour me rendre ce service, il me demanda de l'argent. Je lui dis que je n'en avais point. Ses regards tombèrent sur mon enfant. Son état pitoyable le toucha. Il enleva alors son « ket-téké » (veste) et me le donna en me disant :

— Couvre ton enfant en attendant; je serai bientôt de retour.

Et il s'en alla. Il ne tarda pas à revenir et il m'invita à l'accompagner au village; ce que je fis en balbutiant des paroles de remerciement. Il me conduisit chez lui et prit soin de mon enfant et de moi. Sa femme elle-même soigna mes plaies pendant plusieurs jours. Je m'efforçai de mon côté de leur être agréable et de leur rendre service. Le village qu'habitait le vieillard était situé près de Mardine, ou demeurait la tante de ma mère, appelée Catherine, et appartenant à la famille Kendir. Mais je n'osais pas demander à mes hôtes de m'y envoyer.

Une semaine se passa, lorsqu'un jour, souffrant de nostalgie, je pénétrai dans l'étable de la maison : un enclos bien isolé et obscur. Je me mis à genoux, suppliant à chaudes larmes

et priant avec ferveur la Sainte Vierge de me protéger ainsi que mon enfant et de me permettre de rejoindre mes parents. Le lendemain même, une déportée de Seert, qui se trouvait également dans ce même village kurde, vint me trouver et m'informa qu'elle allait partir pour Mardine avec une dizaine d'autres déportées. J'eus le courage de demander à mon protecteur kurde de me permettre de partir avec elles. Celui-ci, touché de mes pleurs, accéda à ma demande. Je le remerciai et rejoignis mes compagnes.

Nous nous mîmes en route à pied, accompagnées de quelques femmes kurdes. Après plusieurs heures de marche, nous arrivâmes enfin à Mardine où je vécus de mon petit travail et des secours que mes frères Théophile et Philippe m'envoyaient de Constantinople.

Un an après, avec ma fille Eudoxia que j'avais retrouvée et rachetée aux Kurdes, ainsi qu'avec la famille de mon cousin Naaman Effeni, je partis pour me rendre à Alep où je séjournai pendant plus d'une année chez mon propre cousin qui prit soin de moi, me nourrit, bien qu'il ne fût pas dans l'aisance et qu'il eût à subvenir aux besoins d'une nombreuse famille.

Récit de M^{me} Halata, fille de Hanna,
chaldéenne de Séert.

C'est à Constantinople que j'ai rencontré M^{me} Halata, venue de Séert, sa ville d'origine. Elle est la sœur de Madeleine, mère de M. l'abbé Hikari, supérieur du séminaire de Charfé au Mont Liban, morte le 2 octobre 1918 à Mossoul, après sa déportation. M^{me} Halata était âgée de 55 ans et portait le deuil de son fils unique et d'un grand nombre de ses parents. Je l'ai priée de venir chez moi me narrer ses souffrances. Elle m'a parlé plusieurs heures durant. Au cours de son récit, elle ne cessait de pleurer et de soupírer.

Avant de commencer à écrire, je priai M^{me} Halata de ne s'en tenir qu'à la vérité la plus absolue. Elle me répondit : « Je prends Dieu à témoin et déclare que je ne dis que ce que mes yeux ont vu. »

C'était au Ramazan — mois de jeûne des Turcs qui précède la fête de Ramazan. Le gouvernement enrôla des musulmans pour créer le fameux corps des Tchétas, — sorte de milice organisée par l'Union et Progrès pour conduire les massacres et les déportations. Ces Tchétas ayant des notables musulmans de la ville à leurs têtes dressèrent des tentes hors de la ville de Séert. Le lendemain de ce jour j'allai chez des voisins pour faire notre pain (Dans ce pays chaque famille fait



*Les deux sœurs
témoins
du massacre
de
Mgr Addaï-Sheir*



*La vieille Halata,
de Séert*

son pain en se servant d'un four commun). Chemin faisant je vis qu'on arrêtait les chrétiens. Parmi ceux-ci figuraient mon oncle Chammas Guorgis, Kawadja (Monsieur) Fatho et beaucoup d'autres notables chaldéens. Je me hâtai de rentrer chez moi et de dire à mon fils Abdul-Kérin, âgé de 17 ans, de garder la maison, vu le danger qu'il courait. Mais celui-ci n'obéit pas, disant qu'étant soldat il n'avait rien à craindre. Il sortit et ne tarda pas à être saisi. Les personnes arrêtées étaient réunies dans la caserne. Tous les chrétiens de la ville sans exception, furent ainsi mis en état d'arrestation. A la caserne ils étaient dépouillés de leur argent, et même de leurs vêtements. Presque nus ils étaient liés par les bras par groupes de sept. Accompagnée d'une femme musulmane du nom de Cherini j'allai les voir dans cet état. Le soir après le coucher ils furent mis sur un rang, ne portant pour tout vêtement que leur caleçon; les bourreaux le leur arrachèrent aussi après les avoir massacrés dans la vallée Zeryêbe. Ils étaient au nombre de plusieurs milliers tous liés et accompagnés de Tchéttas, parmi lesquels il y avait des brigands et des déserteurs. Ces derniers, cachés dans leurs maisons, étaient sortis de leurs cachettes pour s'enrôler dans ces régiments d'égorgeurs. Ils étaient habillés comme des soldats portant au côté une

épée. Cent de ceux-ci accompagnaient chaque convoi. Parmi ces Tchétas j'ai reconnu le marchand ambulante des sucres, nommé Abdi, un vaurien. Mes regards, tombèrent sur M. Mansour, notable membre du conseil administratif, qui pleurait à chaudes larmes. M. Mansour était chez lui lorsque les bandits vinrent frapper à la porte de sa maison. Son frère, un vieillard, leur demanda ce qu'ils voulaient. Ces malfaiteurs lui tirèrent dans l'œil par le trou de la serrure de la porte, une balle qui le fit tomber à la renverse, raide mort.

Le fils de M. Mansour Abdul-Kérim effendi était caché dans un placard lorsque les bandits le découvrirent et le tuèrent. Sa mère Elie, qui fut tuée plus tard lors des déportations, aidée de ses sœurs, vint relever son corps baigné de sang et le fit placer dans la cour.

Comme je le disais plus haut, les hommes du convoi furent tués dans la vallée Zeryébe. De nos terrasses, nous voyions le feu des coups de fusils et nous entendions le bruit des balles qui continua jusqu'au matin. Après avoir tué ces malheureux chrétiens les Tchétas les entassaient les uns sur les autres et les jetaient dans des fosses qu'ils comblaient de terre.

(Halata tout en parlant pleurait à chaudes larmes. Je lui demandai si elle avait vu les cadavres de ces tués. Elle répondit :)

— Non, mais c'est Hamé effendi qui m'a donné ces détails.

— J'aurais bien voulu, ajouta la pauvre vieille, voir ces chères victimes innocentes, ces martyrs. J'aurais coupé, telle une relique, une mèche de leurs cheveux que j'aurais posée sur mon cœur.

(Et elle fondit en larmes).

Le lendemain matin, les musulmans de la ville, en compagnie des gendarmes et des soldats, envahirent nos maisons et commencèrent à piller et à tuer les enfants âgés de 12 à 15 ans qui restaient dans la ville, ainsi que les hommes qu'ils décoiffaient dans leurs cachettes.

(Après une pause, Halata reprit :)

— J'étais fort robuste avant ces événements ; j'ai maigri depuis deux ans que je promène mon deuil d'un pays à un autre. Mon cœur est endolori, car j'ai perdu mon fils unique et la plupart des êtres qui m'étaient chers.

— Beaucoup de nos hommes, continuait-elle, s'étant cachés dans des puits, ceux-ci étaient fusillés du haut des margelles. D'autres avaient été tués dans les rues et trainés ensuite par les pieds, liés par une corde, comme des chiens, la tête donnant contre les pavés, nus comme des vers. J'ai vu tout cela de mes propres yeux et je ne savais alors com-

ment détourner mes regards pour ne pas voir ces atrocités. C'était l'enfer de Satan qui s'était abattu sur notre quartier chaldéen. Les musulmans étaient considérés par nous comme des démons. Ils entraient dans nos maisons, pillant, cassant, ravageant tout et puis sortaient joyeux en emportant tout ce qui leur plaisait. Les malheureuses femmes et jeunes filles chrétiennes, effrayées, s'enfuyaient précipitamment sur les terrasses des maisons, pleurant et poussant des cris de désespoir, arrachant leurs cheveux, et se frappant la tête. Les regards dirigés vers le gouvernorat elles suppliaient : « De grâce, épargnez nous, pour l'amour de Dieu ». Ces cris s'élevaient de tous côtés. Nos maisons depuis ces jours étaient la propriété des bandits. Les femmes turques commencèrent à se mettre de la partie et à redoubler leurs méfaits. Apeurés nous nous réunissions les uns chez les autres par groupes de 30 à 40. Un jour, les musulmans commencèrent à réunir tous les enfants de 6 à 15 ans et les conduisirent au commissariat de police. De là ils dirigèrent tous ces pauvres petits au sommet d'une montagne appelé Ras-el-Hadjar, les égorgèrent un à un puis les précipitèrent dans l'abîme.

Je demandai à M^{me} Halata si ce qu'elle me disait n'était pas exagéré. Elle me répondit :)

— Je prends Dieu à témoin que c'est au-dessous de la réalité.

Une femme turque appelée Salha qui a vu de ses propres yeux les cadavres des chrétiens qui pourrissaient hors de la ville vint me trouver et me dit :

— Oh ! la vue de ces dépouilles humaines, toutes nues, m'a tellement impressionnée, que je n'ai pu ni manger ni dormir ce jour-là.

Des patrouilles, des gendarmes passaient d'une maison à l'autre fouillant partout, creusant dans les coins pour découvrir ce qui avait été caché.

Cinq jours après, des sentinelles vinrent se poster devant les portes de nos maisons pour nous empêcher de sortir. Ils nous dirent qu'ils allaient déporter bientôt les femmes et les jeunes filles qui restaient. Alarmées nous nous entendimes pour faire une requête déclarant que nous préférions être brûlées vives sur place plutôt que d'être déportées.

Deux ou trois jours après, deux fonctionnaires du gouvernement arrivent. L'un inscrit nos noms; l'autre tient une bourse pleine d'argent. Il nous distribue une piastre et demie (30 centimes) par personne, nous promettant de nous en donner ainsi tous les jours. C'était une ruse pour pouvoir inscrire toutes les femmes qui restaient et les empêcher de se cacher au moment de la déportation, car cette distri-

bution d'argent ne se répéta point. Cinq jours après les gendarmes arrivent de nouveau et nous ordonnent d'être prêtes à quitter la ville. Accompagnées par eux, nous fûmes conduites en bande à la gendarmerie près de Aïn-salib et ils nous mirent dans de petites chambres, entassées les unes sur les autres, étouffant de chaleur. Nous y restâmes jusqu'au soir, puis, nous ayant ordonné de sortir, les gendarmes nous conduisirent à la caserne, nous bousculant et nous frappant en chemin. Là nous fûmes consternés en voyant des déportés de milliers de villages chaldéens environnants.

Il y avait parmi nous un prêtre Kas-Guorguis travesti en femme, couvert d'un voile, ainsi qu'un autre jeune homme chaldéen Nasri âgé de 25 ans. Les malfaiteurs ayant reconnu leur sexe les séparèrent de nous et tombèrent brutalement sur eux à coups de massue puis ils les emmenèrent hors de la caserne pour les tuer. Avant de nous quitter ces victimes innocentes nous firent leurs adieux en versant des larmes. Nasri baisa la main de sa mère, qui poussait des cris déchirants en pleurant son fils. Nous passâmes la nuit à la caserne. Des agents de police et des gendarmes passaient parmi nous et avec la plus grande sauvagerie ils nous arrachaient les jolies filles. Aussi, le lendemain, quand les

gendarmes nous emmenèrent pour être déportées hors de la ville les femmes prenaient de la boue et en couvraient leurs visages pour s'enlaidir.

Pour la forme, nos bourreaux nous distribuèrent du pain, noir comme du bitume, et qui n'était pas mangeable de sorte que nous préférons le laisser. C'est à coups de cravaches qu'ils nous faisaient marcher sur les chemins et se lâchaient sur nous, pauvres femmes sans défense à toutes sortes d'actes barbares. Beaucoup succombèrent victimes de ces cruautés. Notre chemin était tout semé des cadavres putréfiés des femmes et des enfants qui nous avaient précédés. Nous pleurions sans cesse, à cause soit des mauvais traitements des soldats, soit de la faim et de la soif, ou encore parce que nos petits enfants poussaient des cris déchirants et nous demandaient du pain que nous ne pouvions leur donner. La vue des innombrables cadavres auxquels nous nous heurtions à chaque pas et l'odeur putride dont l'air était infesté nous faisaient défaillir, et nous ne savions de quel côté détourner les regards ni comment respirer.

Le matin, ayant quitté la ville de Séert, nous arrivâmes à midi près du fleuve Gâzeré. Le soir nous atteignîmes la rivière Bachour. Comme nous avions avec nous beaucoup de

petits enfants qui étaient incapables de marcher nous demandâmes qu'on nous permit de louer des bêtes. On nous en fit venir quelques-unes, — louées chacune six medjidiés. Je montai l'une de celle-ci avec ma filleule. Mais à peine avais-je fais un trajet d'une demi-heure qu'un soldat arrive, me frappe sur l'épaule d'un coup de bâton et m'oblige à descendre. Ma compagne Maria mère d'Assad et de Betros — ces derniers se trouvent actuellement à Constantinople, — fut tuée sur la bête même. En passant par la rivière de Gâzeré et de Bachour, beaucoup de mères, fatiguées de porter leurs enfants et poussées par le désespoir, les jetèrent dans la rivière.

La nuit arrive et l'obscurité nous enveloppe. Les soldats commencent alors leur besogne ; ils viennent parmi nous et s'éclairant avec des allumettes ils choisissent les plus belles de celles qui restent, les emmènent, puis les passent aux Kurdes qui les tuent. Ainsi cent cinquante à deux cents des plus belles jeunes filles chaldéennes subirent ce sort. Parmi celles-ci figuraient aussi les quatre fille de Sedé Chammas-Aboche que j'ai vu tuer après qu'elles eurent été violées. Les femmes qui ne pouvaient marcher en chemin étaient tuées.

A la vue de ces abominations, et craignant

pour ma fille, je me rendis chez le Tchaouche (sergent) et sachant parler un peu le turc je le priai, moyennant une somme d'argent, de me laisser aller avec ma fille vers la montagne, chez le Cheikh Asso, dans le village de Télane. Le sergent permit en outre, toujours moyennant finances, à six autres femmes de m'accompagner. Nous nous dirigeâmes vers la montagne où se tenaient en permanence un grand nombre d'hommes et de femmes kurdes guettant le passage des convois des chrétiens, pour se ruer sur eux et les piller. Ces sauvages nous ayant aperçues sur la montagne se mirent à nous faire des signes et à nous appeler en nous disant en kurde : « Waren, waren » (venez, venez), nous vous conduirons près du cheikh ». Le tchaouche malicieux, après nous avoir pris l'argent alla avertir les gendarmes leur disant que nous avions de l'argent. Ceux-ci courent après nous et commencent une fusillade pour nous faire rebrousser chemin. Nous nous arrêtons. Ils se saisissent alors de nous, nous fouillent, nous enlèvent bijoux, numéraires et vêtements, et nous disent :

— Allez maintenant auprès de cheikh Asso.

Les Kurdes qui devaient nous conduire auprès du cheikh nous firent marcher durant plusieurs heures. Puis après nous avoir fait faire une halte, ils tombèrent à leur tour sur

nous, nous enlevant tout ce que nous possédions, ne nous laissant que nos caleçons. Ils se saisirent en outre de trois de nos plus belles jeunes filles et en violèrent une sous nos yeux. Les barbares, enfin, nous ayant quittées, nous dûmes continuer notre route sans orientation, presque toutes nues, jusqu'à la tombée de la nuit. Le lendemain nous aperçûmes un pâtre kurde du village de Békînd que je connaissais et qui venait souvent chez moi à Séert. M'ayant reconnue et devant mon état lamentable il poussa des soupîrs et se cacha la figure pour ne pas voir ma nudité. Il nous conduisit auprès du cheikh. Ce dernier ému, ordonna qu'on nous fit prendre du lait caillé et du pain. Puis on nous donna quelques vieux vêtements pour nous couvrir. Cheik Asso après nous avoir permis de dormir nous fit appeler toutes le lendemain et nous informa qu'il allait nous envoyer à Békînd. « Je suis forcé de le faire, dit-il, parce que accorder l'hospitalité à des chrétiens me causerait de graves ennuis de la part du gouvernement. Voici quatre hommes qui vous conduiront à destination. Là vous donnerez à chacun un peu d'argent pour qu'ils ne vous tuent pas ».

Nous nous remîmes en marche ; un cavalier kurde se présente, descend de sa monture, empigne la fille de Issa-Chôré appelée Châllé

et lui assène un coup de poignard dans la poitrine. La malheureuse tombe sur le sable brûlant, baignée dans son sang et meurt deux jours après, après une longue agonie. C'est une de mes compagnes que j'ai rencontrée à Békind et qui, ayant vu ce drame sur sa route, me l'a raconté. Ce cavalier voulut nous tuer toutes, mais nos conducteurs l'en empêchèrent. A notre arrivée à Békind, un de nos gardiens turcs alla au village aviser une chrétienne convertie à l'islamisme appelée Amina qui vint vers nous. Elle nous donna de l'argent pour payer nos gardes. Amina nous prit la nuit chez elle. Son mari qui s'appelait Sophi Hamza était soldat et se trouvait sur le front. Amina nous cacha dans son écurie, mais les voisins kurdes, ayant eu vent de la chose, allèrent la raconter au mudir qui nous fit arrêter. Le mudir me reconnut.

— Pourquoi avez-vous fui le convoi, nous dit-il ?

— Parce que les Kurdes voulaient nous fusiller.

— Où sont vos vêtements ? (car nous étions en haillons).

— Les Kurdes nous les ont pris.

Il appela alors quatre gendarmes et leur ordonna d'aller nous tuer à l'endroit où furent massacrés les Chaldéens de Békind. Considérant la mort comme une délivrance, nous

ne fimes pas le moindre geste pour le prier de nous épargner la vie. Les gendarmes se saisirent de nous et de nos enfants. Huit personnes en tout. Ayant fait deux heures de marche, nous étions presque arrivées sur le lieu de l'abattoir. Tout à coup, ô mystère, un gendarme crie de loin :

— Retournez ! le Mudir vous appelle.

Arrivées au village, nous nous jetons aux pieds du Mudir, le suppliant de nous épargner.

— Vous devez la vie, nous dit-il, à mon frère Sabri Effendi qui, connaissant Halata et sachant que je vous avais envoyées à la mort, me demanda votre grâce.

Nous restâmes une semaine dans ce village, vivant d'aumône et logeant dans une écurie. Un nouveau gouverneur, Bayram Féhmi bey, arriva à Séert. Ayant appris que je savais bien faire la cuisine, il m'envoya chercher. Mes compagnes voulurent aussi me suivre. Ma fille était restée chez Amina. Je me rendis à Séert chez le gouverneur et mes compagnes qui m'accompagnèrent se cachèrent ailleurs. Les Turcs ayant appris la présence de chrétiennes à Séert décidèrent de les tuer. L'une de mes compagnes fut étranglée et les autres poignardées. J'ai vu leurs corps abandonnés dans les rues, tout maculés de sang et nus.

L'archevêque Mgr Addaï fut également poursuivi par le gouvernement. Des Kurdes au service d'Osman, Agha de Tanzé, chef de la tribu « Hadidé » et des « Atamissa » qui était un grand ami de l'archevêque, protecteur des chrétiens, le déguisèrent en Kurde et le firent sortir de l'archevêché par une porte secrète. Il resta quelques jours chez son ami kurde. Mais un régiment de gendarmes ayant appris la fuite de l'archevêque se mit à ses trousses pour le retrouver et le tuer. Sachant que le chef kurde l'avait caché, ils le sommèrent de livrer l'archevêque. Ils mirent le feu à sa maison et le menacèrent de le tuer. Celui-ci prit la fuite avec toute sa famille. Les Kurdes restants furent enfin, de guerre lasse, obligés de désigner la cachette de l'archevêque. Les gendarmes s'emparèrent du prélat et le tuèrent : il avait reçu huit balles. J'ai vu plus tard sa bague au doigt d'un officier. Quant à son secrétaire, l'abbé Djibraïl Moussa Guorguis Adamo, il fut arrêté, battu et sauvagement tué avec un commissaire de police chaldéen appelé Yacoub Effendi. Avant l'arrestation de l'abbé Djibraïl, plusieurs prêtres, curés des villages des environs de Séert, vinrent se réfugier à l'église de la ville, fuyant les massacres de leurs villages. Parmi ceux-ci Kas Gorgis, curé de Berké, Kas Hanna, curé de Sadagh, Kas Moussa, Kas Thomas, Kas Yus-

sef, curé de Guedyanes et Kas Mikhaël, curé de Der Mar-Yacoub. Ils furent tous saisis et massacrés. Sept jours après leur arrestation, le pauvre prêtre de Séert, Kas Azar, qui s'était caché dans un puits, fut tué avec un raffinement inouï de barbarie.

Je restai à Séert six mois au service du gouverneur. J'avais été aussi au service de son prédécesseur qui avait ordonné les massacres; mais il m'avait renvoyée chez moi huit jours avant ces tragiques événements.

Les Turcs jubilaient de ce que les chrétiens de leurs villes avaient été exterminés. Molla Elias habitant une maison voisine de celle du gouverneur et d'autres notables tels que Molla Khéder, Molla Ahmed et Molla Taher qui avaient participé aux massacres me déclaraient que les habitants de Séert n'accepteraient plus aucun chrétien dans la ville, que si jamais un chrétien osait y venir, il serait tué. Je passais quelquefois devant notre grande cathédrale; mon cœur était navré. Transformée en écurie, elle était remplie d'ordures. La vue de ce monument religieux ainsi transformée m'impressionnait et me faisait pleurer.

Quant au cimetière, il avait été complètement bouleversé; les pierres tombales enlevées et beaucoup de sépulcres profanés.

Le pacha ayant quitté Séert pour Mardine

où nous restâmes quatre jours, je dus l'accompagner. Un jour, un officier m'amena les filles de M^{me} Kannoun. Celles-ci qui faisaient partie des convois chaldéens de Séert me racontèrent qu'ayant été conduites dans une vallée éloignée de quelques heures de Mardine, les Kurdes se ruèrent sur elles et les lapidèrent.

— Nous étions à demi mortes, lorsque des Turcs étant passés par là et nous ayant vues encore en vie nous prirent et nous amenèrent à Mardine pour être vendues. L'archevêque chaldéen Mgr Israël nous racheta.

Des gendarmes qui fréquentaient la maison du gouverneur nous apprirent un jour que les habitants chaldéens de Redwan, village situé aux environs de Séert, après que les hommes eurent été massacrés, furent réunis dans un endroit, femmes et enfants, enduits de pétrole et brûlés vifs.

Le 29 août 1918, je recevais une lettre de ma fille qui avait été enlevée par les Turcs aux environs de Séert. La voici :

« Chère mère,

« J'ai reçu la lettre que tu m'as envoyée au nom de Réfik ainsi que les deux livres et demie. Si tu savais dans quel état je me trouve, tu ne cesserais de pleurer nuit et jour. Je suis au milieu de Kurdes, allant d'un

village à un autre pour avoir un morceau de pain. Actuellement, je me trouve à Berké. Je marche nu-pieds, vêtue de loques. Réfik Effendi qui m'a vue a eu pitié de moi et, en sa qualité d'ancien ami de notre famille, m'a prise à Séert, ne voulant pas me laisser aller mendier dans les villages. Je travaille où je peux, afin de me procurer de quoi vivre. Il m'est impossible de te décrire mon état de misère. Aie pitié de moi ! Ne suis-je pas ta fille ? Au reçu de ma lettre, envoie-moi un peu d'argent et en même temps un fichu pour me couvrir la tête.

« Quel triste sort m'était réservé ! Je dois cependant me résigner en attendant avec impatience un secours de toi.

« Réfik Effendi fait tout son possible pour me venir en aide et, s'il parvient à obtenir pour moi un permis de voyage, je te rejoindrai avec bonheur à la première occasion.

« Hélas cela est très difficile. Comment vas-tu toi-même, chère mère ? Donne-moi vite de tes nouvelles.

« Ta fille malheureuse.

« RAHIL. »

III

Récit de Kérima, chaldéenne de Séert.

Des habitants musulmans de Séert étaient venus l'an dernier 1918, à Constantinople, avec des jeunes filles chaldéennes enlevées à leurs familles. Ces Kurdes se trouvant dans la gêne et ne pouvant plus les nourrir, voulurent s'en débarrasser.

Kérima, âgée de 13 ans, était du nombre. Ayant appris qu'elle avait des parents à Constantinople, ils la remirent à ceux-ci. Elle rentra chez eux, pieds nus, n'ayant pour tout vêtement qu'une chemise et un costume de bain.

Je l'ai photographiée dans cet état. Latif Bey, Tabib, notable chaldéen, membre de la cour d'appel de Constantinople, l'ayant interrogée, me rapporta le récit suivant qu'elle lui avait fait :

J'avais au moment des massacres à peine dix ans. Mon père Djerdjis était employé à la Dette Publique de Séert (section du sel). Notre famille se composait de ma mère Hanné (Jeanne) et de mes trois frères, Kérim, l'aîné âgé de 11 ans, et de Youssouf et Latif, ainsi que de mon grand-père, un vieillard, Gorguis.

Quatre ans avant — c'était à la fin du printemps — notre maison fut un jour assaillie par vingt bandits dans le quartier d'Aïn-Salib. Mon père et mon grand-père, malgré leurs supplications, furent sur le coup massa-

crés à coups de poignard et ma mère, mes frères et moi, fûmes amenés dans un lieu par eux choisi. Après avoir massacré et jeté mes parents dans des fosses hors de la ville, les Kurdes s'emparèrent de moi et me conduisirent au village Zewida avec d'autres jeunes filles chaldéennes de mon âge. Je fus retenue chez eux pendant un an. Des Kurdes, la nuit, me violentèrent. Je devais, sous menace de mort, souffrir leurs méfaits.

Un an après, je retournai à Séert avec une dame musulmane. Elle me fit conduire chez Abdul-Férid, l'homme qui avait dévalisé notre maison, croyant qu'il aurait de la compassion pour moi et me donnerait un morceau de pain. Ce fut tout le contraire qui arriva. Abdul-Férid me renvoya. Une dame chaldéenne placée comme bonne chez un Turc du nom de Tewfik avec une autre femme chrétienne du nom de Mahbouba intercédèrent en ma faveur pour que je sois employée là comme porteuse d'eau.

Un jour pendant que je portais ma cruche à la fontaine, un soldat du nom d'Abdullah, porteur d'eau de l'hôpital de Séert, me prit par force et me conduisit chez lui. Sa mère, Fattoum Hanem, me conduisit à l'endroit où avaient été massacrés les pauvres Chaldéens et me dit : « Dans le cas où tu ne nous obéirais pas, tu serais massacrée comme

tes coreligionnaires. » Cet endroit était un affreux charnier où l'on apercevait encore les ossements et les cheveux des massacrés. A notre retour chez elle, Fattoum ajouta : « As-tu saisi, sale *gaour*, ce que je t'ai dit ? »

Prise de frayeur, je n'osais répondre. Le porteur d'eau Addullah en rentrant chez lui abusait de moi et me faisait subir toutes sortes d'outrages. Je subis ainsi, durant trois longues années, les caprices et les mauvais traitements de sa vieille sorcière de mère. A la fin, la famine commença à désoler la ville. A l'exception des massacreurs tels que le grand bandit, Abdul-Riza (ex-député de Séert) tous en éprouvaient les affres. Ce dernier avait emmagasiné une grande partie des objets pillés et volés aux chrétiens.

Le porteur d'eau Addullah voyant qu'il lui était impossible de faire vivre sa famille dit à sa mère de prendre ses enfants avec elle et d'aller de porte en porte mendier pour subvenir à leur existence. Cette femme prit la résolution de partir pour Constantinople. Je ne peux raconter ici les souffrances que j'ai endurées pendant mon voyage à Constantinople, soit de la part de Fattoum et de ses enfants, soit par les tortures de la faim ressenties durant trois mois que dura ce pénible voyage.

Arrivée à Constantinople, la vieille Fatoum

me livra à une autre dame musulmane qui heureusement connaissait un de mes parents. Priée par moi elle alla le voir et celui-ci me prit chez lui où je me trouve actuellement. Il s'appelle Zéki Chôrize ; il est cordonnier de son métier.

Des milliers de Chaldéens dans mon pays furent massacrés cruellement. Beaucoup de jeunes filles sont entre les mains des Turcs et de Kurdes.

Voici le nombre et les noms de mes parents massacrés :

Mon père et grand-père : Djerdjis et Gorguis ;

Ma mère : Hanné ;

Mes frères : le premier, Kérim (qui fut massacré par les soins d'Abdul-Férid, dévaliseur de notre maison) ;

Le second Youssouf ;

Le troisième Latif ;

Mon oncle paternel Pithion ;

Ma grand'mère maternelle Râhil ;

Ma grand'mère paternelle Suzanne ;

Ma tante paternelle Khâtoun ;

Ma tante maternelle Hilané ;

Mes oncles Tewfik et Boulous.

Tous les objets de valeur que nous possédions tels que : montres, bracelets, chaînes en or et boucles d'oreilles, ont été volés par Abdul-Férid qui est maintenant à Séert.

L'ASSASSINAT DE MONSEIGNEUR ADDAI-SHEIR
 ARCHEVÊQUE CHALDÉEN DE SÉERT.

*Récit de Stéra et Warina, filles de Kas-Hanna
 Chammas Gorguis de Sadagh.*

C'était au début du printemps de l'année 1918. M'étant trouvé un jour au vicariat chaldéen d'Alep, une jeune fille vint parler au curé. Elle avait un langage et des manières étrangers au pays. Je demandai le nom de cette personne. Le curé me répondit que c'était une chaldéenne du village de Sadagh. Elle se nommait Stéra et était âgée de 18 ans. Elle avait une sœur du nom de Warina. Elles étaient filles de Kas-Hanna Chammas Guorguis. Le gouverneur de Séert les avait prises chez lui lors des massacres. Elles y restèrent quelque temps. Quand le gouverneur passa par Alep pour rentrer à Constantinople, Stéra prit la fuite avec sa sœur et alla se cacher chez une famille amie jusqu'au départ du gouverneur. Elle fut aussi témoin oculaire du massacre de l'archevêque de Séert. A présent, elle est mariée avec un jeune homme de son village, employé au chemin de fer de Bagdad : Yonan, fils de Addalah.

Ces détails m'intéressèrent si vivement que j'allais voir Stéra, la photographiai avec sa sœur et lui demandai un résumé de son histoire. Voici ce qu'elles me raconta :

Les Kurdes sont venus assaillir notre village, saccageant et pillant tout ce qu'ils trou-

vaient et tuant tous les habitants, entre autres tous mes parents. Restées seules, nous fûmes ravies, ma sœur et moi, par des Kurdes et dirigées sur le village de Aïné, situé sur une montagne, à une journée de la ville de Séert. Depuis, nos ravisseurs nous faisaient promener d'un village à un autre. Un jour que nous étions aux environs de Séert, j'assistai à une scène navrante. Je trouvai Mgr Addaï, notre archevêque de Séert. Il était dans un état pitoyable, pâle et amaigri. Les soldats commencèrent pas se moquer de lui, en lui tirant la barbe ; les gendarmes lui donnaient des coups de crosse, ou, afin de l'effrayer, tiraient en l'air devant lui des coups de revolver. Puis ils emmenèrent l'archevêque hors du village et après avoir tué d'abord l'homme d'Osman Agha (son protecteur), ils le massacrèrent en lui assénant un coup mortel sur la tête. On a raconté que ses bourreaux lui arrachèrent la tête pour la montrer au gouverneur.

Nous restâmes, ma sœur et moi, chez les Kurdes, puis on nous dirigea sur un village du nom de Gawâte.

De là, le gouverneur de Séert nous fit chercher et nous garda chez lui.

Notre nouveau maître partit ensuite pour Mossoul où il resta quelques jours. Sa femme en profita pour aller voir ses parents à Kér-

kouk. Elle nous emmena avec elle, puis, de retour à Mossoul, nous partimes pour Constantinople. En passant par Alep, où nous nous arrêtâmes, on nous faisait sortir en compagnie d'une servante.

Un jour tandis que j'effectuais sans ma sœur ma promenade habituelle en compagnie de la servante, je remarquai, en passant devant une rue du quartier « Salibé », une foule devant un édifice. Attirée par la curiosité, je demande ce qui se passe. — « Ce sont des chrétiens qui sortent de l'église », me fut-il répondu. Je fus frappée de stupeur parce que les Kurdes et les Turcs m'avaient toujours déclaré qu'il ne restait plus au monde ni chrétiens, ni églises. Je commençai alors à bien remarquer les rues par où je passais pour ne pas me perdre une fois seule et, en rentrant, je résolus de prendre la fuite.

Le lendemain, la servante voulant me faire sortir, je prétextai que j'étais malade. Profitant de ce que j'étais seule, je pris ma sœur par la main et, libres comme des oiseaux, nous nous enfûmes et nous rendimes directement dans la rue où j'avais vu une foule sortir de l'église syrienne. J'entraî et, m'adressant aux prêtres, je leur dis que j'étais une chaldéenne et que les Turcs me gardaient chez eux depuis le massacre de mes parents. Ils me condui-

sirent chez le curé chaldéen, l'abbé Michel Châya, auquel je racontai mon histoire. Celui-ci me confia à une famille de Séert, parente des Aboche que je connaissais.

Entre temps, dans la maison du gouverneur, il se passait des scènes insolites : un remue-ménage général. On nous cherchait. Le gouverneur, alarmé et tenant à nous, annonça notre fuite à tous les corps de garde en disant aux commissaires que nous lui avions volé en partant cent livres, n'osant déclarer que j'avais été enlevée et traitée comme esclave.

Heureusement qu'étant bien cachées dans la maison qui nous avait donné l'hospitalité, la police ne parvint pas à nous trouver. Nous étions sauvées.

*Groupe
de
déportés*



*photographiés
par
l'auteur*

IV

AU DÉSSERT

*Récit de Louis Ganima
employé du chemin de fer de Bagdad.*

Louis Ganima, habitant d'Alep, pour éviter de faire son service militaire, se fit engager à la compagnie du chemin de fer de Bagdad. S'étant trouvé sur la ligne au cours des déportations, il eut l'occasion de voir toutes les abominations qui s'y commirent et m'en fit le récit suivant à Alep, en mai 1918, après avoir donné sa parole d'honneur qu'il disait la vérité.

§ I

MOHAMMADI KHAN

Aux environs de Mohammadi Khan, localité presque déserte entre Wéren-Cheir, Ourfa et Rásul-Aïn, arrivèrent des convois composés de 10.000 personnes, femmes, jeunes filles et enfants. C'était en automne 1915. Ces convois venaient d'Erzéroum, Kharpout, Séert, Diarbékir et Mardine. Ils demeurèrent plusieurs jours dans les environs de Mohammadi-Khan. Les premiers jours, l'occupation des gendarmes consistait à dépouiller leurs victimes de

ce qui leur restait. N'ayant plus de vêtements, souffrant de la faim et du froid, 2.000 moururent ainsi de maladie et de misère.

Plusieurs centaines, affolés, souffrant atrocement de la soif, allaient se jeter dans les citernes vides de ce lieu désert et y mouraient. Un grand nombre furent tués par les Kurdes et les gendarmes et y furent jetés aussi. Treize citernes se trouvant dans ce lieu furent ainsi remplies. Le reste, plusieurs milliers, furent cernés un jour par 500 cavaliers kurdes armés, aidés de 150 gendarmes. Ayant réuni ces malheureux déportés dans un endroit entouré de longues herbes sèches et abondantes qui poussaient dans ce désert, ils mirent le feu à ces herbes. A noter qu'avant de mettre le feu ils dépouillèrent leurs victimes de tout ce qu'elles possédaient. Les chrétiens voyaient avec épouvante les flammes s'approcher d'eux lentement. La terreur dans l'âme, ils sentaient leur fin prochaine. Ceux qui parvenaient à traverser le feu étaient accueillis de la part de la gendarmerie par un autre feu encore plus nourri. D'une façon ou d'une autre, ils étaient condamnés à mourir.

Ainsi furent exterminés des milliers d'êtres humains, tout ce qui restait des dits convois.

Après cette épouvantable hécatombe, des femmes et des enfants kurdes arrivaient avec des tamis et prenant les cendres des morts, les

tamisaient pour voir s'il n'y avait pas de l'or qui restait, vu que les femmes chrétiennes avalaient souvent l'or qu'elles cachaient ainsi pour subvenir à leurs besoins (1).

§ II

UNE HÉROÏNE

La construction du chemin de fer de Bagdad s'effectuait entre Arrada à Téliérmén. Je faisais partie du personnel dirigeant des travaux.

Un jour que j'étais dans un village kurde, le maire, me prenant pour un médecin turc, commença à me parler librement. Il demanda

(1) M. L. Naayem, m'affirma avoir vu lui-même, de ses propres yeux, dans un village kurde, propriété de son oncle, du nom de Soumakia, à quelques kilomètres de Mouhammadi-Khan, dans ce même désert où périrent tant de chrétiens et où fourmillaient les corps calcinés de pauvres déportés, que des femmes kurdes venaient prendre les cadavres, les entassaient les uns sur les autres et, en y ajoutant de la paille, y mettaient le feu. Il y avait même, parmi ces corps humains, des malheureux qui n'avaient pas cessé de vivre. On les brûlait vifs.

Lorsque les cadavres étaient réduits en cendres, les femmes arrivaient et faisaient la même opération pour y trouver de l'or.

Les gamins, eux, jouaient avec les restes humains, bras, crânes etc.

d'abord comment je m'appelais. Lui faisant croire que j'étais Turc, je lui répondis : Assad Effendi. Persuadé alors que j'étais musulman, il se mit à me faire des confidences. Et voici ce qu'il me raconta :

— J'étais autrefois en relations d'affaires avec une famille chrétienne de Mardine, Djan-nandji. Au temps des massacres, je vis arriver un convoi de femmes dans notre village. Il était conduit par des Circassiens (tchérkess). Ceux-ci se mirent à procéder à la vente de ces femmes comme s'il se fût agi d'un marché d'esclaves. Ayant remarqué que parmi celles-ci il s'en trouvait une faisant partie de la famille avec laquelle j'étais en relations d'affaires, je fis alors tout mon possible pour l'arracher des mains des bandits avec quelques-unes de ses compagnes. La jeune fille en question, qui était fort belle, s'appelait, je crois, Kalmouni. Ces femmes étant toutes de Mardine, je connaissais la plupart de leurs parents. J'achetai à prix d'argent sept de ces chrétiennes, Kalmouni comprise, et les emmenai chez moi.

Au début, je me mis à les consoler ; puis mon fils s'étant épris de Kalmouni, il me demanda de l'épouser. Je m'approchai de la belle jeune fille et lui proposai ce mariage. Elle me déclara qu'elle préférerait mourir plutôt que de se marier avec un musulman.

Je suis revenu plusieurs fois à la charge, dit le Kurde, mais c'était en vain. Je la menaçai, lui disant que je la tuerais si elle n'acceptait pas ; mais tout était inutile.

Un jour que personne n'était à la maison, je les mis toutes nues dans une chambre et commençai à les menacer. — Vous devez épouser des Kurdes, leur dis-je. Je les injuriai, les menaçant de les tuer toutes si elles ne voulaient pas m'écouter. Sur leur refus, je les outrageai. Puis, pour effrayer celle que je voulais donner à mon fils, je tuai trois d'entre ses compagnes. Une balle atteignit l'une à l'œil, l'autre au cœur. Le sang giclait de ces corps ensanglantés.

Kalmouni, impassible, encourageait ses compagnes et les exhortait à résister.

Voyant le sang couler abondamment, j'ai été un peu attendri et ai épargné les autres. Puis, revenant vers la belle Kalmouni, je continuai à la menacer ; elle m'insulta, me disant :
— Tu es un lâche de maltraiter ainsi des femmes ! Tu es indigne de porter le nom d'homme !

A ces mots, furieux, je tire mon revolver pour la tuer. Elle me crie :

— Au nom du pain que tu as si souvent mangé chez nous, ne me tue pas ainsi.

Par pudeur, vu qu'elle était nue, elle me pria de lui permettre au moins de tourner le

dos pour mourir. — Tue-moi maintenant, dit-elle. A ces paroles j'hésitai; et l'amitié qui existait entre sa famille et moi me revenant à la mémoire, je décidai de lui laisser la vie. Puis, me ravisant et de peur que cette femme courageuse ne pût me diffamer un jour et raconter les traitements que je lui avais fait subir, je lui tirai un coup dans le dos et la tuai.

§ III

VISIONS D'HORREUR

Je me trouve un jour à Amouda, une station du chemin de fer près de Nisibin. Là je rencontre chez un Kurde, une jeune déportée, de toute beauté, d'une très bonne famille, parlant parfaitement le français, et qui avait terminé ses études chez les sœurs françaises. Elle s'appelait Loucintag. Elle était de Nigda. Voici ce qu'elle me raconta :

— Faisant partie d'un convoi, j'arrivai en compagnie de mon père et de ma mère à Ras-el-Aïn, où je fus, un mois après, déportée en leur compagnie dans un endroit désert. Notre convoi comprenait 15.000 personnes. Une multitude de tcherkess, de Turcs et de nomades arrivant dans cette localité, tels des vampires, tombèrent sur nous, nous massacrant avec des épées, des massues, des poignards, etc...

Un Arabe, épris de ma beauté, m'arracha des mains de ces bandits et me sauva. Mais plus tard, attiré par l'appât du lucre, il me vendit à un bédouin de la tribu de Chammar, des environs de Nisibin au prix de 5 livres et un « cagal » (1). On me donna le nom arabe de « Ayyouche » et je fus aussitôt tatouée sur le visage de toutes sortes d'emblèmes.

Mon maître était un chef arabe. Je restai quelque temps là-bas, puis, fatiguée de la vie que j'y menais, je pris la résolution de m'enfuir et partir à l'insu du cheikh.

Je m'en fus sur le chemin de Mossoul, marchant la nuit et me cachant le jour, sans pain, sans eau, exténuée de fatigue. Après trois jours, de marche, j'aperçus au loin des groupes d'hommes. Je crus que c'étaient des nomades arabes. Arrivée auprès d'eux je constatai que j'étais en présence de déportés chrétiens qu'on transportait à Mossoul. Je restai en leur compagnie durant trois jours, vivant d'aumônes. Ce convoi, divisé en trois groupes, fut dirigé, partie sur Sendjâr, partie sur Mossoul et enfin le restant retourna à Ras-el-Aïn. J'étais dans ce dernier groupe. Le but des Turcs était de faire périr tous ces chrétiens et c'est

(1) Coiffure en couronne formée de plusieurs rangs de corues lâches en poil de chameau.

pourquoi on les transportait ainsi sans cesse d'un endroit à un autre.

Le convoi atteignit Tel-Hélib puis Ras-el-Aïn, près du petit cours d'eau appelé Djèrd-jeb. Dans ce désert se trouvaient de grandes citernes antiques. On nous y conduisit. Des soldats, avec l'aide des tchérkess, égorgèrent un à un les chrétiens et les jetèrent dans ces citernes. J'étais à peu près la trentième. Je reçus un coup d'épée à mon tour et m'évanouis. Ayant repris connaissance, je constatai alors que je me trouvais dans une citerne. Je ne revins du reste à moi qu'à la suite du coup que je reçus et qui provenait d'un corps que je sentis tomber sur moi. C'était un cadavre que les bourreaux venaient de jeter, car, au-dessus de ma tête, les massacres continuaient.

Quant à moi, j'avais été blessée à la tête mais non pas grièvement. Les meurtriers, dans leur hâte d'en finir avec le grand nombre de victimes qu'ils avaient à tuer, les précipitaient dans les citernes sans même se donner la peine de les achever, et je sentais des malheureux remuer près de moi : ils étaient dans l'agonie. Je perdais beaucoup de sang par ma blessure et je tâchais de trouver le moyen de me sauver et de ne pas rester ensevelie sous les cadavres qui tombaient autour de moi. J'étais alors obligée, chaque fois qu'un corps s'écrasait dans la citerne, de me

hisser sur lui de peur d'être ensevelie par l'avalanche de ceux qui suivaient.

Les pauvres êtres blessés s'agitaient et je les sentais frissonner au-dessous de moi. Leurs plaintes et leurs gémissements me faisaient frémir.

Vers le soir, la boucherie étant terminée, je me trouvai à la surface de la citerne, presque au niveau du sol. Je passai toute la nuit ainsi, perdant du sang par ma blessure et ne pouvant faire aucun mouvement pour me sauver.

Le lendemain, des passants venant regarder par curiosité dans les citernes, un vieillard arabe de la tribu de « Baggara », m'aperçut, me prit et me conduisit sous sa tente. Son fils m'épousa. Je restai quelque temps chez lui, puis il me vendit pour 18 médjidiés (72 francs environ) à un certain Husseïn, fils du maire du village de Amouda, qui se rendait à Ras-el-Aïn. Ce dernier m'épousa et je suis encore chez lui.

La malheureuse Loucintag m'a raconté elle-même son histoire et j'étais navré de ne pouvoir venir en aide à une coréligionnaire.

§ IV

AFFAMÉS !

A Telhélif, je rencontre une autre jeune fille du nom de Hayghanouche et qui était chez un capitaine turc, commandant du bataillon des ouvriers attachés à la construction de la voie ferrée de Bagdad. On l'avait surnommée Khdidja. Elle avait fait partie avec ses parents d'un convoi de 4.000 personnes — femmes, jeunes filles, enfants — et était arrivée au bord du Tigre entre Djéziré et Mossoul.

L'ordre du gouvernement de Derzor de massacrer ce convoi n'avait pas encore été donné. Lorsqu'il est arrivé au bord du Tigre, les gendarmes séparent les riches des pauvres. Ils conduisent ces derniers à l'écart et les massacrent pour effrayer les riches, afin de pouvoir leur extorquer tout leur argent. Mille personnes seulement survivent. Les gendarmes les dépouillent d'une grande partie de ce qu'elles possèdent, puis les abandonnent.

Les gendarmes retournent alors dans les villages, rapportent du pain et de l'eau, et les leur vendent à un médjidié (4 fr. 50) le pain et 5 piastres le verre d'eau (1 fr.).

Vingt jours après, n'ayant plus aucun moyen de subsistance, les malheureux déportés se mirent à vendre leurs vêtements et tout

ce qu'ils possédaient. Ils finirent même par abattre les bêtes de somme pour se nourrir et, de guerre lasse, ils se dévorèrent entre eux.

Une jeune fille voyant souffrir ses parents leur dit :

— Afin que vous ne mouriez pas de faim, tuez-moi et mangez ma chair.

La faim et la soif leur causaient des souffrances si atroces qu'ils se disputaient des morceaux de chair arrachés aux cadavres et qu'ils mangeaient après les avoir fait rôtir.

LES MASSACRES D'ERZEROUM

*Récit d'un déporté d'Erzeroum
Saghérian, de Baïbourt, fait à Alep, le 16 décembre 1917.*

Le 3 août 1914, la mobilisation commença. Les hommes de 20 à 45 ans furent appelés sous les drapeaux. Je fus donc enrôlé de force.

Sous l'instigation du Gouvernement, des bandes de brigands furent organisées. Celles-ci faisaient irruption dans les villages arméniens, dévalisant les paisibles habitants et s'emparant de leurs biens. Ces malheureux protestaient en vain. Le Gouvernement, pour donner une apparence de satisfaction à leurs légitimes plaintes, commença par emprisonner une grande partie des hommes de ces villages. Parmi ceux-ci se trouvaient beaucoup de prêtres.

J'étais soldat, appartenant au neuvième corps d'armée, au moment où le gouvernement déclara la guerre. Nous partîmes pour le champ de bataille, dans les plaines de Coroum. Nous marchions depuis quatre jours lorsque l'ennemi, nous assaillant, nous fit 5.000 tués et prisonniers.

Nous revînmes alors à Hassan-Kalé. Nous quittâmes cette localité pour nous diriger vers la frontière russe, à Kupru-Keuy, village arménien de 400 maisons. Nous n'y vîmes aucune trace d'Arménien. Le lendemain, nous partîmes pour un autre village appelé Pazatchour, près de Kizil-Bache. J'interrogeai un villageois.

— Perva, lui dis-je, les Arméniens de ce village, où donc sont-ils allés ?

Il me répondit :

— Ce ne sont pas seulement les Arméniens de Keupru-Keuy qui sont partis, mais encore les paysans de Kiourvéren, de Komajour, de Takhadja, de Véli-Baba, de Kazan et de Chéikh-Bek.

Lorsque les Russes s'avancèrent de ce côté-là tous les villageois se réfugièrent chez eux. Alors tous les Arméniens qui se trouvaient dans l'armée furent séparés des autres soldats et tués secrètement.

Au début de 1915, les soldats se mirent en marche. C'est alors qu'Enver Pacha vint à Erzeroum où se trouvaient sept corps d'armée et prit le commandement en chef, assisté de 14 officiers allemands de l'état-major. On s'avança vers Larman pour se diriger sur Tortoum. L'armée passa au-delà du fleuve Tchokhor pour gagner la montagne de Allah-Ekber. Nous nous emparâmes de la ville russe d'Ar-

tevène dont les habitants, 700 personnes, furent faits prisonniers et envoyés à Erzeroum. Partie pour Bartès-Keuy, l'armée entra à Olté. Au bout de trois jours, les soldats prirent la fuite. A leurs officiers, qui leur en demandaient la cause, les soldats répondaient :

— Les Russes cachés dans la forêt ont vomi sur nous leur mitraille; nous avons fui pour échapper à la mort.

Les Russes continuant leurs tirs d'artillerie parvinrent à disperser et à culbuter de la montagne tous les corps d'armée à la tête desquels était Enver Pacha. L'armée turque dut battre en retraite dans un vaste champ couvert de neige. Nous étions littéralement ensevelis sous la neige et les glaçons. Alors un soldat arménien nommé Tigrane Boulanikdji, prenant Enver Pacha sur ses épaules, le porta à Ilanlikhan, situé à trois heures de là, et le remit au chef du village. Quant au beau-frère d'Enver, Ismaïl Hakki, enseveli sous la neige, il eut tous les membres gelés.

Malade, je vins à Erzeroum. Pour ne plus être militaire, je payai le droit d'exonération. Un mois ne s'était pas écoulé lorsque j'appris, un jour, que les villageois d'Erté, district de Hassan-Kalé, avaient été exilés et étaient venus camper hors des murs d'Erzeroum. Nous demandâmes le motif de leur exil et on nous répondit :

— Ils sont là afin qu'ils ne puissent pas fuir comme les autres « gaours » qui ont passé en Russie.

Tous les habitants de la plaine d'Erzeroum, qui comprend 36 villages, furent déportés pour le même motif. Conduits sur le bord de l'Euphrate, entre Kugurđli et Terdjani, ils furent massacrés et jetés dans le fleuve.

A cette époque-là, les Turcs d'Erzeroum commencèrent à contraindre les notables arméniens à détruire de leurs mains le monument élevé à la mémoire des soldats russes morts à la guerre. Ceux qui s'y opposèrent furent frappés et menacés de mort. Le prélat arménien, Mgr Sembat Sentétis, demanda au gouverneur général que le dit monument fût détruit par des ouvriers spéciaux. Le gouverneur le réprimanda et lui dit qu'il ne devait pas s'immiscer dans des affaires qui ne le regardaient pas.

Les arrestations continuaient de plus belle. Le 16 mai, on arrêta 130 notables arméniens et on les emprisonna. L'évêque Sembat, aidé en cela par des membres influents de la nation, ayant pu démontrer l'innocence des prisonniers, ceux-ci furent relâchés sous garantie. Toutefois, on en garda cinq sous l'inculpation d'appartenir au comité Tachnakiste. C'étaient Aram Adourni, Filipos Verghian, le

photographe Stépan Stépanian, Héran Hésian, Keussé Elidjézi.

Le 1^{er} juin un communiqué officiel informa la population qu'Erzeroum étant une ville forte devait être évacuée par la classe riche d'abord. Seuls, les gens ayant un métier pouvaient rester. La population, confiante, obéit aux ordres du gouvernement qui promit toute sécurité au sujet du voyage. On donna aux intéressés, soit 130 familles riches, un délai de huit jours pour quitter définitivement la ville.

Mais les Russes ayant bombardé Karakeupik, à cinq heures d'Erzeroum, un nouveau délai de huit jours fut accordé. Quelques jours ne s'étaient pas écoulés que 30 familles furent conduites à Kharpout pour être dirigées ensuite sur Ourfa, accompagnées de cavaliers.

Ce convoi était arrivé entre Kharpout et Palo près de Chéïk-Keuy, quand, sur un coup de sifflet, signal convenu, des bandits et des Kurdes, postés là d'avance, firent irruption et immolèrent tout le convoi. Quelques personnes blessées purent gagner Kharpout. Parmi celles-ci se trouvait seulement M^{me} Ticran Ticranian, de laquelle nous tenons ces détails et qui se trouve aujourd'hui à Alep.

Le 19 juin, un samedi, alors que la pluie et la grêle tombaient avec violence, on nous ordonna de partir immédiatement. A peine

étions-nous sortis de la ville qu'on nous fouilla à fond. Ce jour-là, nous atteignîmes, en douze heures, un village nommé Ker, distant seulement d'une heure et demie de notre point de départ. Nous arrivâmes le lendemain à Elyédjé, trempés jusqu'aux os et dans un état d'abattement complet. Nous étions lamentables. Des soldats allemands nous photographièrent. Le lendemain, nous traversâmes Evrani-Khan, Garabrikhon, Achkala, Pernagaban, Kopaler, Kopakhan, Maden, Bayerbout qui est un village de 800 maisons à population arménienne. Nous n'y trouvâmes aucune trace d'Arméniens. En ayant demandé la cause, on nous répondit :

— Ils ont été déportés.

En effet, à dix heures de là, près du village Peloum, ils avaient été parqués dans un vaste champ et massacrés sans pitié. On pouvait voir encore leurs cadavres. Les femmes et les jeunes filles furent seules épargnées. On les dirigea sur les harems, pour les marier à des Musulmans.

Nous restâmes huit jours à Baïbourt. Nous traversâmes ensuite Hindi-Keuy, Kéranta, Sourptogoz, la montagne de Sourpkrikor; nous arrivâmes enfin à Erzindjan. Un capitaine nommé Mouhtar nous accompagnait ayant sous ses ordres 4.000 soldats environ

qui se pourvoyaient aux dépens des émigrés arméniens.

A notre arrivée à Erzindjian, nous fîmes toujours la même constatation : on ne voyait nulle trace d'Arméniens.

Quelques jours après, un convoi d'exilés de Trébizonde arriva à Erzindjan. Il n'y avait que des femmes. En cours de route, on avait égorgé leurs maris. Ces femmes étaient complètement dépouillées de leurs biens, nues, affamées, dans un état pitoyable.

Nous croyant en sûreté nous retirâmes du convoi les familles Machokian, Gaitzakian et Minassian en payant pour cela une certaine somme à l'officier. Les auteurs furent conduits au loin.

Nous demeurâmes 18 jours à Erzindjan. Le gouverneur général d'Erzeroum et celui de Kharpout vinrent nous voir le jour même de notre arrivée. Puis ils s'entretenirent entre eux, se communiquant leurs projets, — projets que nous comprîmes, hélas ! dans la suite.

Les notables d'Erzeroum demandèrent au gouverneur de ne pas leur faire traverser le défilé de Kamah car c'était justement là que les bandits attendaient et qu'ils avaient déjà assassiné les habitants d'Erzindjan. Mais le gouverneur leur répondit :

Sur ma religion et sur ma femme, je jure qu'il n'y a aucun danger dans les limites de

ma province et par conséquent vous devez partir non par la route de Sivas, mais par celle de Kamah.

Deux autres convois composés l'un de 1.400 et l'autre 1.600 familles étaient aussi partis d'Erzeroum. Le groupe de 1.400 familles s'était joint à notre convoi. Parmi eux, se trouvaient aussi des arméniens catholiques du village de Katmérout avec leur curé Der Garabit. A ce moment, le chef de notre convoi était le capitaine Kiamil Effendi.

Le 3/16 juillet, nous quittâmes Erzindjan nous dirigeant vers les rives de l'Euphrate par le défilé de Kamah. Nous traversâmes ainsi Krache, Kassanova, Kafa, Pagach, Tache, Kamah. En cette dernière ville, des bandits postés sur le pont de l'Euphrate, s'emparèrent de 270 jeunes gens. D'aucuns purent s'échapper. Le convoi fut conduit par une vallée extrêmement difficile à traverser où il fut divisé en deux groupes : l'un placé sur un côté de la montagne et l'autre sur le versant opposé.

Ce voyage fut si effrayant et si douloureux que je me sens impuissant à le décrire.

Le lendemain, tous réunis, près de Raza, nous fûmes dirigés, le matin, vers la montagne de Tchilkoros. Là, quittant les chariots, ceux qui avaient de l'argent louèrent des chevaux; ceux qui n'en avaient pas, les suivirent

à pied, trois jours durant, dans les montagnes, marchant à la file, au prix de mille difficultés. Nous descendîmes à Takhta-Keupru, où nous rejoignit le kaïmakam de Edjîn. Nous y demeurâmes deux jours. Là non plus aucune trace de chrétiens. Nous observâmes que le gouvernement faisait vendre aux enchères leurs biens confisqués.

Nous nous rendîmes ensuite aux villages de Eyri-Keuy, d'Athanos, de Perventi, d'Atchochta, de Chépik et d'Arabkir d'où les Arméniens étaient encore absents. Tout le long du parcours, des cadavres étaient comme semés sur les deux côtés du chemin : nos regards ne rencontraient que des spectacles de mort. De Arabkir, nous allâmes à Saradjoukh et enfin à Keurk-Gueuz. Nous y vîmes le convoi des déportés d'Amasia, dont les hommes furent séparés, transportés de l'autre côté de la montagne et tués sous nos yeux. Les bourreaux rentrèrent chez eux, vêtus des habits de leurs victimes.

Enfin nous atteignîmes Malatia : transportés dans un grand champ, à deux heures de là, au bord d'une fontaine, nous y restâmes cinq jours. Le mutessarif de Matatia appela cinq des principaux membres de notre convoi et leur posa des questions au sujet de notre voyage :

— Avez-vous été tranquilles et en sûreté sur votre route ?

Puis, se tournant vers le commandant de la gendarmerie, en présence des exilés :

— Vous avez demandé, dit-il, que les Erzeroumiens viennent ici : les voici. Je pense bien qu'ils m'apporteront des mouchoirs de soie et 500 livres turques.

Au bout de trois jours, on confia notre convoi à Hadji Bedri Agha, du village de Gué-lak, à son frère Zainal Agha, à Mohamed Bey, kaïmakam de Adiaman, frère de Ali Pacha, et à Emin Effendi, de Bitlis, qui était lieutenant.

De Malatia, ils nous transportèrent, le 21 août, à Béguepounar où était la maison de campagne de Bédri Agha. Ce jour-là, ils tuèrent la famille Féréan, restée avec le convoi. Nous demeurâmes trois jours à Bekpounar. Nous pûmes voir, aux environs, plus de 2.000 cadavres de chrétiens ramassés les uns sur les autres dans les champs. Quelques jours plus tard, on vit arriver le convoi des émigrés de Samsoun, tous dans un état effrayant de maigre, presque morts : le chef des Kurdes en avait distrait 18 jeunes filles et les avait emmenées. Elles furent données en cadeau au mutessarif, au chef de la correspondance, (Tahrirat-Mudiri) et aux autres employés. Les

autres jeunes filles furent partagées entre les Kurdes et les gendarmes.

Le convoi de Samsoum fut conduit plus avant. Le nôtre quitta Bekpounar le 25 août pour se diriger vers la plaine de Sivré. Ce chemin était très difficile à traverser. Pour nous, mourant du désir d'étancher notre soif et d'apaiser la faim qui nous tourmentait, à peine avions-nous la force de continuer à marcher. Telle était notre détresse, si grandes nos angoisses, qu'il nous était dur de poser simplement le pied sur le sol. Là, on commença à séparer les hommes des femmes. On ligota les hommes et on les conduisit vers la plaine. Celui qui se trouvait d'un côté de la montagne, ignorait ce qui se passait du côté opposé. Je subis le sort de ceux qui furent envoyés dans la plaine. L'officier chef du convoi, Emin Effendi, contemplait avec satisfaction les hommes liés, qui poussaient des cris plaintifs et déchirants :

— Grâce, disaient-ils, grâce, oh ! Emin Effendi, sauvez-nous de la mort !

Moi aussi, je poussai les mêmes supplications. Emin Effendi me répondit :

— Mon fils, tu es tailleur, toi ! ne crains rien, je te sauverai.

Je lui répétai ma prière et lui demandai une cigarette. Il me la donna. Mais quand il vit qu'avec mes bras liés je ne pouvais rien, il

s'approcha de moi et détacha mes liens. Il y avait un Kurde en armes chargé de veiller sur chaque groupe des personnes liées. Un Kurde survenant, me menaça :

— Qui t'a permis de fumer, dit-il ?

— Emin Effendi, lui répondis-je. C'est lui qui a délié mes bras et qui m'a offert une cigarette.

Il ne me crut point, et il m'entraîna dans un endroit où, sur un tapis, était assis Zaïnal Bey et ses frères. C'est là que les victimes déliées étaient examinées; après avoir été fouillées, elles étaient liées à nouveau et conduites dans un champ voisin où on les tuait. Quand je fus présent, le bey kurde demanda pourquoi mes bras étaient libres.

— Je suis le tailleur d'Emin Effendi ; c'est pourquoi il m'a laissé les bras libres.

A cette réponse, l'agha ordonna à un Kurde de me faire rejoindre notre convoi. Ainsi délivré de la mort, j'avançai avec notre groupe de l'autre côté de la montagne. Le nombre des hommes liés était de 3.300 environ dont 120 seulement à peu près furent délivrés comme moi par une chance inespérée.

Le lendemain, deux inspecteurs venus de Malatia, sous prétexte de contributions militaires, ramassèrent tout ce que nous avions gardé sur nous de précieux.

Le 28 août, on nous mena sur la montagne

voisine et l'on nous fouilla une seconde fois. Quinze personnes venaient d'être fouillées, quand, soudain, un violent tremblement de terre secoua toute la montagne. Grâce à cette circonstance, les recherches furent moins rigoureuses. C'est alors que nous parvint une rumeur, qui annonçait que les catholiques et les protestants étaient exempts de la déportation et que leurs familles seraient libres. A cette nouvelle, Anik Effendi Djivanian, appartenant à notre groupe, se concerta avec le kaimakam, et tous deux s'efforcèrent de convaincre les gens du convoi qui avaient de l'argent de se faire inscrire comme catholiques et en échange de céder or et parures. C'est ainsi que beaucoup de gens furent dépouillés de leurs biens qui passèrent entre les doigts du kaimakam.

Mis en marche cinq jours après, nous atteignîmes un village kurde appelé Leuze. Là nous fûmes placés entre ces deux alternatives : ou payer 3.000 livres turques, ou être passés tous, hommes et femmes, au fil de l'épée. En présence de telles menaces, nous recueillîmes tout l'or et les bijoux que nous possédions. Nous les donnâmes au bey kurde et au kaimakam, et on nous laissa libres.

Après une marche de huit jours à travers montagnes et vallées, le célèbre négociant et correspondant des journaux européens, Vanit-

zian Missák Effendi, fut tué. Sept jours après, nous arrivâmes au gros bourg de Samsat, qui se trouve sur le bord de l'Euphrate. Nous y restâmes dix jours que les soldats employèrent à rechercher parmi nous les malades. Ils les prirent ainsi que les notables qui étaient bien portants, les lièrent et les jetèrent tous ensemble dans les eaux du fleuve. Ils menaçaient les survivants et leur disaient :

— Donnez-nous des filles, ou nous vous jetons à l'eau comme les autres.

Plusieurs, désespérés, livraient, de leurs propres mains, leurs filles vierges à la soldatesque. Ceux qui n'y consentaient pas étaient noyés. On allait jusqu'à ouvrir les entrailles des victimes flottant sur les eaux, et même des personnes encore vivantes, pour voir si, par hasard, elles n'avaient pas avalé quelque argent. On en brûla beaucoup sur des tas de blé, puis, en fouillant leurs cendres, on trouva l'or qui n'avait pas été incinéré. Ici encore, le kaimakam, grâce à un « pot de vin » de 300 livres turques qu'il reçut par l'intermédiaire de Onnik Effendi, nous permit de passer d'une rive sur l'autre du fleuve. On nous fit néanmoins signer que tout le convoi était parvenu sain et sauf à Samsat. Onnik Effendi prit quelques femmes et quelques jeunes filles et se mit en route pour Alep. Le reste du convoi, placé sous la conduite et la protection de

Emin Effendi. put arriver sans encombre à Souroudj et fut remis au kaïmakam.

Nous arrivâmes à Souroudj le 24 septembre. Nous eûmes enfin une maison pour nous abriter. Nous primes un peu de repos et, en nous procurant de l'argent venu de Constantinople et d'Alep, nous pûmes vivre jusqu'au 14 janvier 1916. Bien des gens moururent de maladie au cours du voyage, incapables de résister aux atroces privations qu'ils avaient dû subir. Le 14 janvier, par une froide journée d'hiver où la tempête de neige faisait rage, l'ordre arriva de transporter le convoi à Raka. Après avoir subi des souffrances indicibles qui durèrent sept jours, nous arrivâmes enfin à Raka, sur le bord de l'Euphrate, couchant à la belle étoile. Nous demeurâmes 14 jours dans ce lieu. Puis le kaimakam, qui avait perçu un nouveau « pot de vin » de 200 livres turques, nous permit de pénétrer dans la ville et de loger dans des maisons. Quant à moi, trouvant le moyen de m'enfuir, je partis pour Alep où je demurai caché dans une maison amie.

Erzeroum comptait une population de 4.000 familles arméniennes ; c'est à peine si une dizaine parvinrent à Alep, — en majeure partie des veuves et des orphelins. Quant aux rescapés se trouvant ailleurs qu'à Alep, je n'ai, sur eux, aucun renseignement précis.

VI

LES MASSACRES DE SAMSOUN

LE MARTYRE DES SŒURS ASSOMPTIONNISTES

*Récit fait à Alep, par les Sœurs Assomptionnistes
de Samsoun, le 22 février 1918.*

Notre communauté se composait, au moment de l'émigration, de dix religieuses, dont une d'origine française. La maison de Hassa (village situé aux environs de Samsoun), comprenant quatre religieuses, dont deux canadiennes et deux françaises, dépendait de celle de Samsoun, et tous ses membres étaient partis pour la France le jour de la déclaration de la guerre. Cette maison possédait une école et un petit internat. Celle de Samsoun, beaucoup plus considérable, entretenait un pensionnat de jeunes filles, le premier de la région, qui donnait l'instruction et l'éducation à plus de 500 élèves de toutes confessions. Fondé en 1825, grâce au secours de la France, cet établissement prospéra si bien que l'édifice fut bientôt insuffisant pour recueillir le nombre, sans cesse croissant, des élèves. Cette prospérité suivait, du reste, celle de la ville, qui progressait rapidement grâce à

sa situation, Samsoun étant le débouché des vilayets du centre de l'Arménie. Aussi nos supérieurs avaient-ils projeté plusieurs autres constructions, quand tout fut ruiné par l'exode général.

4 juillet 1915. — Depuis déjà trois semaines l'émigration a commencé. Toutes les familles arméniennes de la ville, sauf les catholiques et celles qui étaient devenues musulmanes, avaient été expédiées ; depuis cinq jours notre quartier était fermé par les soldats en vue d'empêcher toute circulation et surtout la fuite des sœurs.

Le 4 juillet, le R. P. Meghmouni, notre aumônier, est arrêté et jeté en prison. De bon matin, il nous envoie dire d'être prêtes à partir avec tous les catholiques et tous les Arméniens qui restaient. Une heure après, les gendarmes arrivent ; ils nous réunissent dans une chambre, inscrivent nos noms et finalement nous emmènent. Des voitures nous attendent. On nous permet de prendre des bagages. Comme les voitures sont insuffisantes pour y entasser nos effets et y prendre place nous-mêmes, nous faisons à pied le voyage, de douze heures, de Samsoun à Tchakhah. Là nous voyons arriver les prêtres et tous les hommes qu'on avait emprisonnés. Quand nous reprenons notre marche, plusieurs personnes faisant partie de notre convoi ne nous accompa-

gnaient plus : elles avaient accepté d'embrasser l'islamisme. Nous arrivons à Uchekhanlar après six heures de marche ; il fait nuit. Nous couchons en plein air, sous une pluie battante. Le lendemain nous nous dirigeons sur Assa. Arrivés dans cette localité, on ne nous laisse pas nous arrêter et on ne nous donne pas le temps de diner. Chemin faisant nous découvrons les cadavres de deux chrétiens pendus. Près de la localité dite « Lévi », un de nos gendarmes oblige à demeurer en arrière du groupe des émigrés une des voitures, dans laquelle se trouvaient l'abbé Joseph Katchadourian et deux religieuses. Quand nous nous trouvons seuls, le soldat arrête notre voiture et nous ordonne de descendre. Puis, levant son épée au-dessus de nos têtes, il nous somme de lui livrer notre argent. L'avis de la communauté, soit 500 Ltqs. environ, se trouvant sur notre supérieur, nous déclarons ne pas avoir d'argent. Sceptique, le soldat fouille le prêtre, lui enlève tous ses vêtements, puis, quand il s'est bien assuré que nous ne possédons pas un sou, il nous fait remonter en voiture, nous défendant de dire quoi que ce soit aux autres sous peine d'être fusillés.

Nous arrivons à Amassia. Comme toujours, nous couchons hors de la ville. On nous presse de traverser rapidement cette région, pour

ne pas assister au traitement cruel, inhumain, que subissent les émigrés d'une localité voisine.

Après deux jours de marche forcée, nous arrivons à Tokat. Là on réunit les prêtres, on les sépare de nous et on les emprisonne. Mais ils rachètent leur vie à prix d'argent. A Sarukeuchelar, village situé à deux jours de Tokat, notre convoi est arrêté. Les soldats se ruent sur nous pour s'emparer des jeunes filles. Leurs mères opposent de la résistance, les jeunes filles cherchent à se dérober, mais elles sont frappées à coups de massue ou de crosse de fusil. 150 environ d'entre elles, la plupart appartenant à de nobles familles et presque toutes nos élèves, nous sont arrachées des mains et enfermées dans un seul local. Bientôt arrivent des Turcs et des Circassiens qui, faisant un choix, emportent leur butin de chair humaine. Nous venions de faire deux journées de marche et désirions prendre un peu de repos, mais ce fut impossible. Nous fûmes obligés, sous la menace des coups de massue, de poursuivre notre route à pied ; nous avons perdu presque tous nos bagages. A Camirous, localité distante d'une journée de Tokat, nous sommes arrêtés de nouveau; nous souffrons presque toute la journée, exposés au grand soleil durant la saison la plus chaude de l'année.

On rassemble tous les hommes et les prêtres de notre convoi et on les emprisonne ; les femmes qui font mine de suivre leurs maris ou qui veulent les délivrer sont battues et bousculées avec la dernière violence. Le lendemain, notre marche sous un soleil brûlant dure du matin jusqu'au soir.

XIII^e jour de l'émigration. 17 juillet 1915.

— On nous dirige vers Malatia. A notre arrivée à Tchirkez Han, des Turcs et des Circassiens viennent examiner si notre convoi renfermait encore des jeunes filles. Ils tirent à tort et à travers des coups de feu sur nous. Nous nous couchons à plat ventre pour éviter d'être atteints. Celles d'entre les jeunes filles qui nous accompagnent sont saisies et emmenées. Un Circassien veut prendre une de nos sœurs. Nous nous jetons tous sur elle pour la défendre et, après avoir reçu bien des coups, nous parvenons à la sauver. Le bandit prend alors une autre jeune fille, et, satisfait de cette proie, il s'en va.

XIX^e jour. Keurd-Khan. — Nous faisons une marche presque continue à travers un pays infesté de brigands. Nous arrivons 24 heures après dans une petite localité kurde appelée Keurd-khan. Les voleurs arrivent par bandes compactes, et leur chef arrête notre convoi. Il nous somme de lui livrer tout notre argent. Les brigands inscrivent nos noms et les

objets nous appartenant ; ils exigent que nous leur donnions argent et bijoux en ajoutant ironiquement que le tout nous sera rendu à notre arrivée à Malatia. Celle qui oppose de la résistance et refuse de livrer son trésor est aussitôt dépouillée complètement de ses vêtements et menacée de mort.

Notre mère supérieure donne tout l'argent qu'elle a sur elle, environ 500 Ltqs., mais beaucoup de femmes avalent une partie de leurs pièces d'or pour garder de quoi assurer quelque temps leur subsistance.

XXII^e jour. — Nous quittons Khéti-Khan et nous gagnons un village renommé par les exploits de ses brigands. Nos voituriers connaissant l'endroit, se hâtent de changer de chemin pour sauver leurs voitures du pillage et nous laissant exposés à la haine des Kurdes. Ceux-ci ne tardent pas à arriver. Ils nous enferment dans un khan. Ils commencent d'abord par insulter à notre foi en nous proposant d'embrasser l'islamisme. Sur notre refus, ils exigent de nous 100 Ltqs., sous peine de ravir les jeunes filles et de tuer les femmes. Puis ils déshabillent les plus jeunes... Nous faisons une collecte entre nous et nous remettons l'argent exigé. Nous reprenons notre chemin, mais notre nombre a diminué. Nous atteignons alors les limites du villayet de Sivas. Une partie de notre groupe nous

avait dépassés. Nous restons, nous, religieuses, avec les survivants d'une vingtaine de familles. Après une marche de deux heures au-delà de cette localité, nous arrivons dans un endroit où abondent cavernes et souterrains. Un grand nombre de voleurs et de Kurdes armés s'y cachent. Nos voituriers, à la vue des brigands, débarquent personnes et bagages et rebroussent chemin, après avoir déclaré qu'ils ont peur de continuer la route avec nous et que, d'ailleurs, ils ont reçu l'ordre des autorités de nous conduire jusqu'à cette localité seulement. Nous restons là, au milieu d'un pays inconnu, sous le soleil, sans défense aucune, sans aucun secours, exposés à tous les caprices des hommes et des éléments. Les Kurdes arrivent. Ils se précipitent sur nous et nous font subir toutes sortes de cruautés. Ils emportent les jeunes filles qui tombent entre leurs mains ; puis avec des bâtons, des pierres, des haches, ils maltraitent, de la façon la plus barbare, celles qui leur font quelque résistance. En vain poussons-nous des cris de désespoir, en vain supplions-nous. Ces brigands, tels des hyènes, se plaisent à nous voir pleurer, nous, femmes, et nos sanglots semblent les exciter à de plus grandes cruautés. Il m'est absolument impossible de dire les scènes d'atrocités que nos yeux ont dû voir. Ces bandits déchainent

toute leur rage et tout leur fanatisme contre nous, pauvres femmes privées de tout. Nous passons ainsi six heures qui nous parurent vingt siècles. A la fin, nous voyons arriver un des soldats du convoi précédent. Il avait été payé pour venir nous chercher. A sa vue, les Kurdes cessent leurs méfaits et leurs rapines et prennent la fuite en nous laissant presque sans bagages. Des quelques objets qu'ils nous laissent, nous faisons des paquets que nous chargeons sur notre dos, et nous nous mettons en route pour rejoindre le reste de notre groupe à Hassan Tchalabi. Avant d'arriver, nous sommes de nouveau attaqués par une autre bande de voleurs. Ils nous prennent le reste de nos bagages, déshabillent les retardataires qui ne peuvent pas marcher et en égorgent un bon nombre. Nous passons la nuit en plein air à Hassan-Tchalabi.

Le lendemain vers midi, une dizaine de soldats entrent dans notre groupe. Ils y ramassent quelques hommes âgés et quelques garçons de plus de 13 ans et les emprisonnent dans un seul local. Vient ensuite le tour des vieilles femmes de notre groupe. On les prend pour les emprisonner de même. Comme notre supérieure était assez avancée en âge, un soldat la saisit, et quand nous nous jetons toutes sur elle pour la protéger, nous sommes frappées à coups de bâtons et de

*Madame Habiba,
et son petit garçon*



crosse de fusil. Nous supplions les soldats de nous prendre, nous aussi, et de nous tuer avec elle. Le sang couvre nos mains et nos visages... Les bandits acceptent de nous emmener avec notre supérieure. Nous sommes toutes enfermées en compagnie de 300 femmes dans une grande écurie près de laquelle se trouvent 200 autres femmes. Quant aux femmes mariées, elles sont réservées aux traitements les plus honteux. On nous garde là durant 24 heures, sans nous laisser sortir ni prendre aucune nourriture. Nous étouffons, faute d'air, et sommes suffoquées par les odeurs nauséabondes provenant de l'écurie. La faim et la soif nous tourmentent horriblement. Des cris de désespoir s'échappent de toutes les poitrines. Quelques victimes s'évanouissent de douleur et de lassitude.

Vers 9 heures du soir, passent près de nous les vieillards et les enfants qu'on mène à la boucherie. Nous les entendons nous adresser leurs derniers saluts et leurs suprêmes adieux. La douleur de nos âmes est alors à son comble. Partout retentissent pleurs et sanglots : Dieu seul les entend. Les bourreaux redoublent de rage, surtout quand ils nous voient opposer une si courageuse résistance à leur proposition de renier la foi chrétienne. Après les vieillards, ce sont les jeunes filles qu'on emmène, hélas ! toujours

pour la tuerie. Il n'est point de moyen que ces barbares n'inventent pour exercer leurs violences sur ces pauvres femmes innocentes et sans défense.

Le lendemain, à 8 heures, la porte de notre prison s'ouvre. Des gendarmes se présentent pour nous demander s'il en est parmi nous qui veulent devenir musulmanes. Un grand silence règne parmi nous, ce qui signifie un refus complet. Trois gendarmes se précipitent sur nos sœurs et en prennent trois qu'ils veulent emmener de force. Nous les couvrons de nos corps, et, malgré les coups douloureux que nous recevons, nous parvenons à les dégager. Vers 11 heures, la porte s'ouvre de nouveau ; nouvelle proposition d'apostasie. Nous gardons toutes le silence. Voyant qu'il leur est impossible de vaincre notre foi, ils recourent à la menace. Revenant cette fois en grand nombre ils nous déclarent que, puisque nous refusons d'embrasser l'islamisme, nous allons sortir deux à deux pour être massacrées comme l'ont été les hommes et les enfants. Nous sommes toutes prêtes à mourir pour notre foi et à terminer ainsi la série de nos souffrances et de nos malheurs. La mort nous semble infiniment souhaitable.

Nous sortons, nous religieuses, les premières ; les femmes nous suivent. Une foule immense de Kurdes nous attendent, armés

de bâtons, de haches et de poignards. On nous dirige vers une maisonnette où siège un agent du gouvernement qui nous déclare que le sultan vient de nous faire grâce de la vie ; il nous invite à crier : « Vive le Sultan » ! Ce n'est pas la fin de nos douleurs. Dieu nous réserve encore de longs mois d'agonie.

Nous atteignons, après deux journées de marche, Hassan-Khan. Nous sommes de nouveau enfermées dans les khans comme des bêtes de somme. Les Kurdes se précipitent sur nous à la recherche des jeunes filles ; nous avons déguisé un certain nombre de celles-ci en les revêtant d'habits de femme. Les scènes de cruauté se renouvellent. Ces tigres n'ont ni pitié ni pudeur. Les jeunes filles opposent la plus héroïque résistance pour défendre leur honneur. Et voici qu'ils arrivent enfin devant notre supérieure et la somment de leur livrer ses filles, c'est-à-dire les sœurs. Ils l'appellent « karabache » (tête noire). Notre supérieure leur répond qu'elle est prête à nous défendre jusqu'à la mort. Ils sont étonnés de rencontrer, chez une vénérable femme de 75 ans, autant de courage, de fermeté et de résistance à leur volonté. Cependant un Kurde s'étant jeté sur une de nos sœurs pour la ravir de force, nous nous élançons toutes pour la défendre. La sœur lui déclare qu'elle est religieuse et

qu'elle n'acceptera jamais de quitter les sœurs pour devenir musulmane. Le Kurde de répondre qu'il cherche justement une religieuse. Et il la soufflette, lui arrache de son cou le crucifix qu'il foule aux pieds en vociférant d'horribles blasphèmes.

— Désormais, il n'y aura plus de chrétiens, dit-il ! que votre Dieu vienne vous sauver de nos mains.

Les Kurdes s'éloignent, nous menaçant de revenir la nuit. En effet, à la tombée du soir, les bandits apparaissent de nouveau. Ils essaient encore d'enlever une de nos sœurs, mais, toujours, nous leur opposons la même résistance, ne craignant pas de nous exposer aux coups des assassins. Notre sang coule; nous tenons ferme, préférant mourir ensemble que de nous séparer les unes des autres. Mais voici que la Providence vient à notre secours d'une façon inattendue. Un violent tremblement de terre se fait sentir : les Kurdes, superstitieux, apeurés, prennent la fuite.

Cependant nos souffrances ne vont pas tarder à s'accroître. Nous franchissons une grande plaine, toute infestée de Kurdes. Les coups de feu retentissent de tous côtés sur nos têtes ; notre situation est tellement critique que les gendarmes eux-mêmes ont peur de demeurer avec nous et qu'ils prennent la fuite. Nos compagnes tombent nombreuses

à côté de nous, atteintes par les balles ou épuisées de fatigue. Vers le soir de cette journée, nous arrivons à Kerkgeuz, village situé aux environs de Malatia, sans force et plusieurs sans vêtements, toutes blessées et mourant de soif et de faim. Les unes cherchent leurs filles ou leurs petits enfants, les autres leurs mères ou leurs sœurs, mais en vain. Le nombre des victimes de cette journée sans précédent dépasse toute imagination. Nos larmes ne tarissent pas à la vue de tant de misères qui dépassent toute force, toute patience humaine et qu'aucune expression ne saurait rendre... Nous nous arrêtons environ cinq jours à Kerkgeuz. Comme il n'y a point de prêtre parmi nous depuis bien longtemps, nous nous chargeons, nous religieuses, selon notre pouvoir, de veiller sur la foi de nos compagnes d'infortune, de les consoler et de les aider à s'offrir en sacrifice à Dieu. Nous baptisons les enfants nouveaux-nés, nous enterrons les morts, et chaque jour nous récitons le chapelet avec le peuple. Plus nos misères grandissent, plus aussi grandit, dans notre cœur, l'amour de notre foi et plus s'enflamme notre désir de mourir pour notre religion. Il y avait, parmi ces femmes déportées, des âmes vraiment admirables. Nous remercions Dieu d'avoir mis dans leur cœur un si

grand courage et une résignation qui étonne les barbares eux-mêmes.

Le 8 du mois d'août, nous arrivons à Frandjilar dans le vilayet de Kharpout, à jamais célèbre par les massacres et par les actes de brigandage dont il fut le théâtre. Tous les groupes des émigrés ont été dirigés vers ce lieu particulièrement renommé pour la sauvagerie de ses habitants. C'est à partir de Frandjilar que nous commençons la plus longue et la plus dure de nos pérégrinations, par la route du Calvaire, au milieu des chaînes de l'Anti-Taurus. Ces pérégrinations dureront deux mois entiers, temps qu'il nous faut pour franchir l'espace compris entre Frandjilar et Souroudj et qu'on peut parcourir en huit jours. Il nous faut traverser sept chaînes de montagnes, la plupart complètement arides durant des journées caniculaires. Quelques-unes de ces chaînes atteignent plus de 3.000 mètres de hauteur. Là point d'arbres, point d'habitations et point d'eau. On ne nous fait jamais suivre un chemin ou un sentier. Il nous faut effectuer les ascensions les plus abruptes, pieds nus, sur des cailloux ou des chardons. Les Arméniens sont les premiers qui aient parcouru ces routes. Continuellement, nous faisons des marches et des contre-marches, allant et revenant sans cesse sur nos pas ; on nous fait faire des dé-



Les deux frères retrouvés au désert *La petite Wahida*
(Photographies prises par l'auteur)

LES MASSACRES DE DIARBÉKIR



*Témoin des massacres
de Diarbekir*
(Photographie prise par l'auteur)



*Témoin des massacres
de Kharpout*

lours pendant des heures entières pour nous écarter d'une petite source ou d'une maison d'habitation. Parfois, des Kurdes viennent de très loin nous apporter quelques cruches d'eau et le verre leur est payé deux piastres.

A peine arrivées en haut d'un sommet, nous sommes accueillies par des bandes de brigands qui nous attendent pour nous piller et pour ravir ou égorger les femmes qu'ils choisissent. On arrache les enfants des bras de leurs mères, pour forcer celles-ci à les reprendre moyennant une forte somme d'argent. Malheur à celles qui s'attardent ou qui se couchent, épuisées : elle sont infailliblement égorgées. Les gendarmes éprouvent un grand plaisir à nous voir souffrir et, au tournant de chaque montagne, ils donnent le signal aux Kurdes pour commencer l'attaque. Ceux-ci sont fidèles à remplir les ordres reçus, et c'est en présence des gendarmes que se commettent les pires atrocités. Le nombre de femmes qui tombent de soif et de fatigue est, en moyenne, de plus de 50 par jour. Leurs cadavres jonchent le creux des vallées, les pentants des collines et les sommets des plateaux. Le soir arrivé, nous nous couchons sur les pierres, à peine vêtues, nous serrant les unes contre les autres par crainte des assassins. L'unique nourriture que nous prenions est le pain de son des Kurdes, que ceux-

ci nous vendent à des prix exorbitants. Les seules ressources qui nous restent pour nous procurer ce pain sont les pièces d'or que quelques-unes ont eu le courage d'avalier.

Nous dépassons la septième chaîne de montagnes, et déjà une grande moitié de notre groupe a péri. Nous arrivons sur les rives de l'Euphrate qu'il nous faut traverser. Le fleuve atteint à cet endroit, aux environs de Samosate, une grande largeur. Les soldats exigent 40 Ltqs. pour le passage en barque. Mais, ils font arrêter la barque à 5 mètres du bord. Nous sommes obligées d'entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture. Les vieilles femmes qui ne parviennent pas à atteindre la barque sont impitoyablement renversées et emportées par le courant. Trois fois, on jette à l'eau notre supérieure, et trois fois nous nous précipitons dans les flots et parvenons à la sauver. N'ayant point d'habits de rechange nous restons grelottantes jusqu'à ce que nos habits sèchent sur nous. Ce passage de l'Euphrate est un épisode à jamais mémorable. Plusieurs y trouvèrent la mort. On peut dire que ce fleuve est le grand cimetière du peuple arménien.

Partout, sur ses rivages, on voit des cadavres, et comme il traverse et arrose, avec ses affluents, presque toute l'Arménie, il a charrié vers la mer un nombre infini de victimes.

Le pays que nous allons parcourir, après

le passage de l'Euphrate, ne le cède en rien, au point de vue de la sauvagerie des habitants, là celui que nous venons de traverser. Une immense plaine s'étend devant nous. Selon les méthodes sataniques de nos guides, nous faisons marches et contre-marches. Les soldats et les Kurdes nous déclarent hautement qu'ils nous destinent à la mort, mais qu'ils agissent ainsi pour faire de nous leurs jouets et ajouter à nos souffrances. Nous continuons notre pèlerinage douloureux, tantôt sur le sable brûlant, tantôt sur la pierre aiguë.

La plaine est couverte de cadavres en putréfaction. Celles d'entre nous qui ont le malheur de s'attarder tant soit peu, sont infailliblement mises à mort et dépouillées totalement. Une de nos sœurs, pour se couvrir, est obligée de retirer la chemise d'un cadavre : elle la revêt malgré la saleté et la vermine qui souille le vêtement. Une autre est encore sur le point d'être ravie. Trois fois on essaie de la saisir : impossible. Les brigands la blessent ; ils brisent même, avec une massue, la mâchoire de la compagne qui la défend. Le troisième jour qui suit la traversée de l'Euphrate, une autre sœur meurt de fatigue et d'épuisement. Une autre, enfin, deux jours après, se couche sur le chemin pour ne plus se relever.

Nous entrons enfin dans un désert où nous ne trouvons point d'eau. La soif causée par la chaleur et les longues marches forcées est une de nos plus indicibles douleurs. Elle fait énormément de victimes. Aussi le désert est-il rempli des cadavres laissés par les groupes qui nous ont précédées. Et c'est là, dans ce désert, qu'une de nos sœurs meurt de soif, sous nos yeux, sans que nous ayons pu lui procurer la goutte d'eau qui l'aurait sauvée.

Après d'interminables pérégrinations, nous arrivons vers la fin du mois de septembre, au village de Souroudj, dans le sandjak d'Ourfa. C'est une localité très humide. Nous tombons toutes malades. Là meurt une quatrième de nos sœurs. Elle est jetée par les soldats dans une fosse profonde. Après un certain séjour en ce lieu, nous allons voir un ingénieur du chemin de fer de Bagdad qui est à deux heures de Souradj, et nous le prions de nous recevoir. Mis au courant de nos immenses malheurs, il est saisi de pitié et nous fait conduire près de lui. Le chef de la station, lui aussi, nous voyant dans une telle extrémité, couvertes de haillons, blessées, toutes brûlées par le soleil, nu-tête et nu-pieds, se montre plein d'égards, surtout quand il apprend que nous sommes religieuses.

Par bonheur, une famille française attend à la station ; en sa compagnie, nous sommes

transportées à Alep, où nous arrivons le 20 septembre 1915.

A la gare d'Alep, nous restons enfermées durant 24 heures. Il n'y a, pour nous, aucune permission de pénétrer dans la ville. Mais nos amies d'Alep, et surtout un prêtre, apprenant notre présence à la gare, se préoccupent de nous procurer la permission nécessaire. Ce permis est accordé aux religieuses seulement. Une croix de « profession » qu'une religieuse avait pu sauver, et un morceau d'étoffe de notre costume témoignent suffisamment de notre caractère. Nous quittons la gare et des amies nous donnent le nécessaire pour le premier jour. Notre groupe, à notre sortie de Samsoun trois mois auparavant, s'élevait à deux mille familles, composées d'environ 8.000 personnes. Les débris de 15 familles seulement parviennent à Alep.

A notre arrivée, une de nos sœurs tombe gravement malade ; elle meurt le lendemain à l'hôpital municipal. Nous ne tardons pas à être toutes victimes du typhus. Sans argent, sans souliers, nous touchons au dernier degré de la misère. De temps en temps, quelques personnes charitables nous envoient quelques modestes aumônes.

Un mois après, notre vieille et bien-aimée supérieure meurt aussi. Les épreuves de tou-

tes sortes, le double fardeau de son âge et de sa charge l'avaient abattue et brisée.

Ne connaissant personne dans cette ville, nous nous employons, à peine rétablies, à servir à domicile les typhiques pour gagner notre pain quotidien. Notre unique occupation consiste, pendant près de cinq mois, à veiller, nuit et jour, au chevet des malades.

LES MASSACRES DE KHARPOUT

A la fin de 1918, j'ai fait la connaissance à Constantinople d'un commerçant de Karpout : Djordjis Toumas Kéchiche, témoin oculaire des massacres qui eurent lieu dans sa ville. J'ai transcrit mot à mot ce qu'il m'a raconté et, pour mieux garantir la véracité de ses dires, je lui ai demandé d'apposer sa signature au bas du récit que voici :

Les Turcs commencèrent d'abord par arrêter quelques notables et surtout les professeurs d'écoles ; ils s'emparèrent ainsi, entre autres, d'Achour Yussef qui était rédacteur du journal *Murched* (Moniteur) organe des Assyro-Chaldéens de la ville et professeur au collège américain. C'était, si j'ai bonne mémoire, vers le commencement du mois de mai 1915. Les personnes ainsi arrêtées furent mises en prison et leurs maisons perquisitionnées. Heureusement que rien de compromettant ne fut trouvé. Les demeures des Assyro-Chaldéens (Jacobites) subirent le même sort. Les notables et professeurs chrétiens mis en état d'arrestation restèrent quinze jours en prison.

Entre temps, le gouverneur de la ville, Sâbit Bey, se rendit à Erzeroum. Sous prétexte d'une épidémie de typhus, on ferma toutes les écoles. D'Erzeroum, le Vali retourna à Mezré, quelques jours après. C'était un vendredi. Il entra au gouvernorat où il présida un conseil qui dura plus d'une heure. Pendant ce temps, il était défendu aux chrétiens de pénétrer dans le Sérail. Je me trouvais dans la cour de notre église en compagnie d'amis. Je m'y étais caché pour éviter d'être enrôlé dans l'armée. De là je remarquai des gendarmes, en nombre, qui faisaient la ronde.

Ensuite, vers 9 heures, je les ai aperçus, conduisant un Arménien qu'ils avaient arrêté. Le soir, mon jeune frère Yohanna, âgé de 7 ans, vint me voir à l'église et me dit en pleurant que mon père me demandait. Je quittai aussitôt l'église, mais, — oh surprise ! — tous les chrétiens que je croisais en chemin étaient alarmés ! Arrivé, haletant, à la maison, je vis chez moi tous mes parents ainsi que ma tante en pleurs. J'ai compris alors qu'on avait arrêté mon oncle Barsom-Kéchiche, commerçant. Mon père, inquiet et fortement impressionné, était devenu pâle comme un linceul ; il se tenait dans un coin, silencieux. Ce n'est qu'une heure environ après, que mon père rompit le silence et put nous raconter ce qui suit :

— J'étais au marché lorsque le vali y arriva avec le commandant. Il se rendit avec lui au gouvernorat et tint un long conciliabule. Un quart d'heure plus tard l'emplacement du marché fut cerné par des soldats. On fit un triage et tous les chrétiens sans distinction, depuis l'âge de 14 ans, furent arrêtés et jetés en prison. Mon pauvre frère Bersom fut alors arrêté. Ce n'est qu'à grande peine que j'arrivai à me sauver. Kévork agha fut mon sauveur, car c'est lui qui me conseilla de fuir le marché où il pressentait qu'une arrestation générale aurait lieu. Mais le malheureux Kévork lui-même fut arrêté quelques instants après, sauvagement housculé et conduit en prison. Je pus assister, en outre, de loin, aux arrestations de Boghos et Marderos Tchatalbâche, deux frères, ainsi que d'Abraham Tacho et de beaucoup d'autres Assyro-Chaldéens. Je fus à mon tour arrêté deux fois en chemin, mais la Providence voulut que je recouvre ma liberté. Le lendemain, vers 8 heures, un crieur public placé au haut de la citadelle annonça : « Chrétiens, sachez que celui qui n'ouvrira pas son magasin comme à l'ordinaire sera livré à la cour martiale et condamné à mort. Pourquoi craignez-vous? Vous ne courez aucun danger. Rassurez-vous. »

Mon père, peu rassuré par les mots du crieur, n'osa pas aller ouvrir son magasin.

Je voulus y aller moi-même, puis nous changeâmes d'idée : ce fut mon oncle qui passa chez nous prendre les clefs et qui alla ouvrir notre magasin. Mais quelques heures ne s'étaient pas écoulées que nous apprîmes que tous les négociants du marché avaient été emprisonnés. Au cours de la journée, des agents de police et des gendarmes vinrent chez nous. Ils tenaient en main une liste, sur laquelle figurait aussi le nom de mon père qu'ils voulurent arrêter. Ma mère se présenta à la porte du logis et déclara que tous les hommes étaient sortis. En effet, nous avions tous pris la fuite par les terrasses et nous nous rendîmes à l'Evêché. Là nous trouvâmes l'évêque, Mgr Mansour, dans sa chambre.

Le saint homme récitait des prières, il avait barricadé toutes les portes. Notre présence auprès de lui pouvant donner lieu à l'arrestation de l'évêque, nous quittâmes donc cette demeure. Mon père alla alors se réfugier chez Minasse agha Tchatalbâche ; mon cousin et moi, nous allâmes nous cacher chez Achour effendi. A quelque temps de là, ma mère vint, en pleurant, déclarer que les soldats allaient l'importuner à chaque instant, lui demandant à tout prix mon père et ses enfants. Ils lui disaient qu'ils voulaient conduire mon père au gouvernorat pour lui

faire subir un simple interrogatoire et qu'ensuite il serait relâché. Craignant que ces sauvages ne fissent du mal à ma mère et aux nôtres, mon père décida bravement de retourner à la maison. Là il rencontra des gendarmes qui l'attendaient pour l'emmener. Il les pria de lui permettre de changer de linge et d'embrasser ses enfants avant de partir. Une de mes tantes arrive ; elle tient son bébé dans ses bras. Exaspérée elle dit aux gendarmes :

— Lâches que vous êtes, vous avez arraché mon mari de son foyer pour le conduire à Mezré. A présent vous voulez prendre mon beau-frère. Ne craignez-vous donc pas la colère de Dieu. Qu'ont-ils fait, ces innocents, pour que vous les traitiez ainsi ?

— Soyez sans inquiétude, répondaient hypocritement les gendarmes, vos hommes ne tarderont pas à rentrer dans leurs foyers.

En attendant, les quartiers populeux des chrétiens se vidaient. Il ne restait plus que quelques jeunes gens. Presque tous les hommes furent conduits à Mézré, où ils furent enfermés au nombre de 1.500 dans une grande maison appelée Kirmisi-Konak. Personne ne pouvait aller causer avec eux, mais il était permis aux parents de leur apporter de la nourriture.

Comme les Turcs disaient qu'ils en vou-

laient seulement aux Arméniens, l'évêque Mansour avec les notables de la nation, Elia affendi Tacho, Bedik Zadé Arakel allèrent trouver le Vali ainsi que le commandant et le député de la ville et les supplièrent, n'étant pas Arméniens et ne faisant partie d'aucune association politique, de les épargner. Un notable musulman très influent dans le pays, nommé Bek-Zadé et qui était présent dit au Vali, les larmes dans les yeux : « Pourquoi traitez-vous ainsi ces pauvres malheureux qui ne sont coupables de rien ? » Le Vali et les autres notables promirent alors d'en référer à Constantinople et d'obtenir grâce pour la communauté assyro-chaldéenne. Quelques jours après, en effet, une réponse favorable arriva du pouvoir central et les Assyro-Chaldéens furent ainsi épargnés.

Mais malgré cet ordre le gouverneur ne relâcha pas ceux des Assyro-Chaldéens (Jacobites) qui avaient été déjà arrêtés avec les Arméniens et conduits à Mézré; tous sans distinction furent conduits hors de la ville et massacrés au nombre de 1.500. Heureusement que mon père se trouvait encore emprisonné à Kharpout.

Après ces événements le crieur public annonça : « Les habitants chrétiens de chaque quartier doivent à tour de rôle quitter la ville pour être dirigés sur Ourfa. Les Assyriens

doivent partir le mercredi... » (Assyro-Chaldéens jacobites).

Comme mon père était Moukhtar — chef de quartier — ils le firent sortir de la prison pour procéder avec son concours à l'inscription des habitants de son quartier. Cette opération terminée, mon père, malgré l'ordre d'épargner les Assyro-Chaldéens, fut de nouveau jeté en prison. Le crieur public répéta l'ordre des déportations. Il y avait 556 Arméniens et Assyro-Chaldéens en prison. Ceux-ci furent relâchés pour être déportés avec leurs familles. Les quartiers se vidaient ainsi à tour de rôle. Par bonheur le crieur public annonça un jour que les Assyriens pouvaient rester.

Jugez de la joie de notre communauté. Tous jubilaient. Les notables se rendirent aussitôt chez le Vali et lui firent un cadeau de 500 Lt. en or. Ils prièrent en même temps le gouverneur de communiquer l'ordre du pouvoir central en faveur des Assyro-Chaldéens dans les environs de la ville où il y en avait beaucoup. Un Mudir (Maire) étant arrivé, on alla le prier d'épargner, vu l'ordre reçu de la capitale, les villageois assyriens et pour les convaincre, on lui fit des cadeaux. Il promit de les sauver mais en rentrant dans son village le barbare les tua tous, même les femmes et les enfants.

A Adyaman, une petite ville, il ne restait

presque plus trace de chrétiens. Tous avaient été massacrés à coups de hache et jetés dans le fleuve traversant cette contrée. Les prêtres surtout furent torturés avec une sauvagerie inouïe.

Voici les noms de quelques villages habités par des Assyro-Chaldéens : Chiro, Aiwlos, Guarguar, Malatia (ville), etc.

Ces barbares avaient soif de sang. Trois mois après ces événements tragiques le gouverneur général s'étant absenté on commença une nuit par arrêter tous les Assyro-Chaldéens et à les diriger sur la maison dite Kirmisi-Konak. On vint frapper à notre porte. C'était Abdennour, un de nos coréligionnaires. Il dit à mon père d'aller chez lui. Mon père s'y rendit. Il revint une heure après nous informer qu'un Turc s'était rendu chez Abdennour pour le demander. C'était un commerçant qui faisait des affaires avec mon père, dont il avait à recevoir une somme; il était pressé de venir réclamer son argent parce qu'il avait appris que tous les Assyro-Chaldéens seraient arrêtés dès le lendemain. Cette déclaration de mon père nous terrifia. C'en était fait de nous cette fois. A l'aube, mon père, mon cousin Dawoud et moi, nous primes la fuite et allâmes nous cacher au fond d'un puits. Nous demandâmes aux nôtres de creuser dans un coin du jardin et

d'y enfouir tous les effets précieux et les marchandises que nous possédions. Nous attendions d'un moment à l'autre avec effroi l'arrivée des malfaiteurs qui devaient nous conduire à la mort.

Heureusement, vers midi, un de nos parents qui connaissait notre cachette vint nous crier du haut de la margelle du puits : « Sortez il n'y a plus rien à craindre. Le massacre des Assyro-Chaldéens a été arrêté ».

Dans les massacres de Kharpout j'ai perdu mes oncles Barsom-Kéchich, Boghos et Mardiros; mes cousins, Nouri et Channès; Achour Youssouf, Donabète et Kéwork Kerbez, des parents.

LES MASSACRES DE DIARBÉKIR

§ I

UN TÉMOIN : HANNA
FILS DE CHAMOUN, CHALDÉEN DE DIARBÉKIR.

Un Chaldéen, Hanna, arrivé de Diarbékir à Constantinople au commencement de l'hiver 1918, avait perdu son frère et ses parents, victimes de la barbarie turque. Il assista aux massacres de Diarbékir et voici la narration qu'il fit à M. Latif Bey Tabib, notable chaldéen de Constantinople.

C'est Hamid Bey qui gouvernait d'abord le vilayet de Diarbékir.

Entre autres méfaits importants, Hamid Bey fit fusiller les pauvres villageois chaldéens du village de Carabache, situé près de Diarbékir, sous le prétexte fallacieux, qu'ils s'étaient enfuis sans permis du vilayet d'Erzeroum. Or, ceci était absolument faux, ces malheureux n'ayant pas quitté leurs demeures depuis le décret d'enrôlement.

La fusillade fut si barbare et si nourrie que les corps des villageois furent déchiquetés. Pour comble d'atrocité, on obligea des

chrétiens à charger les victimes sur des tombereaux et à les transporter au cimetière. Le vali Hamid Bey et l'inspecteur civil Nadji Bey, assistaient avec joie à cette exécution.

Entre temps Hamid Bey ayant reçu un ordre de Constantinople, dut quitter précipitamment son poste au mois de mars 1915. Cette fugue donna lieu à des craintes légitimes dans la population chrétienne, ce qui poussa l'archevêque à demander au gouverneur la cause de ce départ. Pour toute réponse, le gouverneur lui dit : « Vous le saurez plus tard. »

Ce fut le docteur Réchid Bey qui succéda à Hamid. Le nouveau venu s'installa au gouvernorat ayant pour corps de gardes une quarantaine de « Tchétas », vrais bandits, tous circassiens comme lui.

Le premier soin de Réchid Bey fut d'organiser une soi-disant milice composée de notables indigènes et voici quelques noms :

Réchid, le gouverneur.

Yassin Agha Zadé Chewki, commandant de la milice.

Djémil Pacha Zadé Moustafa Bey, lieutenant-colonel de la milice.

Hadji Baki effendi, capitaine de la milice.

Le fils d'Ali Haïto Saïd, sous-lieutenant de la milice.

Le fourrier Moussoulli Zadé Mehmed.

Direkdji Tahir Effendi, capitaine de la milice.

Attar Zadé Hakkî Effendi, président du Comité Union et Progrès.

Djerdjis Zadé Youssouf, le borgne.

Djerdjis Zadé Abdul Rahin Effendi.

Tahir Agha Zadé Azize.

Le député Feïzi Bey, un des membres les plus influents du Comité, provocateur principal des massacres.

Le fils de Véli Baba, Véli Bey qui se trouve à Constantinople.

Le circassien Réchid, commandant les convois de déportés.

Pirrindji Zadé Sidki Effendi, le plus cruel de tous et parent du député Feïzi Bey.

Le commissaire de police, le redoutable Memdouh Bey, auteur de milliers de crimes.

L'adjoint du vali Bedri Bey.

Kelle Rédjo.

Tcharkhi Zadé, commissaire de police.

Mehmed, le commissaire.

Emin Agha, le tyran du village chaldéen de Tcharokhia.

Abdul Latif, commissaire adjoint.

Yahia Effendi, l'exterminateur des habitants du même village chaldéen.

Kassab Rédjo (boucher), grand massacreur des convois, son frère Cheikho.

Kassab Hadji, Suleiman (boucher).

Séerdli Bakal Hayo.

Mardilli Emin Effendi (police).

Sarradj Youssouf Aga.

Hâfize, son fils (police).

Hâfize, le commissaire.

Zaza Alo Effendi.

Le Vali décréta, à la suite d'un conseil tenu par les misérables plus haut mentionnés, que toutes les armes que les chrétiens détenaient chez eux devaient être livrées dans un délai de trois jours, faute de quoi ceux-ci seraient passibles de peines sévères. Chacun livra tout ce qu'il détenait en fait d'armes. On transporta une grande quantité d'armes et de dynamite du sérail et des casernes du vilayet pour s'en servir contre les chrétiens. Les bandits faisaient les photographies de cette mise en scène et les reproduisaient dans des brochures faisant ainsi de la propagande en faveur de leurs néfastes projets.

Pour leur faire avouer qu'ils avaient des armes cachées chez eux, on soumit les chrétiens à de terribles supplices. On leur arrachait les ongles et on leur ferrait les talons comme s'il se fut agi de chevaux.

Le second acte cruel commença par la rafle des soldats chrétiens. On fit publier un avis notifiant que les soldats qui connaissaient une profession seraient employés en ville et les simples ouvriers admis à la cons-

truction des routes. Les dits professionnels quittèrent donc leurs demeures et allèrent effectuer des travaux qu'on leur avait indiqués.

Quinze cents individus furent ainsi engagés et un mois après impitoyablement massacrés. Pas un n'échappa à la mort. Les lieux de leur calvaire s'appellent Kara Djoroun et Kara Bagh à deux heures de distance de Diarbékir. Tous les meurtriers étaient des gendarmes de Diarbékir dont, entre autres, le contrebandier Emin Gazal et Halil Tchaouch fruitier à Tahta-Kalé. Ces hécatombes eurent lieu au mois de juillet de l'année 1915. —

Je connais les noms de plusieurs Chaldéens massacrés :

Kériakos Tadjer.

Boudros Nedjmé.

Boutros, fils de Amsih.

Stéfane, le forgeron.

Hanna Boroudji, de Séert.

Hadji Viérim, fils de Joseph, horloger.

Chamoun, fils de Stéfane, directeur de l'école chaldéenne du vilayet.

Riz Kalla, fruitier, etc., etc.

Ceux qui n'avaient pas été envoyés à la réfection des routes furent arrêtés chez eux et dirigés, menottes aux mains, sur le café Tachnak. Avant d'être conduits à l'abattoir comme des moutons, ces malheureux furent inspectés par le Vali. Ils furent incarcérés avec les no-

tables chrétiens du pays, soit 700 personnes environ.

Un des individus les plus sanguinaires, le député de Diarbékir, Fevzi Bey, exigeant coûte que coûte que les chrétiens fussent massacrés, se rendit, accompagné du vali Réchid Bey, au bureau du télégraphe, demander par dépêche, au siège central de l'Union et Progrès, l'extermination de ces malheureux.

Il parvint à obtenir l'ordre de massacre prétextant que si les chrétiens n'étaient pas punis, les musulmans apeurés et barricadés dans les mosquées n'oseraient se rendre chez eux pour vaquer à leurs affaires.

La présence sur le Tigre de plusieurs kelleks (radeaux) préparés d'avance avait fait naître de l'inquiétude parmi la population chrétienne, mais les Turcs expliquaient hypocritement que ces kelleks devaient être chargées de blé pour le vilayet de Mossoul.

Ce n'était là que mensonges. L'heure fatale arriva, hélas ! Par une nuit sombre, les 700 personnes plus haut mentionnées furent embarquées et dirigées vers une localité nommée Pélikan... Là, on se hâta de les débarquer en les assurant qu'elles seraient emmenées saines et sauvées à Djéziré et de là à Mossoul. Pendant qu'elles étaient en marche, une fusillade commandée par le chef en tua un grand nombre et pour extermini-

ner le reste on employa une ruse. Le commandant fit dire que cette fusillade était due à une maladresse. « Que personne ne perde son sang-froid et que l'on se remette en marche. » Les survivants, croyant à cette astuce, se levèrent et dès qu'ils reprirent leur marche une seconde fusillade extermina tout le convoi. Alors les assassins tombèrent comme des bêtes fauves sur leurs victimes et les dévalisèrent. Le butin fut riche, car avant le départ du convoi on avait fait dire aux chrétiens qu'ils devaient se munir de leur argent et de leur or pour pouvoir subvenir aux frais de leur long voyage.

Dans leur cruelle rapacité, ils firent télégraphier aux parents des massacrés pour que ceux-ci leur vinssent en aide pécuniairement. Cette ruse rapporta quelques sommes encore aux bourreaux.

Cette hécatombe accomplie, les assassins retournèrent en ville pour compléter la série des crimes qu'ils allaient perpétrer contre le reste de la population chrétienne.

On commença par diviser les quartiers arméniens et chaldéens en zones, et chaque zone fut laissée à la garde de bourreaux désignés à cet effet.

Les maisons de chaque quartier furent assiégées et on fit dire aux femmes et aux vieillards, qu'ils devaient s'empressez de par-

tir avec les enfants, en n'oubliant pas d'ajouter que ceux qui voudraient payer pourraient prendre des voitures. Ceux qui ne pourraient louer des voitures, c'est-à-dire les pauvres, seraient chargés à dos d'âne. Les Kurdes des villages appartenant au président de la municipalité de la ville, Chukri Bey, étaient chargés de la constitution de ces caravanes lugubres. Ils recommandaient aux pauvres victimes de charger autant qu'il leur serait possible d'objets et d'ustensiles de maison, car en route on en aurait besoin. Ce qui fut fait.

Mais leur triste sort fut vite accompli. Une grande partie des convois fut massacrée dans les villages de Chukri et le reste près du pont de la ville. Naturellement les objets restèrent entre les mains des assassins. Ces scènes tragiques se répétèrent plusieurs fois. Entre temps une amnistie du siège central de Constantinople était décrétée en faveur des Assyro-Chaldéens. Hélas ! les amnistiés n'en purent profiter que pour une petite partie. L'archevêque chaldéen, Mgr Suléïmah, voyant que les familles chaldéennes étaient, malgré l'amnistie, déportées pour être livrées aux bourreaux, avec beaucoup de courage, déploya des efforts inouïs pour arrêter le courroux de ces derniers. Malgré le danger qu'il courait il s'adressa au Vali et au député Zouffi Effendi. Ce der-

nier lui assura hypocritement qu'aucune mesure n'était prise contre sa nation. Malheureusement la besogne néfaste se poursuivait toujours. Le dit député Zoulfi Effendi m'extorqua 200 livres en or, pour sauver mon frère Joseph, qui fut quand même livré aux bourreaux. Ces hécatombes continuèrent pendant 4 mois consécutifs. Le sinistre Vali Réchid resta à son poste pendant une année. Le jour de son départ on fit ramasser 150 débiteurs de l'Etat et pour que son départ fut éclatant on les fit massacrer à « Siran Tépé », localité située à quelques minutes de la caserne de Diarbékir.

Parmi eux il y avait plusieurs Chaldéens de ma connaissance, entre autres Hanna et Riz Kallah.

Les objets volés aux malheureuses victimes étaient amassés dans de vastes maisons des chrétiens, entre autres dans celle de la famille Kazazian afin d'être répartis entre les bandits. Un grand nombre de jolies jeunes filles furent envoyées dans les harems.

L'Archevêque, Mgr Seuleiman, désirant profiter de l'ammistie, remit au dernier moment, pour sauver la vie des survivants de sa nation, une somme de 1.500 Ltqs, au sanguinaire Réchid. Tout ce qu'il put obtenir par ce dernier effort, ce fut qu'une partie de sa communauté, au lieu d'être massacrée, fut



LE PONT DE DIARBÉKIR SUR LE TIGRE
près duquel les Notables de la ville ont été embarqués pour être massacrés

envoyée dans un endroit voisin de la ville Fiskia, où l'on employa les hommes à la réfection des routes. Bien entendu, l'archevêque devait payer de sa poche la ration de pain des ouvriers que l'on faisait travailler en corvée.

Les églises des villages chaldéens furent toutes saccagées, pillées et ruinées. Celles qui furent épargnées en ville furent transformées en hôpitaux ou en écuries.

Le dit vali Réchid envoya, dit-on, à Constantinople quatre-vingt ballots d'objets enlevés aux chrétiens ; le reste fut donné par Réchid à des amis, entre autres aux députés Fézi et Zulfi.

§ II

DEUX ENFANTS CHALDÉENS RETROUVÉS AU DÉSERT

Quelques jours avant mon départ d'Alep, au commencement de juin 1918, au cours d'une visite que me fit la famille Boyadji, j'appris que celle-ci venait de recevoir chez elle un de ses petits-fils Mikhaël, âgé de 12 ans, retrouvé au désert chez les Bédouins. J'allai voir l'enfant; il était malade et amaigri, souffrant d'une maladie chronique de l'estomac contractée à la suite des privations et des souffrances qu'il avait endurées.

Son petit frère, âgé de 9 ans, avait été retrouvé lui aussi, quelques mois auparavant, par ses on-

les. Je demandai à Mikhaël ce qui lui était arrivé et comment les Bédouins l'avaient pris chez eux. Il avait presque oublié la langue maternelle et parlait parfaitement l'arabe des Bédouins, dont il se servit pour me faire, avec la plus grande simplicité, le récit suivant :

Un matin, nos bourreaux prirent tous les hommes et les jetèrent en prison. Ils y restèrent longtemps.

Un jour, l'idée m'étant venue de me rendre jusqu'à la prison, je constatai que tous ceux qui s'y trouvaient enfermés, mes parents et les autres, avaient été pris, massacrés et jetés dans le fleuve. Voici comment les Turcs procédèrent. Ils réunirent d'abord les femmes, les jeunes filles et les enfants qu'ils destinèrent à la déportation. Ils en formèrent des convois qu'ils envoyèrent sur le chemin de Mardine.

Je faisais partie avec ma mère, ma sœur et mon petit frère, d'un convoi composé de trois cents personnes. Nous marchions tristes et inquiets. Arrivés à un endroit loin de la ville, les gendarmes et les Kurdes qui nous accompagnaient commencèrent à aiguïser sous nos yeux leurs poignards, puis relevant leurs manches ils s'apprêtèrent à commencer leur macabre besogne. Notre convoi comprenait aussi vingt vieillards. C'est vers eux que les bourreaux se dirigèrent. Dix minutes

leur suffirent pour les égorger. Puis faisant diversion ils prirent dix des plus belles jeunes filles du convoi et les massacrèrent à leur tour. Comme des vautours ils se jetèrent ensuite sur leurs cadavres qu'ils dépouillèrent de leurs vêtements. Les gendarmes portaient l'uniforme bleu, et les Kurdes étaient coiffés de grands turbans. La tuerie continua ainsi : les femmes et les jeunes filles étaient séparées par groupe de dix, placées à une distance de vingt mètres, puis tuées et jetées dans un puits. Les vieilles elles-mêmes n'étaient pas épargnées. Les bandits retinrent six des plus belles jeunes filles. Il ne restait après ce massacre que les fillettes et les enfants. Un conciliabule fut tenu entre Kurdes et gendarmes. Ces derniers décidèrent de ne pas tuer les enfants mais de les livrer aux Arabes et à la population kurde. Les intéressés avertis venaient faire leur choix et emportaient leurs proies.

Le sort me donna un Arabe bédouin pour maître. Celui-ci s'appelait Ahmed. Au moment du choix, le tchaouche turc lui désignait un autre garçon, mais le bédouin, me donna la préférence. Ce bédouin me conduisit dans son village situé au delà de Derbeziyé, station de chemin de fer, près de Mardine. Le village s'appelait Wardéméss. Je suis resté chez Ahmed durant trois ans gardant ses

chameaux et guidant ses bêtes lors des transports qu'il effectuait. Mon maître m'avait affublé d'une robe blanche comme les Arabes de la région et je marchais pieds-nus. Le bédouin, lorsqu'il me prit à son service, était dans l'aisance. Mais vers la fin il connut la gêne. En quittant le convoi, j'avais emporté avec moi de petits effets, un livre de prières et une croix. La fille du bédouin me prit par force le livre, en déchira les feuilles et s'appropriâ ma croix et mes effets. La femme de mon maître était très bonne.

Mais je ne me plaisais pas en leur compagnie. Dix jours après mon arrivée chez le bédouin, j'essayai de prendre la fuite. Une bédouine s'en aperçut. Elle courut avertir mon maître qui me rattrapa. Il tira même un coup de revolver qui effleura mon bonnet. Il ne voulait pas me tuer mais m'effrayer et m'empêcher de m'enfuir une seconde fois.

La nourriture était maigre. On ne me donnait à manger que du pain noir et du petit lait. Las de cette vie je commençai à importuner mon maître, le suppliant de me laisser partir en lui disant que j'avais des parents à Alep que je voulais voir. Mais le bédouin n'entendait pas de cette oreille et me déclara qu'il me renverrait auprès des miens à la fin de la guerre.

Un jour enfin, fatigué, mon maître eut l'air de changer d'idée. Nous effectuions un service de transport à Nisibin. L'arabe reconnut, par hasard, deux de mes oncles Alias et Joseph Boyadji, qui étaient en service sur la ligne de Bagdad ; il leur dit qu'ils avaient un neveu qui était chez lui et leur demanda d'aller me prendre sur-le-champ. Mon oncle Alias ne se fit pas prier. Il accompagna l'arabe au désert et passant sous sa tente il vint vers moi. Je devais être bien transformé puisque mon oncle ne me reconnut pas de prime abord. Moi, je le reconnus tout de suite ; il m'embrassa avec effusion. Les adieux faits, nous partîmes pour Nisibin. La fille du bédouin nommée Adla nous accompagna. C'était pour obtenir un cadeau de mon oncle. Ce dernier lui donna trente médjidiés en argent (presque 150 francs), deux grands châles en soie, des souliers et des chaussettes. J'étais sauvé. Mon oncle me garda quelque temps à Nisibin, puis, profitant d'une occasion, il me fit rentrer à Alep.

§ III

LA PETITE WAHIDA

A la même époque, à Alep, au cours d'une visite à M. Antoine Roumi, j'ai rencontré chez lui

une fillette chaldéenne de Diarbékir âgée de 12 ans et appelée Wahida. C'était une parente de M^{me} Roumi. Sa mère, survivante des massacres, impuissante à la nourrir, les Turcs ayant pillé sa maison et tué son mari, l'avait envoyée de Diarbékir à Alep. Je lui demandai ce qu'elle avait vu et elle me raconta ce qui suit :

Mon père qui s'appelait Naoum Abid était commissaire municipal. Lors des arrestations il se cacha, de peur d'être tué. La patrouille faisant un jour sa ronde arriva chez nous et, prétextant qu'elle voulait de l'eau-de-vie que nous vendions, nous fit ouvrir la porte. Les gendarmes pénétrèrent dans notre demeure, cherchèrent dans tous les coins et recoins et finirent par trouver mon père qu'ils emmenèrent. Ma mère et moi nous nous mîmes à pleurer. Mon père fut jeté en prison. Quelques jours après un sbire vint me dire que mon père voulait me voir. Je m'y rendis aussitôt. Mon malheureux père m'embrassa avec effusion et se mit à pleurer. Il me demanda comment allaient ma mère et mes petits frères Mikhaël et Suléïman et comment ils supportaient leur malheur. Il pleurait plus abondamment encore. Je le consolai... Après être restée près de lui durant trois heures un agent de police vint m'arracher de ses bras. Il m'emmena à l'étage supérieur dans une pièce qui donnait sur celle où se trouvait mon père. Puis par une fenêtre je vis des agents

de police pénétrer dans la cellule où se trouvait mon père. Les bourreaux armés de gourdins et d'autres se servant de la crosse de leurs fusils frappaient mon père à coups redoublés. Ils lui assénaient des coups sur la tête qui le faisaient crier et sangloter, puis ils le lardaient de coups de poignard. Avec un couteau pointu ils lui crevèrent les yeux, lui tailladèrent le ventre. Je pleurais, je criais, puis, affolée, j'entrouvris la porte et je m'enfuis.

Je me rendis en pleurs à la maison où je racontai à ma mère ce que j'avais vu. Ma mère, prise d'une crise nerveuse, se mit à crier et dans ses crispations elle s'arrachait les cheveux. Mon petit frère courut en pleurant informer tous les parents du triste sort qui avait été réservé à mon père et le deuil commença.

Ma mère pressentant que nous n'allions pas tarder à subir le même sort chercha à fuir. En femme courageuse elle réunit autour d'elle tous ses enfants et c'est en traversant les maisons d'une terrasse à l'autre qu'elle put finalement trouver un gîte sûr. Elle nous sauva ainsi de la mort. Lorsque l'orage fut passé, nous rentrâmes chez nous pour constater que tout le mobilier avait été pillé.

Ne pouvant plus habiter une maison vide, sans argent et sans ressources, ma mère dut

prendre du service dans des familles turques de Diarbékir pour subvenir à nos besoins. Mais son travail ne parvenant pas à nous nourrir elle fut obligée d'envoyer une partie de ses enfants chez notre oncle Pétium, à Alep.

LES MASSACRES DE LOUDJA

Naaman effendi est l'un des survivants des massacres de la nombreuse et célèbre famille de Moussa Gorgis Adamo, de Séert. Ses frères et ses cousins ainsi que ses oncles furent tous massacrés. Lui-même n'échappa à la mort que par exception et grâce à des circonstances particulières ; il était directeur de la Dette Publique à Loudja, casa du sandjak de Maaden Arghané. Actuellement à Alep, il me raconta ce qui s'était passé à Loudja, lors des massacres.

Loudja est situé à dix-huit heures de Diarbékir. Ce chef-lieu est gouverné par un kaïmakan. Ses habitants sont au nombre de douze mille familles dont la septième partie est formée de chrétiens.

Au printemps de 1915, le kaïmakan, Anisse Bey, organisa une milice parmi la population turque, lui fit faire des manœuvres et lui octroya des gradès.

Quelques jours après, le gouvernement turc fit réunir les armes des chrétiens à l'église, inscrivant le nom de chacun sur son arme pour lui faire croire que celle-ci lui serait rendue. Ces armes furent au contraire distribuées aux soldats de la milice recrutés

parmi la population turque et kurde. Des manœuvres s'effectuaient, quotidiennement, hors de la ville. Un jour, à un signal donné, tous les hommes armés se postèrent devant les maisons des notables chrétiens. Des patrouilles montaient la garde pour empêcher les révoltes.

Le kaïmakam révoqua tous les fonctionnaires chrétiens.

Le lendemain, le gouverneur fit appeler les chrétiens notables au gouvernorat, où il les emprisonna. Ceux-ci étaient au nombre de cinquante. Pour leur faire faire des aveux, ou plutôt par haine, il leur fit administrer, sur la plante des pieds, une bastonnade jusqu'au sang (système Falaka). D'autres ont eu leurs mains percées surtout à l'endroit où ils avaient les tatouages de Jérusalem. A d'autres on arracha les ongles et la barbe.

J'avais appris cela par les parents des victimes qui leur apportaient de la nourriture et qui les voyaient dans cet état. Plus tard ces malheureux, ayant été liés deux par deux par les bras au moyen de cordes, furent conduits hors de la ville par la milice. Les Kurdes étaient déjà prévenus et à mi-chemin de Diarbékir, dans un endroit appelé Dachta-Pissé où il y avait beaucoup de cavernes, ils les massacrèrent après les avoir dépouillés. D'au-

tres furent fusillés et tous les cadavres furent jetés dans les cavernes.

Les Turcs après avoir terminé cette besogne reviennent à la charge. Ils emprisonnent d'autres chrétiens, les soumettent à la torture comme leurs frères, les conduisent la nuit hors de la ville et les massacrent après les avoir volés au préalable. De ce second convoi faisait partie un prêtre que je connaissais bien. Celui-ci, pendant qu'il était conduit en prison avec ses compagnons d'infortune, fut insulté par des gamins qui le traitèrent comme une bête de somme.

Un autre prêtre, son collègue, âgé de quatre-vingts ans, subit des tortures effroyables et fut finalement exécuté aussi.

Les prisons se remplirent de nouveau. Pour extorquer toujours de l'argent aux chrétiens, on disait aux parents de ces malheureux qu'ils pouvaient les sauver moyennant finances. Ceux-ci accouraient et se dépouillaient de tout en leur faveur. Ce fut surtout le capitaine Suléïman Effendi qui profita de ces méfaits pour s'enrichir. Il mettait soi-disant les prisonniers en liberté pour les faire arrêter de nouveau deux ou trois jours après.

La ville fut ainsi purgée de tous les hommes chrétiens jusqu'aux garçons de dix ans.

Quant aux villages environnants, ils furent cernés un à un par les Tchétas et les Kurdes.

leurs hommes arrêtés, liés, conduits dans les cavernes et les ravins et égorgés après avoir été comme toujours dépouillés.

Les chrétiens de ce district étaient des Arméniens, des Assyro-Chaldéens (Jacobites). Voici les noms de quelques villages qui ont été assaillis et dont les habitants ont été passés au fil de l'épée : Foum, Chim-Chim, Djoum, Tappa, (Naghlé), etc., etc.

Après les déportations et les massacres, quand la population découvrait dans la ville un chrétien qui avait pu se cacher et échapper ainsi à l'hécatombe, elle le mettait à mort en pleine rue et promenait son corps à travers les quartiers comme s'il se fut agi d'un trophée.

Dans les champs, hors de la ville, les gamins turcs jouaient avec les crânes et les ossements des chrétiens comme on joue au football.

Après toutes ces tueries, les Turcs se donnèrent un mois de répit. C'était la fête de « Ramazan ». Mais aussitôt ce mois écoulé, les déportations des femmes et des enfants recommencèrent de plus belle. Tous étaient tués impitoyablement et jetés dans le fleuve. Les jeunes filles étaient enlevées par les Turcs et les Kurdes.

Durant le trajet, des enfants, harassés de fatigue et mourant de faim, étaient laissés

sur le chemin où ils ne tardaient pas à mourir.

Les fonctionnaires turcs gardaient chacun à leur tour les plus belles d'entre les jeunes filles pendant une semaine, pour les passer ensuite à leurs amis.

Détail piquant : l'ancien kaïmakam de Loudja qui refusa d'exécuter l'ordre de massacre fut rappelé à Diarbékir après la constitution du premier convoi pour être soi-disant élevé en grade ; mais, chemin faisant, on donna l'ordre aux gendarmes de le tuer parce qu'il ne s'acquittait pas, disait-on, de sa tâche avec ardeur. Les Kurdes l'enterrèrent sur le chemin.

Les gendarmes retournant en ville déclarèrent qu'il fut tué par des révolutionnaires arméniens. Quelques jours après, je passai avec ma famille auprès de sa tombe.

Il en fut de même à Hénéqui qui est un « mudiriet » dépendant de Loudja. Sa population comprend quatre cents familles, toutes chrétiennes et très aisées. Beaucoup de familles étaient retournées à Henné après s'être enrichies en Amérique. Ce faubourg était à 6 heures de Loudja. Ici également les mêmes scènes se reproduisirent. Tous les hommes, le soir, deux ou trois heures après le coucher du soleil ou le matin à l'aube, étaient liés avec des

cordes et conduits au loin où il étaient massacrés. Cette besogne exigeait beaucoup de cordes, et pour s'en procurer, un crieur public ordonnait à la population de les fournir pour des transports à effectuer en vue de l'approvisionnement de l'armée.

Dans les convois, les chrétiens étaient livrés aux Turcs. Ceux-ci s'emparaient de ceux dont ils voulaient se venger.

Les femmes qui restaient seules après le départ des hommes, tremblantes d'effroi, se réunissaient par groupes de vingt à trente dans leurs maisons.

Les patrouilles de la milice entrant le soir chez elles sous prétexte de perquisition, choisissaient les plus belles et les prenaient de force.

Le chef de la milice Ibrahim Bey avait été en personne, avant l'organisation de ce corps, à Diarbékir et était rentré avec le grade de commandant (bin-bachi), faveur accordée par le gouverneur de Diarbékir, Réchid Bey.

Les soldats devaient obéir à leurs chefs en tout, au point de vue civil et religieux : la population s'enrôlait dans cette milice, ne connaissant même pas d'abord la charge dont elle devait s'acquitter.

Après avoir massacré les convois, les Turcs retournaient chez les familles des victimes, les

assurant que le gouvernement avait fait grâce à leurs hommes, qu'ils étaient dans tel endroit et qu'ils avaient besoin d'argent. Ils extorquaient ainsi de nouvelles sommes.

Plusieurs femmes même accompagnaient les gendarmes pour apporter l'argent et en chemin elles étaient massacrées après avoir été dépouillées.

Le prêtre de Foum fut arrêté et traîné dans les rues sous les huées des gamins, jusqu'à la prison.

Le maire de Pâssor fut pris à Loudja, sous le faux prétexte qu'il tuait les soldats qui passaient par son village ; il fut suspendu les pieds en l'air et la tête en bas dans le lieu d'aisance du Gouvernorat, restant dans cette posture jusqu'à sa mort, à la merci de tous ceux qui venaient en ce lieu.

C'est Kaïssarli Mohamed Alim Effendi, fils de Hadji Ahmed, un de mes employés, qui me raconta cette scène.

Un sergent chrétien du nom d'Ohannès qui s'était converti à l'islamisme, se rendant un jour à la mosquée pour faire ses prières, fut tué au moment où il sortait malgré qu'il se fût converti.

Durant les massacres des têtes d'hommes furent accrochées aux arbres dans les jardins en guise d'ornementation.

Les malades mêmes n'étaient pas épargnés ; ils étaient arrachés de leurs lits et trainés sur le chemin. Leurs parents affolés les accompagnaient pour les soutenir, mais les Turcs impitoyables ne permettaient pas à ces pauvres gens de mourir dans leurs lits.

Dans les convois de femmes, les hanems turques qui les accompagnaient demandaient aux mères de leur confier leurs enfants. Les musulmanes abandonnaient ensuite ces pauvres petits dans les chemins après les avoir dépouillés de leurs habits.

LES MASSACRES DE TRÉBIZONDE

LES SOUFFRANCES D'UNE CHALDÉENNE
MADAME HABIBA TURKOGHLOU.

Un mois avant mon départ d'Alep, au mois de mai 1918, je me rendis, un après-midi, au vicariat chaldéen, lorsqu'une dame, portant le costume d'infirmière en chef du Croissant Rouge entra, salua Monsieur le Curé et, ignorant l'arabe, se mit à parler en français. Elle était chaldéenne et originaire de Diarbèkir. Elle s'appelait Habiba ; c'était la fille de M. Zéki Hadji Daoud, de Diarbèkir. Je servis d'interprète. Cette dame commença par nous raconter sa déportation, ses longues pérégrination et ses souffrances. Elle venait d'arriver à Alep de Césarée. En causant avec elle, je finis par comprendre qu'elle avait des parents en cette ville : c'était la famille de Antoun effendi Roumi, ex-directeur de la Régie à Mardine et qui était de mes amis. Je la conduisis chez Roumi effendi qui fut surpris de la voir à Alep. M^{me} Roumi fut heureuse de l'héberger.

Cette dame ayant appris que j'allais partir pour la capitale fit tout son possible pour m'y accompagner, et rentrer chez ses parents. D'accord avec le curé et M^{me} Roumi, nous nous mîmes à l'œuvre pour lui procurer un permis. Ayant réussi dans notre tâche, je partis avec elle pour Constantinople. Dans les différentes stations de chemin de fer, dès qu'elle apercevait un agent ou

un gendarme, elle tremblait, dans la crainte de retomber entre leurs mains.

C'est à notre arrivée à Constantinople quelle me fit le récit de ses tribulations, récit que je transcris fidèlement :

C'était le 18 juin 1915, un samedi (1). On nous annonça dans l'après-midi de ce jour que tous les chrétiens devaient quitter Trébizonde.

Les Russes bombardant la ville, les habitants s'étaient rendus aux alentours. Nous étions partis aussi, ma famille et moi, pour Totz, village situé à trois heures de la ville. Désolés par cette nouvelle nous descendîmes en ville le dimanche.

Un délai de quatre jours nous fut donné pour partir. Le mercredi soir, le docteur Grawford, un missionnaire, directeur du collège américain, qui se trouvait à Trébizonde avec sa femme, après avoir fait beaucoup d'efforts pour garder les enfants qui lui étaient confiés par leurs parents qui allaient quitter la ville, put obtenir la permission du vali, Djémal Azmi, d'éviter leur exode.

Un grand nombre de familles s'empressèrent alors d'amener leur garçons et leurs

(1) Un samedi, le 26 juin, on placarda dans les rues la proclamation concernant la déportation (Traitement des Arméniens dans l'Empire ottoman, extrait du *Livre Bleu*, p. 81).

filles au collèges où de jeunes personnes se réfugièrent également en qualité d'institutrices. Les parents remirent à la mission tout l'argent qu'il fallait pour soigner leurs enfants, en confiant même à cette institution, en dépôt, leurs bijoux.

L'effroi gagnait tous les cœurs et les cris et les pleurs des chrétiens retentissaient dans toute la ville où le deuil était général. Une foule de femmes haletantes couraient dans les rues, chassées par des gendarmes insensibles à leurs supplications.

Dans l'après-midi de ce même jour (le mercredi), les arrestations commencèrent ; les hommes arrachés de leurs foyers furent conduits dans un couvent appelé Astvazatzin (Sainte-Marie).

Le 13 juin, cinq jours avant la déportation, on avait réuni tous les hommes sujets russes et tous les membres du comité Tachnaktzagan. On les embarqua à bord d'un moteur-boat, leur disant qu'ils allaient être dirigés sur Sinop ou Constantinople pour être déferés à la cour martiale. C'étaient tous des notables. On les traita avec beaucoup de dureté. Conduits en haute mer, ils furent tout simplement jetés à l'eau. Nous nous rendîmes compte de leur triste fin en rencontrant sur le rivage de la mer, quelques jours après,

leurs cadavres qu'on pouvait évaluer au nombre de quatre cents (1).

Cette effroyable tragédie avait jeté les habitants dans une frayeur indicible. Désespérés, les uns brûlaient leurs maisons, d'autres se précipitèrent dans les puits ; beaucoup se suicidaient en se jetant du haut des terrasses et des fenêtres. D'aucuns, parmi lesquels des femmes, furent atteints d'aliénation mentale. Ils savaient, les malheureux, que leur tour n'allait pas tarder à venir et qu'ils seraient mis à mort sans pitié.

Quant à nous, M^{me} Hékimian, — dont le mari était médecin militaire — nous conseilla de confier notre enfant à la mission américaine et nous promit de s'occuper de lui, vu qu'étant la femme d'un militaire elle avait le droit de rester. Nous suivîmes son conseil.

Je confiai moi-même à la mission mon petit Dico, alors âgé de 15 mois, et y déposai une somme d'argent pour ses dépenses. La séparation fut cruelle. La nuit même de cette fatale journée, des négociants turcs se rendirent chez nous et eurent avec mon mari un

(1) Un certain nombre de barques furent ainsi expédiées du Trébizonde chargées d'hommes et revinrent toujours complètement vides quelques heures après qu'elles étaient parties.

important entretien secret. Après une demi-heure de conciliabule mystérieux, mon mari vint me dire :

— Nous avons trouvé un moyen pour nous sauver : c'est d'embrasser l'islamisme.

Ces paroles me mirent hors de moi-même :

— Jamais je ne deviendrai musulmane, lui répondis-je, libre à toi de renier ta foi.

Tous les membres de ma famille cherchent à me persuader. Mon mari lassé et les larmes dans la voix me dit : « Tu veux être cause de notre perte? » Je me lève, très émue, et je vais voir ces négociants turcs dans la chambre voisine. Ils cherchent à leur tour à me convaincre. « Revenez à votre raison, sauvez votre famille ». Ces notables se trouvent actuellement à Constantinople ; ils se nomment : Osman Loutfi et Osman Effendi Keurzadé. Je leur dis pour toute réponse que je préférerais mourir plutôt que de renier ma foi. « Je laisse, ajoutai-je, mon mari libre d'opter pour votre religion, mais moi je renonce à devenir musulmane. »

Après nous avoir rappelé ce que les chrétiens avaient fait subir aux Turcs, ces derniers, nous dirent les dits notables, prendraient leur revanche, sûrement et cruellement contre les chrétiens. Sur ces entrefaites, ils partirent.

Le jeudi 21 juin (1), de bon matin, nous apprenions que les maisons des chrétiens étaient cernées par des gendarmes afin d'empêcher toute communication entre eux. Nous comprîmes alors que l'heure de subir notre triste sort avait sonné.

Prévoyant que nous serions déportés, nous fîmes nos préparatifs.

Entre temps l'ordre vint de quitter nos foyers. Nous abandonnâmes notre maison ; mon mari présentant ce qui allait nous arriver, pleurait comme un enfant. Des amis du Comité Union et Progrès (2) nous consolèrent en nous disant que nous allions bientôt rentrer.

Un grand convoi est formé et nous nous mettons en route. De pauvres gens portaient sur leurs épaules des couvertures, d'autres des matelas, enfin toutes sortes d'ustensiles et d'objets de ménage. Nous arrivons, première étape, à Déguïrmentéré, situé à une demi-heure de la ville, où nous nous croisons avec des milliers d'hommes et de femmes qui nous avaient précédés. Les gendarmes nous

(1) Le jeudi 1^{er} juillet, toutes les rues étaient gardées par les gendarmes, baïonnettes au canon, et l'enlèvement des Arméniens de leurs habitations commença. *(Traité des Arm., p. 281).*

(2) Le chef du Comité à Trébizonde était Naïl Bey.

obligeaient à aller à pied, nous empêchant de nous servir de voitures ou d'autres moyens de locomotion. Notre convoi avait été confié à deux officiers de gendarmerie : le capitaine Béchiktachli Aguah Bey, âgé de 30 à 33 ans, et le lieutenant Trabzounli Hadji-Khalil Zade Faïk Bey, âgé d'environ 25 ans (1).

Les personnes composant le convoi furent fouillées avant le départ. Nous le fûmes aussi. On nous enleva, en fait d'armes, même les petits canifs que nous possédions. Les barbares déclaraient en même temps que les outrages à notre pudeur qu'ils commettaient n'étaient rien en comparaison de ceux que les Bulgares avaient fait subir à leurs femmes.

On était venu le soir donner l'ordre aux officiers conducteurs de nous diriger sur Djéziré dans le vilayet de Diarbékir en 12 heures

(1) « C'était une véritable extermination et un « Massacre des Innocents », des choses inimaginables, une page noire marquée par la violation flagrante des droits les plus sacrés de l'humanité, de la chrétienté et des nationalités. Il y avait environ 14.000 Arméniens à Trébizonde, grégoriens, catholiques et protestants ; ils n'avaient jamais occasionné de désordres ou donné motif à des mesures collectives de police. Lorsque je partis de Trébizonde (23 juillet 1915) il n'en restait pas cent. »

(II *Messagero* de Rome du 24 août 1915. Interview de G. Gorrini, consul général d'Italie à Trébizonde).

de temps. Cela signifiait qu'on allait nous tuer en route, ce tour de force étant impossible à accomplir, vu que Djéziré se trouve à plus d'un mois de marche à pied du lieu où nous nous trouvions. C'était rassurant !

Nous quittons Déguirmendéré à 4 heures du soir au nombre de plus de cinq mille personnes ; nous marchons sous une pluie torrentielle. Le convoi est escorté de gendarmes qui nous poussent comme un troupeau de moutons. A la tête du convoi marchait le capitaine Aghah Bey ; Faïk Bey était à la queue, fermant le triste cortège de la terreur et de la mort.

Après 4 heures de marche nous arrivons à Hadji Mehmed. La pluie continue à tomber. Nous faisons halte dans un petit café se trouvant sur la chaussée qui va de Trébizonde à Erzéroum. Là on nous sépare d'avec les hommes et on nous réunit par groupes. Je pénètre dans le dit café avec M^{me} Mari Arabian, qui avait laissé son enfant à la mission américaine et passe avec elle la nuit dans cette station. Cette pauvre femme se trouvait dans une prostration morale complète. Pendant la nuit, je la vois se lever en sursaut et, débouonnant sa robe, présenter machinalement son sein à son bébé qu'elle croyait avoir à ses côtés. Après avoir accompli ce geste si

poignant dans un état voisin du délire, elle s'assoupit et s'endormit en faisant encore le geste d'embrasser son enfant. Cette scène de tendresse maternelle m'émut et pensant à mon propre enfant confié aussi aux soins de la mission je fondis en larmes.

Les hommes qui avaient été saisis à Trébizonde au Monastère d'Asvazatzin, nous rejoignirent là-bas et furent mêlés à notre convoi.

A 8 heures du matin nous nous remettons en route et arrivons à un chemin se trouvant entre deux courants d'eau à quelques heures de Hadji-Mehmed. Des jeunes gens pris de désespoir se jettent dans l'eau et se noient.

A 12 heures nous arrivons à Yéssir-Oglou après quatre heures de marche. Là quatre ou cinq voitures arrivent. Moyennant finances les quelques enfants qui étaient avec nous y peuvent monter pour être renvoyés et confiés à la mission américaine. A 4 heures nous quittons Yéssir-Oglou. Nous étions environ six mille personnes, hommes et femmes. Nous gagnons à pied Bóklou-Khan. Là, trois ou quatre femmes d'entre nous perdent la raison à cause des nouvelles torturantes que nous donnaient les gendarmes décrivant avec un raffinement de cruauté les souffrances qui nous étaient réservées. Nous étions obligés, malgré notre aversion pour ces bourreaux, de

choyer les deux officiers qui nous dirigeaient, d'avoir des égards pour eux, leur offrant sans cesse toute espèce de boissons et de victuailles que nous possédions.

Nos hommes passaient tout le temps avec les officiers les flattant tout en sachant *in petto* et la mort dans l'âme que ces êtres qui avaient pour mission de les anéantir n'auraient aucun sentiment humain envers eux et qu'ils n'en épargneraient pas un seul.

Le lendemain matin à 8 heures nous faisons une marche continue à pied toute la journée. Durant une heure et demie nous allons sous la pluie. A 3 heures du soir, nous arrivons à Zeghané, une station de téléphone au pied d'une montagne du même nom, couverte éternellement de neige. On voulait nous laisser passer la nuit là-bas, mais à force d'insister auprès des officiers qui étaient de notre part l'objet de tant de prévenances, ils consentirent à ce que nous passions la nuit à l'abri, dans un village voisin, situé à une heure de marche. Tout le convoi s'y rendit. Dans ce village, moyennant 30 livres, on nous donna un refuge dans des maisons ; puis on fit ouvrir le four pour que nous puissions acheter du pain. On nous permit à nous, ainsi qu'à neuf autres familles, de faire halte dans un soi-disant hôtel.

une vieille mesure. Le soir même, à 9 heures, le lieutenant fait appeler mon mari et lui demande de lui servir d'intermédiaire dans une cause délicate. Epris follement de la jeune Kéghanouche, de la famille Arabian, il désirait que mon mari intercédât auprès de la famille pour obtenir sa main. Sous cette invite se cachait un ordre. Il fallait obéir. Enfin, cherchant à se dérober, mon mari lui répondit que cela ne dépendait pas de lui et que, le lendemain, l'officier lui-même pourrait s'adresser aux parents de la jeune fille en question. Cette mission confiée à mon mari nous rendit perplexes et nous empêcha de dormir durant toute la nuit car si la démarche échouait nous étions perdus. Le lendemain, nous tenons un conseil de famille, et nous nous mettons d'accord pour donner la jeune fille, pensant que cela pourrait être de quelque utilité pour les autres. La jeune fille est donc donnée. Le lieutenant veut rentrer à Trébizonde avec Kéghanouche, accompagnée de M^{me} Gaïzak Arabian et de M^{me} Kélérian qui lui avaient donné pour les suivre chacune 500 Ltqs.

Nous passons la nuit à Keupri-Bachi et le matin nous nous mettons en marche vers Dalbadan.

Nous passons par des chemins détournés ;

le cinq voitures qui faisaient partie du cortège restèrent. Les gendarmes, rebroussant chemin, les rejoignirent. Nous remarquons que les officiers dirigeant le convoi avaient disparu. Les gendarmes donnent l'ordre aux cochers d'arrêter les voitures. Pressentant du danger, je descends du coupé et invite mon mari à en faire autant. Celui-ci refuse ; vingt gendarmes me cernent et me somment de remonter dans la voiture. Ils me bousculent, me tirent par le bras, me menacent même de leurs baïonnettes. Un grand effroi me gagne en ce moment. Bouleversée, je commence à vomir. L'un des gendarmes me voyant dans cet état, me fait, comme pour adoucir mon mal, rejoindre le convoi. Je dus marcher et me séparai des voitures.

Entre temps, les gendarmes dépouillent les occupants des dites voitures de tout leur argent.

Arrivés à Daldaban, après trois heures de marche, en traversant une rue de cette localité nous sommes assaillis par des gamins qui, montés sur des murs de jardin, nous jettent des pierres, des ordures et toutes sortes d'excréments. Les femmes nous lancent des pierres en nous criant leur haine : « Cochons de chrétiens, allez, c'est bien fait ! »

Puis arrivés au pied de la montagne nous

remarquons que celle-ci est occupée par des Tchétas, bandits qui projettent de nous tuer. Avec eux se trouvait aussi le Mutessarif, gouverneur de Gumuchhané, localité située à une demi-heure de distance, avec tout le personnel du gouvernement. Les Tchétas aidés de soldats nous cernent. Le commandant de la gendarmerie donne l'ordre de séparer les hommes des femmes. Les officiers qui avaient disparu au moment où on dépouillait les occupants des voitures refirent leur apparition tombant sur nous comme des hyènes et nous assommant presque à coups de crosse de fusil ou nous bousculant, pour nous obliger à nous séparer de nos hommes.

Nos souffrances et notre douleur étaient, à ce moment, indicibles. Après toutes les privations que nous avons déjà subies, les spectacles bestiaux auxquels nous avons assisté, les viols, les assassinats et les massacres dont nous étions témoins avaient ébranlé notre physique et détraqué notre système nerveux.

La séparation si cruelle de nos hommes survenue à ce moment finit de nous abattre physiquement et moralement. Hébétés nous marchions, le cerveau creux, attendant stoïquement notre fin, et priant Dieu de

faire cesser par la mort la triste existence que nous menions.

La séparation, ou plutôt le triage, accompli sauvagement, des hommes et des femmes, donna lieu à mille scènes, les unes plus cruelles que les autres. Lorsque le troupeau masculin fut parqué à quelque distance de notre convoi, les bandits, préposés à la triste besogne de martyriser des populations entières de chrétiens, s'approchèrent de nous, cherchant parmi nos effets et bagages toutes les cordes et ficelles qu'ils pouvaient trouver.

Avec ces ficelles ils lièrent nos hommes par les bras deux à deux, et ils les conduisirent loin de nous... Nous-mêmes, glacées d'horreur, sachant qu'ils allaient à la mort, nous nous arrachions les cheveux, puis, lasses, nous nous évanouissions. Mais eux, les malheureux, les chers compagnons de notre vie, continuaient leur marche macabre à la bouche-rie. Quinze cents furent ainsi fusillés.

Mais notre martyre ne devait pas s'achever là. Il ne faisait que commencer. Nos bourreaux, fiers de leur œuvre, reviennent vers nous. Les gendarmes nous prennent et nous conduisent comme des bêtes, nous entassent toutes ensemble dans des terrains vagues où par endroits on remarquait des maisons en ruines. Ils ne nous laissèrent même pas le

temps de prendre nos effets. Ces lâches, sachant que nous étions à leur merci et qu'aucune voix aussi faible fût-elle n'aurait pu oser s'élever en ce moment pour prendre notre défense, nous faisaient subir les pires atrocités. Les coups n'étaient rien en comparaison des poussées qu'ils nous donnaient et qui nous faisaient tomber sur le sol, meurtries et blessées. Il fallait se relever sur-le-champ et marcher même si la jambe était brisée. C'était là exiger l'impossible, il fallait le tenter pourtant, ou mourir sous les coups de crosse ou de massue. Je ne parle pas ici des attentats à notre pudeur ni des viols.

Entassées les unes sur les autres dans ce terrain vague au nombre de trois mille, nous y passons la nuit ayant le firmament pour toit et le sol humide pour plancher, sous une pluie fine et pénétrante, l'estomac vide, car nous n'avions rien à manger. Gagnées par le désespoir, nous pleurions et gémissions pendant de plus en plus tout courage. Même durant toute la nuit nous étions persécutées. Les gendarmes armés d'une petite lanterne électrique se faufilaient dans nos rangs, découvraient les plus jolies d'entre nous, les enlevaient pour leurs orgies ; les jeunes filles amenées au loin, étaient bien souvent massacrées après avoir été violées.

Les temps néroniens n'ont pas vu des horreurs accomplies avec une virtuosité aussi raffinée.

Deux heures après, les bandits reviennent chercher d'autres jeunes personnes ; ne sachant qu'inventer pour nous faire souffrir ils ne nous permettaient même pas de sortir pour nos besoins naturels.

Ayant passé une nuit atroce, le lendemain matin, nous apercevons subitement M^{me} Kélarian avec son petit et M^{me} Arabian (on se souvient que ces dames avaient payé pour quitter le convoi). Arrivées en courant, sortant d'un jardin, elles étaient haletantes, effrayées, comme si on les poursuivait. M^{me} Kélarian, épuisée et affamée, était sur le point de tomber d'inanition. Nous trouvons alors pour toute nourriture un morceau de pain sec que nous lui offrons. Mais cela ne suffisant pas pour réconforter une femme dans cet état, une de mes compagnes lui offre bravement son sein et elle tette ainsi quelque temps comme un enfant à la mamelle. Nous sommes toutes attendries. Les nouvelles venues nous racontent que le mutessarif les avait fait venir de force pour subir un interrogatoire et les avait enfermées dans une chambre avec des agents de police qui leur firent subir les pires outrages. Kégha-

mouche, la jeune fille soi-disant mariée à l'officier, fut gardée par le mutessarif comme fille de joie. La pauvrete n'était âgée que de quatorze ans. L'officier, de peur d'être compromis, lâcha M^{mes} Kélarian et Arabian. Elles tombèrent entre les mains du Gouverneur

Au même endroit, quatre jours après, on fit un triage parmi cent cinquante jeunes filles qu'on avait déportées de Trébizonde avec un certain nombre de garçons de quinze à dix-neuf ans en compagnie de dix institutrices, faisant partie du groupe de jeunes filles confié aux missionnaires américains. On enleva un certain nombre des plus jolies, on fusilla et massacra sur place toutes les autres avec les garçons.

A 8 heures, le convoi étant composé de femmes seulement, les hommes ayant été séparés de nous et fusillés, nous quittâmes le terrain vague en question et comme si nos malheurs n'étaient pas suffisants, des femmes et des enfants turcs et kurdes nous accompagnaient de leurs lazzis, nous pourchassant même sur les deux côtés du chemin.

Nous arrivons enfin dans un moulin, à 11 heures, après trois heures de marche. Le capitaine Aghah Bey n'était plus avec nous, ayant accompagné nos hommes. Le lieutenant qui nous avait rejointes vint à nous avec

deux tchétas et nous fouilla toutes. J'étais la première à passer et j'avais sur moi trois cent vingt Ltqs en or, ma belle-mère deux cents et ma belle-sœur deux cent cinquante ; ceci en dehors des bijoux. Tout l'argent m'appartenait, mais je l'avais distribué aux miens afin qu'il fût plus facile à porter.

Ayant pris cet argent, le lieutenant Faik Bey me donna par dérision 60 paras (0 fr. 30) pour mes frais et il me promit de me rendre mon argent à Erzindjian pour que celui-ci ne fût pas volé par les brigands, « achkia », qui infestaient le pays que nous allions traverser.

Ces gens nous faisaient subir mille cruautés au moment où ils nous fouillaient ; ils nous frappaient à coups de crosse du fusil ; ils nous arrachaient les cheveux, etc., etc.

Une de mes anciennes élèves de l'école de Trébizonde, où j'enseignais avant mon mariage (1911-1913), s'est vu, au milieu d'atroces souffrances, arracher complètement ses deux tresses de cheveux.

Plusieurs femmes ont été mises à nu durant cette perquisition pour être soi-disant fouillées.

Beaucoup d'entre elles avalèrent de l'or pour pouvoir s'en servir ensuite.

Au commencement, lorsqu'ils vinrent me

fouiller, ils me dirent : « Votre mari, lorsqu'on le lia pour le tuer, nous déclara que vous aviez sur vous tout l'argent et, pour sauver sa vie, il nous a dit de vous le prendre ; vous devez nous le donner : c'est pour cela que votre mari a eu la vie sauve. » C'était une manœuvre pour m'extorquer mon argent.

Le soir de ce jour, après la perquisition, nous quittons le moulin. Dans un état repoussant de saleté, pleines de poussière, ne nous étant plus lavées depuis notre départ de Trébizonde, couchant toujours par terre, affaiblies par les privations, nous étions réduites à l'état de loques humaines. En côtoyant la rivière près du moulin une dame (M^{me} Katchian) se jeta à l'eau pour se noyer. On la retira saine et sauve. Les habitants du village à notre sortie nous suivaient en nous insultant et en nous lapidant. « Allez, allez, nous disaient-ils, vous allez bientôt être toutes exterminées. » Et ils nous arrachèrent en même temps de force cinquante jeunes filles et femmes qu'ils emportèrent. Nous remarquâmes dans cette même rivière, plusieurs cadavres d'hommes et de jeunes gens embourbés dans la vase au bord de l'eau. On leur avait préalablement enlevé leurs vêtements. C'était probablement quelques-uns des hommes de Baïbourt, mutessarifik (chef-lieu) du vila-

yet de Trébizonde, qu'on avait massacrés aussi (1).

A 6 heures du soir nous arrivons à Keussa, un gros village. Nous voyons là beaucoup d'hommes enfermés dans une mosquée et des hans. Ils étaient nombreux et gardés par des soldats. Séparés de leurs familles et souffrant de ce fait, dès qu'ils nous eurent aperçues ils nous appelèrent, éperdus, faisant des signes de leurs fenêtres, avec des mouchoirs. Ils voulaient communiquer avec nous par lettres ; mais il nous fut impossible de les approcher.

On nous entasse toutes dans de grandes cours (khans) réservées au bétail. Tout à coup nous entendons un bruit formidable. C'était une bombe qui éclatait. Le lieutenant Faïk Bey, nous dit, en guise de consolation, que c'étaient des hommes qu'on tuait d'après le système allemand. On les groupait par dix à la file et la même balle les traversait tous à la fois, ou bien on les réunissait dans une chambre et on faisait éclater une bombe qui les tuait tous. « L'explosion que vous venez de

(1) A la même époque, le fleuve Yel-Déirméni charriait tous les jours à la mer de nombreux cadavres mutilés, complètement nus, et des corps de femmes avec les seins coupés. — « Arew » d'Alexandrie, 2 oct. 1915.

percevoir provient, nous dit-il, d'une exécution en nombre. »

Effrayées et craignant de subir le même sort, nous pleurons, nous nous arrachons les cheveux, les cils et les sourcils afin de nous enlaidir, croyant, de ce fait, être sauvées. C'était le désespoir et la folie qui s'emparaient de nous.

Le matin à 8 heures Faïk Bey se présente et crie : « Haïdé ! marchandise hâzirlansin. (Allons que la caravane de marchandises se prépare. On part) » !

Presque cinq mille autres villageois déportés nous rejoignent (femmes, enfants, vieillards).

A 10 heures une panique se produit dans le convoi. Des cris de désespoir s'élèvent de toutes parts. Nous crûmes que c'était le massacre du convoi qui commençait.

Comme un troupeau affolé nous nous dispersons des deux côtés du chemin, dans des champs labourés, courant et criant. Moi-même je patauge dans des mottes de terre gluantes où mes pieds s'enfoncent et dans ma course affolée sans m'en apercevoir je foule aux pieds un pauvre bébé. Le cri déchirant que poussa le pauvre petit restera toujours dans ma mémoire. Je l'entends encore. Plusieurs bébés avaient été ainsi abandonnés par

leurs mères obligées de prendre la fuite. D'aucunes, ayant pressenti leur fin tragique et pour éviter le martyre, s'étaient munies de poison afin de s'en servir au moment opportun.

Les gendarmes nous poursuivent alors la baïonnette au poing et nous obligent à nous grouper nous déclarant qu'il n'y a rien à craindre. Dominées par la peur, il nous fut impossible de les croire. On finit par comprendre qu'il s'agissait seulement d'une mise à sac des effets du convoi des pauvres paysans qui venaient de nous rejoindre ; c'étaient leurs cris qui avaient jeté l'épouvante parmi nous.

Plusieurs femmes désespérées au moment de la panique avalèrent du poison. D'aucunes moururent, d'autres furent sauvées. C'est dans cet état d'épouvante que nous continuâmes notre chemin et arrivâmes à la montagne de Sébicoire.

Nous avons dû employer une heure et demie pour escalader ce point. Parmi le convoi des villageois qui nous suivaient avec leurs chariots, deux cents personnes ont été tuées en chemin par les gendarmes après avoir été dépouillées. Je remarquai que plusieurs personnes d'un chariot, après avoir été dépouillées et assassinées étaient précipitées du haut de la pente. Enfin nous arrivons au sommet

de la montagne. Là une bande de cinquante soldats de la caserne qui gardaient le chemin d'Erzindjan se rue sur nous et commence à nous enlever le reste de nos effets, écharpes, ustensiles, pillant également les villageois du nouveau convoi. Nous passons là la nuit. Les soldats et gendarmes en profitent pour prendre les femmes et les jeunes filles et s'en aller avec elles dans la montagne.

Le lendemain à 8 heures nous reprîmes notre route, marchant pour la plupart pieds nus sur les cailloux, affamées, mourant de soif ; on ne nous laissait pas aller boire à l'approche d'une source. Nos pieds commençaient à saigner et ils enflaient. Nous arrivons au bas de la montagne à une demi-heure de Erzindjan, exténuées. Nous nous arrêtons dans un pré ; lasses de souffrir, nous commençons à crier : « Vous nous tuez toutes ici, c'est assez ! nous ne voulons plus vivre, nous voulons mourir ! ». Mais nos appels n'étaient pas entendus. Nous passons la journée en ce lieu, puis la nuit. Les Turcs des environs arrivent et commencent à commercer avec nous, à nous vendre des aliments en cotant un pain à une livre, une verre d'eau à vingt piastres, etc. Le lendemain nous atteignons la ville, accueillies par des clameurs, des pierres, des injures et les crachats de la

population. Nous traversons la ville : une dame turque nous jette de sa terrasse beaucoup de pains et au moyen de cordes, avec le concours de fillettes et d'enfants, nous envoie des seaux d'eau qui étanchent notre soif. Aux remerciements cordiaux que nous lui adressons cette dame répond : « Je ne fais, mes amies, que mon devoir ! »

Dans le cimetière chrétien de la ville, où nous fûmes campés, les gendarmes vendaient les jeunes filles de cinq à dix piastres (1 à 2 fr.) aux Turcs et aux villageois Kurdes.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis notre départ de Trébizonde. Le quartier des chrétiens avait été complètement détruit. Il ne restait que des ruines.

Ce vaste cimetière était rempli des restes des déportés arrivés avant nous dans ces parages. A terre, gisaient, épars, en maints endroits, des chevelures, des bras et des pieds d'hommes.

Plus loin dans la plaine nous apercevons les déportés d'Erzéroum avec tous leurs hommes sous des tentes magnifiques et près d'eux leurs chevaux et leurs voitures. Des sanglots alors s'élèvent de notre convoi, en voyant tous ces hommes tandis que nos maris

avaient été tués et que nous-mêmes nous nous trouvions dans un si triste état.

Bientôt ces déportés d'Erzéroum viennent à nous avec de grands sacs de pain, de la viande et du fromage qu'ils nous distribuent. M. Kosrof, un employé de la succursale d'une Compagnie de trois commerçants de Trébizonde, de laquelle faisait partie mon mari, vient me donner deux pains. Je le reconnais et je suis toute émue en me voyant obligée d'accepter l'aumône de la main d'un de nos employés. Beaucoup gagnées par le désespoir, allèrent dans la ville se livrer aux Turcs pour servir soit de femmes, soit de servantes dans leurs harems. D'autres furent conduites dans des maisons publiques que le gouvernement venait d'ouvrir lors des déportations.

Le lendemain vers le soir nous percevons un bruit venant de loin et nous découvrons bientôt le convoi arrivant de Trébizonde qui, parti un jour après nous, venait nous rejoindre au cimetière : il s'y trouvait beaucoup de jeunes filles confiées aux missionnaires américains, parmi lesquelles ma belle-sœur. Elles nous racontèrent avoir subi en chemin les mêmes atrocités et traitements que nous.

A 7 heures du soir nous quittons la ville et après une marche d'une heure et demie nous nous arrêtons entre la montagne et l'Eu-

phrate ; à 11 heures de la nuit, les Kurdes viennent se ruer sur nous et volent tout ce qui nous restait encore, enlevant femmes et jeunes filles. Pendant ce temps Faik Bey était occupé, à deux pas de là, à préparer son repas, ayant à ses côtés deux jeunes filles du convoi, et ne se souciant point de ce qui se déroulait sous ses yeux. Quelques femmes ayant pu s'enfuir de chez les Kurdes rejoignirent le convoi et le matin nous partîmes. Chemin faisant nous aperçûmes, jetés dans le fleuve de l'Euphrate, d'innombrables cadavres ; les eaux du fleuve, de 10 mètres de largeur en cet endroit, étaient toutes rougies de sang humain. C'était effrayant à voir.

A midi 10 tchéltas nous suivent à cheval et se mêlent au convoi ; armés de leurs grands couteaux, ils se frayent un chemin parmi nous et s'en vont emportant quelques jeunes filles. Le malheureux convoi pris de panique, les uns vont se précipiter dans le fleuve, puis, craignant la mort, reviennent à la nage. D'autres se cachent dans la montagne, puis reviennent quand ces brigands ont disparu.

En même temps, une femme du convoi épuisée, s'écrie en turc : « Allah sen yétisch » (mon Dieu viens à notre secours). A ces paroles un gendarme prend une grosse pierre et la lance sur la tête de la malheu-

reuse en disant : « Kiafir, Khenzir, gaour, allahin war issa séni Kourtarsin » (vile infidèle, cochonne de chrétienne, si tu as un Dieu qu'il vienne te délivrer).

Avant d'arriver à Kamah sur le pont de Adjem Keuprussu, le mudir de Guémérik, travesti lui-même en Ichétta, arrive et donne pleins pouvoirs et liberté d'action aux agents qui commencent alors leurs tristes exploits sur nos pauvres personnes. Le mudir lui-même emporte une jeune fille parente de mon mari, Gayané Gotoghian, que Faïk Bey lui donne en cadeau. Des gendarmes viennent attaquer une mère de six enfants : ils s'emparent d'elle pour attenter à son honneur ; elle se défend. Les gendarmes furieux se saisissent d'elle et de ses enfants et les jettent dans le fleuve où ils se noient.

A Kamah, dix personnes et moi nous prions instamment Faïk Bey de nous laisser dans la ville pour travailler et coudre pourvu qu'on nous donne un pain par jour afin de ne pas mourir de faim.

Mais notre demande n'est pas exaucée, Faïk Bey étant préoccupé de se rendre chez sa fiancée Arablian. Il s'était fait délivrer un permis à cet effet déclarant qu'il était malade. Il partit en emmenant avec lui les sœurs de

sa fiancée après les avoir au préalable affublées d'un voile.

Un caporal, Mahmoud-Onbachi, de Riza, prend alors la direction du convoi. Mahmoud qui était en prison pour vol avait été remis en liberté et attaché au service des déportations. Se sachant sans maître il se livrait avec ses gendarmes à toutes espèces d'actes immoraux et barbares sur les jeunes filles et sur les femmes.

Nous quittâmes Kamah. Après avoir été assaillies en chemin par une bande de Kurdes, nous arrivâmes au crépuscule dans un endroit plein de ronces et d'épines. On nous obligea à y passer la nuit à la belle étoile.

L'effroi dans l'âme, sans boire et sans manger, j'avais perdu de vue ma belle-mère et ma belle-sœur et n'osais plus les chercher de peur d'être saisie par un gendarme. De bon matin, nous nous remîmes en route. Pour apaiser notre faim, nous arrachions des herbes et des racines que nous mangions, et, pour étancher notre soif, arrivées devant un tout petit ruisseau bourbeux et chauffé par le soleil, nous nous jétions comme un troupeau de moutons sur cette fange pour nous désaltérer.

Après un répit de quelques minutes nous continuâmes notre marche. Le caporal Mehmed nous demanda alors ma belle-sœur pour

la ravir, en nous signifiant que, si nous refusions de la livrer, il la tuerait. Sur notre refus formel il nous crie : « Je saurai la trouver. Donne-moi une piastre, coût de la cartouche avec laquelle je vais la tuer, misérable ! »

Mehmed se livre alors à d'autres exploits ; nous profitons de ce répit pour déguiser ma belle-sœur en paysanne, lui couvrant la tête pour qu'il ne la reconnaisse pas.

Point important à relever : toutes celles qui s'attardaient en chemin étaient tuées.

L'endroit que nous traversions était jonché de cadavres, de fragments de corps humains, tibias, crânes en putréfaction, indiquant le passage d'autres convois nous ayant précédés.

A la tombée de la nuit nous arrivons dans un site montagneux ; les gendarmes nous effraient en nous disant que nous allions être assaillies par les tchéttas et tuées, mais qu'ils nous protégeraient si nous leur donnions de l'argent. Je me levai et à la faveur de l'obscurité j'allai de l'une à l'autre faisant une collecte. Cet argent ramassé nous le donnâmes aux gendarmes et nous continuâmes notre chemin.

Arrivées à Mézguép-Tchâï entre Eguïn et Kharpout (entre deux montagnes) les gendarmes tirent des coups de fusils en l'air et

même sur le convoi pour s'amuser tout simplement.

Un groupe de 10 tchéttas appelés « Mangha » ayant à sa tête son chef Saadi Bey, neveu d'Ahmed Riza Bey, apparaît dans la montagne. Un gendarme choisi comme crieur public par Saadi Bey annonce que, par ordre du ministre de l'Intérieur, alors Talaat Bey, les femmes exerçant un métier doivent se séparer des autres et aller à Kamah.

Quinze personnes et moi, sommes engagées comme couturières et dirigées sur la dite ville. Beaucoup de femmes du convoi pleurent et nous supplient de les faire engager en intercédant pour cela auprès du Kaïmakan ; mais c'était là demander l'impossible. Je me séparai à regret du convoi et de mes parents en pleurs. Nous fîmes tout le trajet en une seule nuit ; ils nous firent courir tout le temps afin qu'on ne vit pas de femmes du convoi rentrer dans la ville.

A Kamah, nous fûmes confiées à un riche ture, Halil Bey, député d'Erzindjan, devenu chef des tchéttas de ces régions, qui avait pour charge de tuer tous les hommes d'Erzérroum et de Kamah. L'ancien député devenu chef de bande nous donna chez lui une chambre où nous couchâmes quatre nuits sur le plancher sans lit ni couverture. Nous gagnions

notre vie en cousant. On nous torturait tous les jours moralement en nous donnant des nouvelles peu rassurantes sur notre sort. Trois jours après notre séjour à Kamah, un convoi de petits enfants, au nombre de mille, arrive avec quelques jeunes filles et jeunes femmes.

Ce convoi, formé des enfants confiés à la mission américaine, comptait à son départ de Trébizonde cinq mille membres âgés de trois à dix ans.

Ces pauvres petits ayant fait tout le trajet à pied, la plupart étaient malades et dans un état pitoyable. Beaucoup mouraient, malades, épuisés, en chemin. Malheureux êtres frêles, innocents et sans défense, combien ils ont été martyrisés par leurs lâches bourreaux ! Ceux qui parmi eux étaient malades furent séparés et placés dans une seule chambre. Le reste fut condamné à reprendre le chemin à pied. Nous restâmes à Kamah durant quarante jours apercevant quotidiennement des déportés qui y arrivaient.

Un jour, dans la maison où nous nous trouvions, on dit que le gouverneur d'Erzéroum Tahsin Bey, le mutessarif d'Erzindjan et celui de Gumuch Hané allaient venir déjeuner chez le député de Kamah où nous nous trouvions logées. Nos compagnes et moi fûmes

chargées de faire les préparatifs nécessaires et de mettre la table.

Ici un détail horrible à relever ; en entrant dans la salle à manger, nous y avons vu, exposée, la barbe même de l'archevêque d'Erzeroum avec la peau écorchée de son visage.

Le député avait fait subir cet affreux sort à l'archevêque pour se venger soi-disant d'un outrage que le prélat lui aurait infligé lors de la visite de ce représentant du peuple à Kamah. L'archevêque passant avec lui par une des rues de la ville aurait précédé le député ; ce dernier aurait considéré cet acte comme un manque d'égards envers sa personne. Le député cachait en outre chez lui sept grandes caisses de ceinturons à cartouches vides, tous ces projectiles ayant servi à tuer les chrétiens et il gardait ces trophées en souvenir de ses exploits.

Ces caisses avaient été envoyées, disait-on, par le Comité Union et Progrès et la Hanem (femme) du député montrait tout cela à ses hôtes avec fierté.

Au cours du festin un invité déclara entre autres choses qu'en février 1916 les soldats chrétiens qui travaillaient dans les tranchées avaient été amenés et tués à 2 heures de Kamah.

La série des détails terrifiants n'est pas

close. Voici encore un trait de la bonté d'un magistrat : le juge de Kamah, sous prétexte que les enfants malades abandonnés dans cette ville et dont la plupart traversaient les rue en quête d'un morceau de pain, étaient loqueleux et trop répugnants à voir, furent, sur son ordre, jetés dans l'Euphrate.

Quant à nous, entre autres ennuis, nous étions tous les jours sollicitées de devenir musulmanes et de nous marier avec des Turcs.

Un matin on insista, on nous menaça et, la moitié d'entre nous fut renvoyée à nouveau au convoi. Etant moi-même peu en sûreté je pris la fuite et me cachai dans la maison du député, sachant que celui-ci me protégeait parce que je lui faisais des coutures et rendais beaucoup de services à son ménage.

Pendant notre séjour à Kamah, chaque fois qu'un convoi passait, mes compagnes et moi nous nous couvrons le visage d'un voile et nous nous en approchions pour voir si, par hasard, il n'y avait parmi ceux qui le composaient quelqu'un de nos parents. Un jour arrive dans un khan un groupe de soldats. Nous nous dirigeons vers eux et entendons des gémissements provenant de la terrasse du dit khan ; nous montons et trouvons un jeune officier malade, atteint du typhus et couché sur

la neige, ayant les membres gelés et gagnés par la gangrène. C'était un pharmacien de Constantinople du nom de Arménak Papanian. La vue de chrétiennes le réjouit et il nous supplia de le délivrer. Il nous raconta que chaque soir les Turcs venaient le menacer lui disant qu'ils allaient le jeter dans le fleuve. Malgré le grand danger que nous courions, nous décidâmes de sauver le jeune homme. Nous primes alors avec nous une robe de femme et nous nous rendîmes chez lui. Après l'avoir travesti nous le conduisîmes dans l'étable d'un Turc dont la femme était Arménienne. Celle-ci pria son mari d'accepter le malade. Pendant vingt jours nous allions dans cette sorte d'écurie pour le soigner. Le pauvre jeune homme fut délivré du typhus mais la gangrène ayant gagné tous ses membres il mourut dans d'atroces souffrances. Le Turc avait accepté de le garder chez lui dans l'espoir qu'un jour ce jeune homme pourrait lui rendre service. Mais ayant appris sa mort et de peur d'être découvert pour avoir protégé un chrétien, il nous somma d'emporter tout de suite sa dépouille en nous menaçant de la police. Nous le supplîmes d'attendre jusqu'à la nuit. Au crépuscule, en compagnie d'une amie, nous transportâmes le corps du pauvre chrétien dans la cour voisine de celle où il

se trouvait et où nous-mêmes nous demeurions. Nous employâmes la nuit à creuser une fosse d'un demi-mètre de profondeur et à y enterrer le jeune Papazian en récitant sur sa tombe des prières pour le repos de son âme.

Les chiens attirés par l'odeur du cadavre vinrent gratter la terre. De peur d'être découvertes, nous primes alors de grosses pierres et les jetâmes sur la fosse afin de mieux garantir des profanations le cadavre du malheureux.

Je séjournai onze mois à Kamah, vivant dans un état presque toujours voisin de la misère, sans cesse en quête d'un parent parmi les personnes composant les convois qui passaient à Kamah. Le 15 février une déportée vint me dire que des jeunes filles de Trébizonde du nom d'Arabian étaient en prison et désiraient me voir. Sans perdre de temps je m'affublai d'un « tcharchaf » et me rends auprès d'elles. L'une de celles-ci était précisément Kéghanouche, celle qu'avait ravie Faïk Bey. Celui-ci ayant été par la suite traduit devant la cour martiale les jeunes filles furent forcées de rejoindre de nouveau les convois. Nous les trouvons dans un état pitoyable ayant souffert beaucoup en chemin des vices et des outrages des gendarmes.

Grâce à l'appui du même député, nous arri-

vons à les sauver et nous les gardons avec nous. Ayant été séparée d'elles plus tard, je ne sais ce qu'elles sont devenues depuis.

Malgré mes préoccupations et mes souffrances, le souvenir de mon bébé que j'avais laissé à Trébizonde ne me quittait pas. Un mois après mon arrivée à Kamah, je commençai à écrire à Trébizonde. J'avais appris qu'un médecin turc appelé Méhméd Aouni, s'était rendu chez les missionnaires américains et avait pris mon petit Dico chez lui et l'avait adopté. Je lui écrivis sans obtenir de réponse. J'expédiai dépêche sur dépêche pour avoir des nouvelles, mais sans aucun résultat : le docteur faisait la sourde oreille. Un jour j'appris qu'Aouni Bey était parti avec mon enfant pour Constantinople.

Le 16 février 1916, Erzeroum tombe. Les Kurdes assaillent la ville de Kamah. Cependant les Turcs répandent la nouvelle que ce sont les chrétiens qui agissent et poussent les Kurdes à accomplir ces méfaits. La rage de nos bourreaux redouble contre nous. Les musulmans qui fuyaient devant les Russes se réfugient à Kamah. Les habitants de cette contrée eux-mêmes, pris de panique, commencent à quitter la ville pendant que le Croissant Rouge s'y installe. Lasse de ma vie et très gênée, je me décide à présenter une requête pour entrer dans l'hôpital du Croissant Rouge com-

me infirmière avec l'espoir que petit à petit je pourrai gagner le siège central de Constantinople et revoir ainsi mon enfant. C'était là mon rêve. Ma demande ayant été acceptée, je fus reçue au sein de cette institution sanitaire dont je devins plus tard la directrice.

Je faisais tout mon possible pour avoir avec moi d'autres femmes chrétiennes et je pus ainsi en faire engager une dizaine, recueillies dans les rues où elles mouraient de faim, ou retirées par moi des prisons.

Un mois et demi après mon entrée à l'hôpital, on donne des ordres pour le transfert de notre institution à Césarée. Nous quittons notre ancienne résidence en « tcharchaf » (voiles) pour ne pas être molestées par les Turcs.

Notre voyage dure seize jours, pendant lesquels nous traversons des régions, autrefois riantes et florissantes, toutes peuplées de chrétiens, et desquelles il ne reste que des ruines. J'en ai compté plus d'une vingtaine dont voici les principales : Kourou-Tchaï, Zara, Sivas, Kodjy-Hissar, Charkichla, qui fut le tombeau des femmes et jeunes filles de Samsoun ; Gamarak, etc...

Nous arrivons enfin à Césarée que nous traversons pour gagner Zindjidara, village situé à une heure et demie de cette ville. Là,

une demoiselle suisse, avait, avant la guerre, installé un immense orphelinat, fréquenté par cinq mille garçons. M^{lle} Kerber était partie au commencement de la guerre générale pour la Suisse ; ses anciens pensionnaires furent, pour la plupart, exterminés par les Turcs. Le mobilier de l'établissement fut volé et l'immeuble vaste et confortable transformé en hôpital. Le docteur Burhaneddine, chef de l'hôpital du Croissant Rouge que je desservais nous traitait avec beaucoup d'égards. Touchée et encouragée par cette amabilité, je lui exprimai un jour mon étonnement de voir un Turc traiter des chrétiennes avec tant d'égards en un tel moment. Étonné de cette demande audacieuse, le docteur répondit : « C'est la société du Croissant Rouge qui nous recommande d'être affable envers les infirmières mais s'il s'agissait de moi, jeune Turc, j'aurais exterminé jusqu'au dernier des chrétiens en y comprenant même tous les enfants. »

Deux semaines après, ce misérable médecin, jeune Turc, était destitué pour avoir volé à l'hôpital trois mille Ltqs. Il partit pour Constantinople et fut remplacé par le docteur Salaheddine Bey.

Après le départ du docteur Burhaneddine, j'appris que ce dernier, comme si nous lui

appartenions, nous avait promises à des amis pour être victimes de leurs bacchanales et orgies. En apprenant cela je m'armai de mon « tcharchaf » et, avec courage, je me rendis chez le mutessarif, le mettant au courant des faits et lui déclarant que nous serions obligées de mettre fin à nos jours plutôt que de nous donner à ces brutes.

Le hasard et notre courage nous sauvèrent seuls du danger, car le mutessarif étant d'accord avec les amis du docteur, nous n'avions rien de bon à attendre de lui.

Malgré mes souffrances mon seul désir était de revoir mon enfant. Je ne résistais plus au désir de l'embrasser. C'était pour lui que je vivais et que je supportais courageusement mon martyre. Si je m'étais du reste engagée au Croissant Rouge c'était parce que j'entrevois que cette institution devait me servir d'étape pour me rapprocher de mon Dico. Je voulais le ravir des mains du docteur Aouni. Bien que ce dernier m'eût écrit au mois de juin — c'était la seule lettre que j'eusse reçue de lui, — me disant que mon enfant était mort de la dysenterie et qu'il l'avait fait enterrer à Tchouroum, l'instinct maternel me disait que mon enfant vivait.

Cependant le doute me gagnait parfois.

Le gouverneur de Sivas, de passage à Césa-

rée, fut invité un jour à dîner à l'hôpital. Ayant causé quelques minutes avec moi, il sembla s'intéresser à mon sort. Je lui exposai mon cas et le priai de sauver mon enfant, en péril chez le docteur Aouni. Le frère du gouverneur, Sézaï Bey, était alors directeur adjoint de la préfecture de police. Le gouverneur écrivit à son frère d'obliger le docteur Aouni à rendre l'enfant. Sézaï Bey donna des ordres en conséquence. La police informa alors ma mère habitant Constantinople d'aller réclamer le petit Dico. Le docteur Aouni refusant de le lui livrer, les agents de police qui l'accompagnaient enfoncèrent la porte et prirent l'enfant par force. Il était sauvé !

Je ne résistais plus au désir de rentrer à Constantinople pour embrasser mon enfant. Mais certaines obligations me retenaient encore à l'hôpital. Beaucoup de convalescents avaient encore besoin de mes soins. A ce moment l'institution sanitaire que je dirigeais comprenait 1.500 lits. Mon infirmerie était une des plus importantes de l'arrière du front. Aussi un jour, Enver Pacha, revenant d'une revue et passant dans notre ville, vint visiter l'hôpital du Croissant Rouge. En ma qualité de directrice je dus faire partie du comité de réception. A la suite de l'inspection qu'il fit dans les différentes salles où

étaient en traitement les soldats malades, il me félicita pour l'ordre et la propreté qui y régnaient ; puis, à brûle-pourpoint, Enver Pacha me demanda qui j'étais :

— Chaldéenne, répondis-je, et mon mari était de Trébizonde. Enver Pacha me demanda alors avec calme ce qu'il était devenu.

— Déporté, répondis-je.

Et Enver d'ajouter : — N'avez-vous jamais eu de ses nouvelles ?

— Aucune.

Le Pacha insiste :

— Aucune nouvelle ?

— Non.

Imperturbable et comme si de rien n'était il me remercie pour les soins donnés aux soldats et en guise de récompense me remet 10 Ltqs.

A l'hôpital beaucoup d'abus se commettaient sur les jeunes infirmières. Impuissante à réagir et indignée, je pris la résolution de m'en aller. Je donnai ma démission qu'on n'accepta pas au début. Comme j'insistai, irrités, ils me livrèrent au gouverneur. Celui-ci au lieu de me protéger voulut me donner à ses amis. Mais devant mon opposition obstinée il me jeta en prison sous le prétexte que j'étais affiliée à un comité secret.

Je restai en prison, sans argent, sans sou-

tien, n'ayant plus d'espoir de revoir mon enfant, car je pressentais ma fin prochaine. Et, en effet, désespérée, je tombais gravement malade.

Un jeune commerçant du nom de Mempré Hissarian, converti à l'islamisme et se faisant appeler Djenab Chehâbeddine, aidé du docteur Démirdjian, baptisé Alias Mahoumê Chevket, trouva le moyen de m'envoyer un lit et de l'argent. Après avoir passé 23 jours en prison, grâce à leurs démarches et avec l'aide de M. Archak Moscovian, baptisé Arif Hikmet, ils me firent mettre en liberté.

Je rentrai alors à Césarée et louai, avec quelques compagnes, une chambre dans le quartier chrétien. Au commencement j'ai un peu souffert de privations et de misère.

Un prêtre du Liban, exilé là-bas, le père Antoine Hadji Boutros, me fit beaucoup de bien. Il nous aida à vivre mes compagnes et moi. Puis grâce à mon travail je me tirai d'affaire.

L'idée de revoir mon enfant ne me quittant pas je revins à la charge, lançant requête sur requête. Je présentai enfin au Ministère de l'Intérieur une demande pour aller soi-disant voir mes parents à Alep ; mais c'est Constantinople que je visais. En ma qualité de chal-

déenne, le Ministère me délivra enfin le permis requis et je quittai Césarée le 17 avril 1918.

Vous savez comment j'arrivai à Alep et repartis de là avec vous pour Constantinople où je parvins le samedi 17 juin 1918, date mémorable entre toutes puisqu'elle coïncidait avec l'anniversaire de ma séparation d'avec mon Dico chéri (17 juin 1915).

Mon martyre fut pénible et long. Lors des déportations je perdis un grand nombre de personnes qui m'étaient chères. La Providence voulut que je fusse épargnée pour accomplir une tâche suprême celle de sauver mon enfant des mains de son ravisseur. Désormais je n'ai qu'un but, celui de l'élever, d'en faire un homme.

MA PRISON

(20 octobre 1916, 10 février 1917)

Au commencement de novembre 1915, sur une dépêche de notre patriarche chaldéen de Babylone : Sa Béatitudo Monseigneur Joseph Emmanuel, me proposant d'aller à Constantinople pour servir d'aumônier aux prisonniers de guerre alliés, je me mis en route muni de mon permis du gouvernorat d'Alep.

Le Pape Benoît XV, après plusieurs mois de pourparlers, avait obtenu du gouvernement turc que des prêtres pussent aller au camp des prisonniers. — Des prêtres Chaldéens seuls étaient admis.

Quand je fus arrivé à Constantinople le Ministère de la Guerre me délivra des papiers officiels et le 15 décembre je partis pour Af-fiou-Kara-Hissar, camp de concentration de prisonniers français, anglais et russes.

J'étais accompagné d'un jeune prêtre de Smyrne, très dévoué, M. l'abbé Moussoullou, qui, étant d'origine chaldéenne, se fit admettre comme tel pour remplacer le second prêtre chaldéen qui n'avait pu venir d'Alep à cause

de son âge avancé. C'était en même temps une occasion pour mon collègue de venir rejoindre ses parents qui étaient alors à Affioun-Kara-Hissar et qu'il n'avait pas encore vus depuis qu'il était prêtre.

Le 17 septembre nous arrivâmes à Affioun où nous fûmes reçus à la gare par un officier turc et conduits au camp pour y être internés.

Je ne veux pas m'étendre ici sur un sujet que je traiterai bientôt à part dans un livre intitulé « Les prisonniers des Alliés en Turquie. »

Au commencement du printemps 1916, trois officiers de la marine anglaise s'évadent. Le commandant du camp Assim Bey, colonel d'état-major est destitué et remplacé par le fameux tyran Mazloum Bey, créature de « l'Union et Progrès », sans conscience, cruel et despote. Il était assisté d'un capitaine, nommé Safar non moins cruel que lui. L'un et l'autre prenaient plaisir à molester et à torturer les prisonniers.

Plusieurs mois s'écoulèrent ; vers la fin de septembre 1916, Mazloum fit faire une perquisition générale dans le camp. On fouilla minutieusement tout ce qui appartenait aux officiers. Le docteur anglais Brown qui venait soigner les soldats prisonniers, nous en avisa.

Bientôt le major Ahmed Hamdi, offi-

cier de réserve, homme relativement bon et honnête, accompagné du capitaine Saffar, vint m'avertir que je devais quitter le camp des soldats prisonniers pour aller habiter une maison voisine et celle des officiers.

Le 2 octobre, au matin, je déménageais. Deux prisonniers anglais eurent l'obligeance de porter mes bagages.

Le quartier où se trouvait la maison qui m'était assignée était habité auparavant par des chrétiens chassés ou massacrés.

C'était par une fraîche soirée d'octobre, exactement le 2 du mois. Je profitais d'un moment de répit pour faire les cent pas devant la porte de la maison qui m'était assignée, en compagnie de l'aimable autant que sympathique commandant anglais Goad, de la marine, et du lieutenant français Ottavy, ayant combattu aux Dardanelles. Désireux de me familiariser avec la langue anglaise, je causais avec mes compagnons.

Sept heures ayant sonné, nous rentrâmes chacun chez nous, car devant subir le régime du camp de concentration, chacun était tenu de suivre le règlement imposé.

Il ne s'était pas passé cinq minutes depuis notre rentrée, que les gardiens chargés de la ronde habituelle, vinrent accomplir leur besogne crépusculaire. Munis de grosses clefs,

ils fermaient nos portes à double tour. Isolés les uns des autres, les habitants du quartier gardaient, à ce moment, un silence complet.

Mon ordonnance, le fidèle prisonnier indien Enadji, me servit à dîner. Et tandis que je mangeais, le souvenir des centaines de prisonniers que je venais de quitter par ordre, peuplait mon imagination.

Il était 8 heures du soir, je parcourais un quotidien turc. Tout à coup, un bruit se fait entendre, la serrure grince et la porte de ma maison est ouverte. Mon ordonnance dormait déjà. On est chez moi et on frappe à la porte de ma chambre. Je laisse le journal et je me lève. L'interprète d'anglais, Nebzet, un turc de Chypre, entre, et me dit très poliment que le commandant turc m'attendait chez lui. Comme il faisait frais ce soir-là, j'endossai mon pardessus et sortis avec l'interprète pour me rendre auprès du commandant. Je laissai même la lampe allumée chez moi avec l'idée que je reviendrais vite ; je n'avais même pas réveillé mon fidèle Indien.

Ne me doutant absolument de rien, je demandai à l'interprète ce qu'il y avait de particulier pour que le commandant m'appelât ainsi la nuit. Il me répondit qu'il n'en savait rien. J'ajoutai à mon tour en plaisantant :

« Pourvu que le commandant ne soit pas encore fâché contre moi. » Nebzet me répondit : « Je ne pense pas : il était du reste très gai ce soir. »

Chemin faisant, le perfide interprète continua à me tenir un langage familier et presque cordial. Arrivé à la maison du commandant, il m'invita, avec une déférence affectée, à passer le premier au salon, où il n'y avait encore personne. Je pris place sur un fauteuil quelconque. L'interprète avec un grand empressement m'invita ou plutôt m'obligea presque à prendre une place d'honneur ; il m'offrit une cigarette que je refusai n'étant pas fumeur. Puis il me quitta. Deux minutes après entre le commandant en chemise de nuit en compagnie du major Ahmed Hamdi, du capitaine Safar, de Nebzet et d'une autre personne qui m'était inconnue ; mais qu'on m'a dit être, plus tard, un notable d'Affioun-Kara-Hissar : Khalil Agha. Le commandant se dirige vers moi et avec le geste et le sourire d'un comédien me serre la main très gracieusement et m'invite à prendre la première place, puis s'adressant à la personne inconnue qui l'accompagnait, il lui dit : « Voilà notre plus grand et plus sincère ami ». Après un échange de saluts réciproques au moment de s'asseoir, un long silence

s'établit qu'interrompt le commandant. S'adressant à l'interprète Nebzet, il lui dit alors d'un air moqueur :

— Maintenant, apporte la lettre et lis.

Nebzet lut à peu près ceci que je reconstitue de mémoire :

A Monsieur X..., commandant du

« Mon bien cher commandant... »

A la lecture de ces premiers mots, la lumière se fit dans mon esprit et je compris qu'il s'agissait de la lettre que j'avais adressée au commandant français du ..., huit mois avant, lors du départ des prisonniers français du camp d'Affloun-Kara-Hissar, que je voulais suivre à Pozanti, dans le Taurus, pour la construction du grand tunnel du chemin de fer de Bagdad (1).

Mazloun Bey, le commandant turc, m'en voulait et profita de cette occasion pour se venger.

(1) Le commandant du camp était alors Assim Bey. M. X..., qui était le doyen des officiers français, était avec lui en bons rapports. Au départ de presque tous les soldats prisonniers français et anglais, je demandai à Assim-bey de les accompagner. C'était bien naturel et j'écrivis à M. X..., le priant de m'appuyer à cet effet auprès de Assim. Je lui exprimais en même temps tout mon attachement envers les voyageurs et leurs pays et aussi mon désir de pouvoir leur être utile.

Quatre mois auparavant, j'avais en effet désobéi à un de ses ordres, lors de l'enterrement d'un médecin russe mort de la fièvre typhoïde à l'hôpital.

Je n'avais pas le droit de présider à l'enterrement d'une personne appartenant à un autre culte. J'avais fait des excuses à Ahmed Effendi qui était venu m'enjoindre l'ordre de Mazloum, sans lui expliquer mon refus qui n'aurait pas été compris. L'officier sans insister se retira. Le lendemain, le commandant, fâché contre moi, m'exprimait son mécontentement.

Le même cas se présenta à trois reprises et chaque fois je refusais d'obtempérer à pareil ordre, mais sans en donner la vraie raison par crainte de blesser la susceptibilité des prisonniers que je considérais, sans distinction, comme mes frères.

L'animosité de Mazloum s'était encore exaspérée quand, à Pâques, comme il voulait m'empêcher d'aller voir les officiers prisonniers, je lui écrivis que c'était pour moi un devoir de me rendre auprès d'eux et que, s'il m'en empêchait, j'enverrais ma démission à Constantinople.

Bientôt arrivèrent beaucoup de prisonniers anglais. Le docteur russe, M. Alochin, venait les soigner ; il ne savait pas l'anglais ; je com-

mençais à le parler un peu, j'allais servir d'interprète.

Mazloum vint un jour à notre camp et, me voyant avec le docteur, il m'exprima son mécontentement et me dit que je n'avais rien à faire avec le docteur russe. Remarque absurde ! Mon rôle était d'être avec tous les prisonniers.

Il était impossible au docteur de comprendre les malades ; il avait donc besoin de moi.

Le camp fut bientôt complètement rempli de prisonniers de Koutel Amara ; ils étaient tous malades ou plutôt rendus malades par les Turcs. Le médecin ne pouvant plus venir les voir chaque jour à cause de leur très grand nombre, me laissait quelques remèdes que je devais moi-même leur donner ; je devais pour cela aller au milieu d'eux dans les chambres isolées appelées « quarantaines ». La chose fut connue de Mazloum et il eut encore plus de ranoune contre moi.

Sur la demande des prisonniers j'écrivais aussi quelques mots à leurs parents pour les rassurer. Un jour Mazloum m'appelle et me fait des remontrances ; il me défend toute correspondance même avec mes proches parents.

Enfin, à une arrivée nouvelle de prisonniers Indiens, les Anglais sont transportés

ailleurs. Il m'empêche de les suivre et m'oblige à rester seul avec les prisonniers indiens qui étaient tous mahométans et dont je ne comprenais point le langage.

Les Anglais me réclament et veulent rentrer dans mon camp. Mazloum, fatigué, les y renvoie ; mais il m'en voulut beaucoup.

L'animosité du commandant contre moi était donc fort grande et dès les premiers mots de « Bien cher commandant » Mazloum, dit :

« Voyez-vous, Monsieur, c'est son cher commandant. »

Puis arrivé au passage où je parlais de la condition des captifs et demandais à l'officier quelques simples renseignements à leur sujet.

— Pauvres malheureux prisonniers, dit-il, voyez comme il les plaint, nous les maltraitons tellement qu'il veut se constituer plus tard leur défenseur. Il prend des notes pour rédiger un livre défendant leur cause. Il admire leur courage et il a raison parce qu'en braves guerriers, ils ont pris Constantinople, Berlin même !

La lecture achevée, Mazloum se lève et d'un ton menaçant il me dit : « Maintenant livrez-moi et au plus tôt vos notes et celle que X... vous a données. Je les veux, sans ça je vous tuerai ».

Les assistants me regardent d'un air hostile, vociférant des injures et des menaces. Le capitaine Safar grince des dents et m'insulte. Le commandant crie alors au tchaouche (sergent).

— Conduisez ce prêtre en bas. Nous avons une importante besogne à accomplir.

Un sergent de marine vient me dire de le suivre. Nous descendons tous un escalier qui conduit à un couloir — presque un souterrain. Le commandant se rue sur moi et commence à me gifler, à me frapper de toutes ses forces et, finalement, me jette par terre. Un autre marin et l'interprète Nebzet me tenaient les mains fixées derrière le dos. J'étais étendu, la face contre terre. Le sergent éclairait le couloir au moyen d'une torche. Le commandant se saisit d'un gros bâton et commence à me rouer de coups. Je frémissais. Il blasphémait d'une façon infernale, frappant plus fort encore. Chaque coup ébranlait tout mon être. J'étais secoué jusqu'au fond de l'âme. Ne pouvant plus contenir ma douleur, je finis par pousser des cris. Je me tordais, je hurlais, et chaque nouveau coup me faisait entrevoir la mort. Le commandant fatigué, après m'avoir administré une cinquantaine de coups, passa le bâton au capitaine qui tomba à son tour sur moi et me

frappa en accompagnant les coups de grossières injures. Fatigué, le capitaine s'arrête. Le commandant invite alors le Kol-aghassi (major) Ahmed Hamdi à continuer. Celui-ci refuse ; alors, saisissant de nouveau le bâton, il s'élançe sur moi, décidé à me faire mourir. Tout mon être se tordait. On eut dit que mon âme souffrante faisait des efforts pour s'échapper de mon corps. Mes cris déchirants retentissaient dans cette galerie souterraine. Le Kol-aghassi, pris de pitié et craignant peut-être pour ma vie, se jette sur le commandant et cherche à le calmer. Celui-ci furieux continue à me rouer de coups déclarant qu'il veut absolument me tuer.

Le Kol-aghassi, se plaçant enfin devant lui et avec l'aide de Khalil Agha, notable d'Affloun Kara-Hissar, le force à cesser la bastonnade en arrachant de ses mains l'instrument de mon supplice. Je râlais, ma vue était obscurcie. J'avais la fièvre, le délire. Le sergent m'aïda à me relever et, m'étant de nouveau trouvé en face du commandant ce dernier me lança des coups de poings en pleine figure. Puis tirant ma barbe de toutes ses forces il m'en arracha une partie et le sang commença à couler.

Le Kol-aghassi, intervenant de nouveau, m'arrache de ses mains. On me fit remonter

au salon et ce fut le sergent qui m'y conduisit. Arrivé au seuil de la porte le commandant dit :

« Laissez-le par terre, devant la porte, comme un chien, cet ami des prisonniers. Le traître, l'infâme ». Il commença à m'injurier. Puis, pris d'un nouvel accès de colère, il se précipite vers moi, saisit le peu de barbe qui me restait et la tira de toutes ses forces. Le Kol-aghassi intervint de nouveau et m'arracha des mains du satrape.

Le tyran fatigué s'arrêta, et allant droit devant lui et ôtant sa calotte, il s'écria : « Posez la main là ; comme ma tête brûle » et, se levant, il recommença un chapelet d'injures des plus ignobles contre moi. Quand il eut terminé il s'assit et ordonna de me faire remettre hors de la porte sur le pavé.

Ayant fait un mouvement, il remarqua que ses mains étaient ensanglantées. Il alla se laver, puis il dit : « Fouillez ce chien ».

Le sergent exécute l'ordre ; il ôte tout ce qui se trouvait dans mes poches et le passe à l'interprète dont le visage rayonnait de joie. « Apportez ces papiers, s'écrie le commandant joyeux. S'il y en a écrits en arabe, je saurai les lire. J'ai été en Syrie, et je sais l'arabe. Il examina attentivement, avec l'interprète et le capitaine, les quelques bouts de papier

restés dans mon petit calepin. N'ayant pas trouvé beaucoup d'argent sur moi, il me crie : « Où est ton argent, chien, etc..., je t'ai payé depuis un an cent livres pour ton traitement ; donne-moi les cent livres ; traître, dis-moi où est ton argent ! Fouillez-le bien », ordonne-t-il au sergent, qui, remettant ses mains dans mes poches, en sort mon petit porte-monnaie qu'il passe au commandant. Celui-ci le vide et, trouvant quelques banknotes égyptiennes et une dizaine de roupies indiens que m'avaient remis des prisonniers pour que je leur donne en échange de l'argent turc, les autres n'ayant pas cours dans le pays, le commandant s'écrie : « Où avez-vous pris cet argent ? Vous l'avez volé aux Anglais ! Vous êtes donc un voleur ! »

Le numéraire trouvé dans ma poche se montait, si j'ai bonne mémoire, à environ dix livres turques en or et papier. On l'enregistre. « Fouillez-le encore, s'écrie Mazloum : enlevez-lui ses vêtements. »

Aussitôt le sergent m'enlève mon pardessus et ma soutane, les tourne dans tous les sens. Je restai en chemise et en culotte, par terre, grelottant, sur le pavé.

Le sergent ayant déclaré n'avoir rien trouvé, le commandant ordonna à l'interprète d'aller fouiller de nouveau dans ma chambre,

ordre qu'il exécuta aussitôt ; il rentra avec quelques monnaies qu'il avait trouvées sur la table.

Le commandant, le capitaine et Nebzet causent à voix basse pendant deux minutes, puis Nebzet l'interprète quitte la scène. Le commandant ordonne ensuite au sergent de me conduire à la caserne.

Il était environ onze heures. Nous traversâmes dans l'obscurité de la nuit quelques rues et arrivâmes dans une grande maison du quartier chrétien. L'interprète parut comme par enchantement, de nouveau, devant nous. Venant d'un chemin détourné, il fit signe au sergent d'entrer dans ladite grande maison. Le vestibule exhalait une odeur nauséabonde. L'interprète indiquant une porte en fer, fermée, dit : « Il y a quelqu'un tout près d'ici, il pourrait nous entendre ; montons à l'étage supérieur. » Nous gravâmes un petit escalier qui nous conduisit dans un corridor. Trois sergents de marine s'y tenaient et nous attendaient. D'autres marins, au nombre d'une quinzaine, dormaient. Je les entendais ronfler. Qu'allais-je devenir dans cette galère ? Quel supplice d'un nouveau genre m'attendait ?

L'interprète, toujours poliment, s'adresse alors à moi et m'invite à me coucher sur le

plancher, la face contre terre. Deux sergents me tiennent les bras fixés sur le dos. C'était l'interprète qui présidait cette fois à l'exécution. Puis avec une verge il commença lui-même à me fouetter. Deux autres sergents à tour de rôle exerçaient leurs biceps à qui mieux-mieux sur moi et chaque coup était accompagné d'un éclat de rire et d'insultes. Je ne puis décrire ici les douleurs que je ressentais en recevant ces coups tombant drus sur mes plaies encore saignantes ; tout mon système nerveux en était bouleversé. Je me tortuais, je criais, mon corps se soulevait malgré les rudes mains des soldats qui me tenaient ; puis, épuisé, je finis par m'évanouir.....

On aspergea alors mon visage pour me tirer de cette léthargie. Je rouvris les yeux et je revis devant moi mes bourreaux. Il y eut cinq minutes de relâche. Mais mon humain autant que gentil interprète me calma en me disant : « Allons, Monsieur, ne criez pas ; quelques coups encore et ce sera fini. C'est là l'ordre du commandant » et, remplaçant la verge par un fouet, il recommença de plus belle jusqu'à ce que je m'évanouisse.

Revenu à moi, j'entendis l'interprète dire aux marins : « Faites-le descendre maintenant. »

Je ne pouvais me relever ; les soldats me

traînèrent le long de l'escalier puis me jetèrent dans une pièce transformée en écurie. On referma la porte sur moi et un gardien se posta devant. Je restai étendu sur la poussière sans pouvoir bouger par suite de mes blessures. Je gémissais et au moindre mouvement que je faisais mes douleurs s'avaient. Bientôt, me sentant trempé, je remarquai que la chambre était inondée et que moi-même j'étais étendu sur un lit de vase. Rampant alors, avec peine, sur le ventre, malgré l'obscurité, je pus gagner un coin de la pièce que l'eau n'avait pas atteint. La sentinelle placée devant la porte durant toute la nuit me regardait par une petite fenêtre en grinçant des dents et en vociférant des injures. C'était là toute la consolation que pouvait donner le cœur d'un turc à un malheureux chrétien. Le pauvre homme avait été obligé de me veiller toute la nuit et pour se consoler de sa peine il déchargeait sur moi son mécontentement. Je suis resté ainsi dans mon coin toute la nuit. Enfin le jour se fit. Les rayons de lumière pénétraient à peine dans mon cachot, de sorte que je ne pouvais pas distinguer la partie bourbeuse de celle restée à sec. La cuisine étant placée derrière l'écurie où je me trouvais, le matin, au moment où les marins venaient à tour de rôle

pour se laver à l'office, chacun faisait à mon sujet une réflexion mal sonnante. Mon gardien déclara à ses camarades que si on le lui permettait il se chargerait volontiers de m'égorger.

Le jour ne put m'apporter du repos ; je souffrais atrocement ; mon corps ne formait qu'une plaie et mon menton était tellement enflé, ma barbe couverte de sang coagulé, que je ne pouvais ouvrir la bouche qu'avec peine.

Dans l'après midi, las d'être resté par terre immobile et remis un peu de mes souffrances, je fis un effort pour ramper jusqu'à la petite fenêtre donnant sur la grande porte d'entrée. Mon attention fut attirée par le grincement d'une porte en fer qui s'ouvrait pour se refermer aussitôt. Le bruit des pas d'un homme me fit supposer qu'il s'agissait de l'incarcération d'un prisonnier dans le camp. Loin de mon pays, loin des miens, habitué depuis une année à vivre avec les prisonniers, la vue seul d'un de ces hommes était devenue pour moi aussi chère que celle d'un parent. Je plaignis ce pauvre prisonnier, à la merci lui aussi de ces Turcs sans pitié. Je me levai, cherchant à m'approcher de la fenêtre. Ce mouvement me causa beaucoup de douleurs. Je ne vis personne.

De ma lucarne je remarquai le va-et-vient

dans la rue de quelques prisonniers russes qui faisaient des corvées, travaillant à la réparation de la chaussée. Je restai ainsi appuyé quelque temps à la fenêtre quand un bruit se fit entendre. On ouvrit une cave exigüe et je remarquai la présence d'un officier prisonnier. C'était M. Skaife, officier de marine anglais.

Le gardien étant présent, il m'était impossible de lui faire le moindre signe. Le soir venu, un gardien vint me jeter par la petite fenêtre de ma prison un morceau de pain, ce fut tout. Souffrant atrocement de la soif, je demandai un peu d'eau pour l'étancher. Pour toute réponse, je reçus un déluge d'insultes. Bouleversé par les émotions et par mes blessures faciales provoquées par l'arrachement des poils de ma barbe il m'était impossible d'ouvrir la bouche pour manger. Ce n'est que le troisième jour que je pus avaler un morceau de pain sec.

Des pensées noires venaient m'assaillir. Je pensais à mon pauvre père, qui, comme moi, quinze mois auparavant, avait, sans autre motif que la haine et à l'instigation du plus grand brigand du pays, le député Mahmoud Nédim, passé cinquante jours dans les cachots, avait été, peut-être aussi flagellé, et qu'on massacra sur le chemin de Diarbékir. Je son-

geais que mon sort serait peut-être le même. Les scènes d'honneur et de massacres auxquelles j'avais assisté à Ourfa me revenaient à l'esprit. Le spectre turc se dressait toujours devant moi farouche, souillé de sang humain. La mort me semblait un bonheur et une délivrance, quand je la comparais à tout ce que j'avais souffert.

Et ma pensée se portait vers ma mère qui avait eu la douleur de perdre son mari et qui allait apprendre bientôt ma fin. Il me semblait entendre les pleurs de mes deux plus jeunes frères qui avaient déjà tant souffert lors du massacre de mon père et dont les larmes allaient couler de nouveau en apprenant la mort tragique de leur frère aîné...

Je pensais à mes paroissiens d'Ourfa dispersés, mes compatriotes assyro-chaldéens massacrés et ruinés toujours par la même main barbare et implacable des Turcs.

Un autre sujet de tourments était pour moi l'idée de la découverte possible, par le féroce commandant Mazloum, des mémoires que m'avaient remis des prisonniers sur leur captivité et le traitement barbare des Turcs. Ces choses me revenaient toujours à l'esprit et me glaçaient d'effroi.

Je pensais aussi au commandant français M. X..., et je craignais qu'il n'eût lui

aussi des ennuis à cause de moi. Enfin ma pensée allait à mes pauvres prisonniers qui m'étaient si attachés et qui allaient être bien peints d'apprendre mon supplice.

« Si pour une lettre de rien, pensais-je, ils m'ont fait endurer tant de tourments, que ne me feraient-ils pas subir s'ils découvraient ce que j'ai confié aux soldats prisonniers ! Ne vont-ils pas bientôt, après avoir pris des informations et fait des recherches, apprendre que je suis le fils d'un tel qui fut faussement accusé d'avoir conspiré contre le gouvernement et qui a été exécuté ?... »

Voilà où j'en étais de mes pensées lorsque, la nuit étant venue, le sommeil commença à me gagner. Mais comment me coucher, toute la chambre étant inondée ? Je trouve alors dans un coin la boiserie d'une petite fenêtre. Je la prends, la pose par terre et m'étends dessus tant bien que mal, toujours la face contre terre, car il m'était impossible de dormir sur le côté ou sur le dos, vu que mes membres étaient enflés en ces parties. Cette boiserie m'empêchait de toucher la terre humide. Puis croisant les bras sous la tête je dormis. Mon sommeil fut agité : des cauchemars me hantaient.

Le lendemain dans la matinée, rien de particulier, sauf que le gardien me refusa l'eau

que je lui demandais. A midi, me tenant devant la petite fenêtre, je remarquai un va-et-vient et la porte de la prison de M. Skaife s'ouvrir et se fermer à plusieurs reprises. On parla d'une voiture pour transporter un lit et les gendarmes qui passaient par là sourirent à M. Skaife et le félicitèrent. Puis l'officier anglais parut lui-même et se prépara à déménager. Le gardien ayant disparu un moment, j'en profitai et adressai la parole à l'officier. Ce dernier se tourna vers moi ; il fut saisi d'étonnement en me voyant et me demanda par des signes pourquoi j'étais là. Je lui expliquai alors en quelques mots, en anglais, ma captivité et mes souffrances.

Le gardien ayant paru, je cessai ma conversation et l'officier lui-même fit semblant de n'avoir rien entendu. Néanmoins, ce court entretien me soulagea. Je me dis : « Si maintenant on me fait disparaître, le prisonnier anglais pourra en référer à qui de droit. »

Bientôt la voiture attendue arriva. On transporta le lit de M. Skaife et lui-même quitta la prison. Il était environ 4 heures de l'après-midi.

Le soir, un « tchaouche » vint ouvrir la porte de ma prison et m'invita à sortir. Il me con-

duisit dans la cellule de M. Skaife. C'était une espèce de petite cave d'une superficie de deux mètres carrés, à murs épais. La porte était double et en fer. C'était là que les chrétiens propriétaires de cet immeuble déposaient leur opium, un important article d'exportation d'Afioun-Kara-Hissar dont le monopole se trouvait autrefois entre les mains des chrétiens de cette ville.

En changeant de chambre, je n'oubliai pas de prendre le morceau de pain qui m'avait été donné la veille et qui devait me servir d'oreiller pendant la nuit. Par l'ouverture d'un demi-mètre pratiquée dans un coin de la chambre et qui donnait sur la rue, me parvint l'écho de la voix des officiers anglais et français. Je compris alors que j'étais dans leur quartier. Le froid, la nuit, était plus vif dans ma nouvelle prison qu'il ne l'était dans l'autre. Les dalles étant glacées, je me décidai à ne pas me coucher par crainte d'attraper froid. J'allais et venais dans cette trappe. Enfin, fatigué, je voulus dormir ; mais je n'avais rien pour me coucher. Je frappai alors à la porte de fer. Un sergent tenant une torche se présenta et me demanda ce que je désirais. Je le priai de m'apporter de ma première cellule la cor niche en bois de la fenêtre pour que je

puisse m'étendre dessus. Il refusa et me cria :
« Yassak » (défendu) ! Puis il ferma la porte.

Me mettant à genoux dans un coin de la chambre, je ramassai les pans de mon pardessus sous mes jambes, plaçai le pain par terre, y posai la tête et m'endormis. Le lendemain, la soif me torturant (je n'avais pas bu depuis trois jours), je frappai à la porte et demandai un verre d'eau. Ennuyé, le gardien m'en apporta enfin une bouteille. J'hésitai avant de boire. Un mauvais pressentiment me saisit. Ce barbare ne serait-il pas capable de m'empoisonner ? Et, par précaution, je commençai à boire par petites gorgées et par intervalles. Puis, brisant mon pain, j'en trempai un petit morceau dans l'eau et je le mangeai.

La quatrième nuit se passa comme la troisième, je dormis de la même façon. Mais cette fois, je me réveillai. J'avais pris froid. Je me sentais si mal que je me lamentais sans cesse. Le gardien ayant entendu mes gémissements apparut au seuil de la porte de ma prison. Je demandai un médecin. Le soldat me répondit que je ne le méritais pas et que je devais mourir comme un chien.

— Traître de prêtre ! me cria-t-il.

Puis il ferma la porte et s'en alla.

J'étais tellement fatigué et affaibli que je

ne pouvais me tenir debout. Etendu sur le pavé je commençai à me résigner à la mort qui devait venir par épuisement. Vers dix heures la porte s'ouvrit. Le commandant Mazloum pénétra dans ma prison et, d'un air sardonique, il commença à m'injurier. Puis il ajouta : « Crève comme un chien ; traître, ingrat. Vous vivez parmi nous, vous autres chrétiens, mais vous êtes à notre égard comme des serpents venimeux, toujours prêts à mordre. On devrait vous écraser la tête et se débarrasser de vous. » Levant alors son pied, il fit le signe de vouloir m'écraser. Puis, égrenant un chapelet de grossières injures il s'en alla.

Vers midi de ce jour on m'apporta enfin mon lit de camp, composé de trois planches, mais sans matelas ni couvertures. Le premier sergent du camp, Osman Tchaouche, mon voleur, accompagnait le marin porteur de mon lit, et comme pour relever sa bonté envers moi il me dit :

— C'est moi qui ai supplié le commandant de vous envoyer ce lit.

Il mentait. Il me fit des remontrances sur ma trahison et me réprimanda pour l'attachement que j'avais manifesté envers les prisonniers français et la France, ainsi que pour

mon dévouement exagéré envers les autres prisonniers.

— N'est-ce pas de ta part un crime envers la Turquie, continue-t-il, que d'inviter des ennemis à ta table, de leur administrer des remèdes et de les soigner, toi un sujet ottoman ?

Si ce soldat était au courant de ce qui se passait chez moi, c'est qu'il venait pendant la nuit épier mes mouvements par la fenêtre, de ma chambre qui donnait sur la rue. Après avoir continué à parler longtemps il s'en alla en maugréant contre mon ingratitude.

Le soir venu, un sergent ouvrit ma cellule et m'ordonna de le suivre. Mon cœur commençait à battre plus fort. Quel nouveau malheur m'était réservé ?

Il me conduisit à l'endroit ou Nebzet et ses compagnons m'avaient flagellé. De là on me fit passer dans une chambre obscure. Mais bien que sans lumière, ma nouvelle prison était moins dure et moins humide que l'autre. Ceci me donna du courage. Exténué et affamé, il m'était défendu de prendre quoi que ce soit hormis du pain et de l'eau. Mais, à partir de ce jour, le ton des marins et des gardiens fut moins dur et moins haineux qu'autrefois. Etant devenu presque leur hôte puisque je venais habiter au milieu d'eux, ils

n'en voulaient plus autant à celui qu'ils appelaient le « Papass » (prêtre) des prisonniers.

Le soir, un silence profond plana tout à coup sur la caserne; j'entendais les marins se dire les uns aux autres tout bas : « Yuzbachi galdi » (le capitaine est venu) et bientôt Safar, leur capitaine, entra et se dirigea vers ma chambre obscure. De sa voix autoritaire et dure, il demanda de la lumière. Le sergent-major, tenant une torche à la main, le précéda et tous deux entrèrent dans ma nouvelle cellule. Les autres marins, curieux, rôdaient autour. Le capitaine s'approcha et me salua aimablement. Il me demanda des nouvelles de ma santé, comme si de rien n'était ; je l'en remerciai. Il me fit hypocritement des excuses pour le mauvais traitement qu'on m'avait fait subir, prétextant que c'était en effet de la légitime indignation causée par le mépris que je professais à l'endroit de la Turquie. « Au fond, ajouta-t-il, nous ne vous en voulons pas ». Puis il me demanda si j'avais besoin de quelque chose. Je le priai de vouloir bien m'envoyer des matelas et mes couvertures.

— Certainement, me répondit-il, vous les aurez tout de suite. Soyez sans inquiétude ; vous êtes mon hôte. Le commandant ne voulait point entendre parler de vous. Il était résolu à vous laisser dans la cave, mais j'ai in-

tercédé pour vous, j'ai insisté, en lui disant que je répondais de votre personne et que je vous garderais au milieu de mes soldats dans la caserne.

Puis il me quitta ; je restai dans l'obscurité. Une heure après mon lit arriva et je pus enfin bien dormir et me remettre un peu de mes souffrances. Perplexe sur mon avenir, chaque fois que ma pensée évoquait ce que je venais de subir une sueur froide se répandait sur mon corps...

Je dormis profondément durant toute la nuit. En me levant le lendemain, j'avais une grande faim, n'ayant presque rien mangé depuis plusieurs jours. La veille j'avais demandé au capitaine Safar de me permettre de prendre un peu de lait et des œufs. Il me dit qu'il allait en aviser le commandant qui avait défendu de me donner quoi que ce soit hormis du pain sec. Un gardien se tenait en permanence devant ma chambre obscure et froide : les deux fenêtres donnant sur le corridor mal éclairé étaient dépourvues de vitres. Le gardien était changé toutes les deux heures. Il avait pour mission de me surveiller de près et il m'accompagnait même au water-closet, m'empêchant de parler à qui que ce fût.

Je demandai au sergent si je pouvais me

faire acheter quelques victuailles. Celui-ci en ayant référé au capitaine Safar, ce dernier me permit d'acheter seulement du lait. Il m'accordait ainsi une grande faveur. Le Kol-Aghassi m'envoya un peu d'argent, ce qu'il continua à faire régulièrement. Le marin chargé de ces achats me volait. Malgré mes entraves, ma nouvelle situation me semblait brillante en la comparant à celle de la veille. Le va-et-vient des marins du corridor me distrait. Cependant la nuit, les idées noires m'assaillaient. L'obscurité aidant, je ne cessais d'avoir des cauchemars. Comme dans un couvent à neuf heures le silence était complet dans la caserne. Tous dormaient. Je n'entendais que les pas de mon gardien.

Un soir vers onze heures, j'entendis des pas. Ma porte s'ouvrit et le commandant Mazloun parut. Il était accompagné d'un officier supérieur et de l'interprète Nebzet. La vue du commandant, de ce barbare qui m'en voulait à mort, me bouleversa. Il se plaça au chevet de mon lit. Je restai étendu et immobile. Selon son habitude, Mazloun débuta par des injures, puis s'adressant à l'officier il dit avec ironie :

— Voyez-vous ce « papass » ! Il vient parmi les prisonniers pour fomenter des troubles ; il pousse les Anglais à accuser le gouverne-

ment turc auprès de l'ambassadeur d'Amérique. Il aurait même des relations avec le ministère de la guerre d'Angleterre. Il distribue aux prisonniers anglais de l'argent pour que ceux-ci puissent s'évader et il les pousse à la révolte. Il prend même des notes dans le but de s'en servir plus tard contre les Turcs !

Puis me regardant avec mépris :

— Tiens, dit-il, il lui reste encore quelque chose de sa barbe !

L'officier, prenant à son tour la parole, prononça ces mots :

— Quel mal vous ont fait les Turcs pour ne pas les aimer ?

Devant mon silence, le vil interprète de Chypre, Nebzet, me saisit au collet, me tira les quelques poils qui m'étaient restés au menton et me dit :

— Réponds !

L'officier intervint et lui défendit de me faire du mal. Ce geste humain d'un Turc restera gravé dans ma mémoire.

Je me disais en moi-même : « Quel mal ? ils ont tout simplement massacré mon père et mes compatriotes et ils sont en train de m'écorcher vif. »

L'officier ayant ensuite demandé d'où j'étais, l'interprète lui répondit : « D'Alep ». L'officier me parla alors en arabe d'un ton

très affable. Je ne répondis rien. Mon interrogatoire ayant pris fin sur des insultes que m'adressa Mazloum, mes visiteurs se retirèrent et je pus enfin respirer.

Mais les paroles prononcées au début par Mazloum sur mes rapports avec les prisonniers restèrent dans mon esprit. Que signifiaient-elles exactement ? Aurait-il découvert chez les prisonniers les lettres de protestation qu'ils avaient écrites et signées relatant les mauvais traitements subis ? Aurait-il trouvé mes notes et mes documents ? Parmi ces notes, il y avait une lettre du sergent anglais Smith dans laquelle celui-ci me remerciait gentiment, avant notre séparation, pour l'aide pécuniaire que je lui avais donnée à son arrivée au camp. Smith étant dans un état pitoyable, sans secours il serait peut-être mort. Si le commandant avait découvert cette lettre il s'était probablement imaginé que je distribuais de l'argent aux prisonniers pour les aider à s'enfuir. Il existait aussi un récit de plus de cinquante pages, fait par Smith, de sa captivité et de celle de ses compagnons, leurs pérégrinations de Bagdad à Afflou-Kara-Hissar. J'avais pris une copie de ce récit que M. Smith m'avait fait sous forme de dictée pour apprendre l'anglais. Cet écrit ne faisait pas honneur aux Turcs. Quant à la

protestation adressée à l'ambassade d'Amérique, elle émanait des soldats anglais, outrés des mauvais traitements infligés par le commandant et ses gardiens. La protestation avait été remise à Mazloum lui-même pour qu'il l'envoie à Constantinople. Nebzet, qui m'en voulait, devait avoir dit au commandant que c'était moi qui avait poussé les prisonniers à agir ainsi.

Tous les matins, les prisonniers étaient condamnés à travailler à la construction d'une bâtisse, de 6 heures du matin à 7 heures du soir, sous la conduite du petit tyran de la garnison, Nebzet. Une cravaché à la main et le revolver au poing, Nebzet, qui n'était qu'interprète, ne se faisait pas prier pour flageller ces pauvres soldats quand, harassés de fatigue, ils exprimaient par un geste leur mécontentement. Un jour, un prisonnier appelé Noble, absolument excédé des mauvais traitements de ce misérable, se révolta ; il opposa de la résistance au Tchaouche. Nebzet arriva et, après l'avoir battu comme plâtre, il l'accusa auprès du commandant qui ordonna de le faire travailler même le dimanche. Ce jour-là devint férié à la suite d'une protestation des prisonniers qui fut prise en considération. Mais plus tard les prisonniers au lieu

de rester au camp durent travailler même le dimanche.

Le dimanche donc, le Tchaouche vint prendre Noble pour le conduire au travail. Celui-ci refusa. Nebzet survint alors, mais Noble s'obstina à refuser. Le sergent anglais Tcheriman le supplia inutilement à son tour de se rendre au travail. Le sergent vint alors chez moi et me pria de conseiller à Noble d'aller travailler afin de lui éviter de plus grands ennuis. Je me rendis aussitôt dans sa chambre, parvins à le persuader et il se mit en route.

Nebzet, froissé peut-être dans son amour propre en voyant que je réussissais là où lui échouait, se rendit chez le commandant et lui déclara que c'était moi qui poussais les prisonniers à ne pas vouloir travailler le dimanche. Mazloum, furieux, me défendit de quitter le camp, soit pour aller voir les autres prisonniers soldats ou officiers, soit même pour faire des emplettes au marché. Je restai enfermé pendant près de quatre jours...

Je m'endormis en faisant ces réflexions.

Le lendemain je me réveillai tout heureux à la pensée que j'allais avoir du lait. Je priai le Tchaouche d'en envoyer acheter un litre. En le buvant, je me sentais renaître. Le manque de nourriture m'avait beaucoup affaibli. Le régime lacté m'ayant lassé je de-

mandai au capitaine Safar de me permettre de prendre autre chose. Safar accéda à mon désir. Enhardi par sa bonté, je le priai de faire transporter dans ma prison ma malle, afin que je pusse changer de linge. Il consentit. On me l'apporta, je l'ouvris et constatai que tout y existait sauf quelques provisions. C'était probablement Osman Tchaouche qui les avait volées. Je compris à son trouble qu'il était l'auteur du méfait. C'est lui du reste qui me vola plus tard, durant mon séjour à l'hôpital, tous mon linge et plusieurs autres objets.

Ayant pu mettre la main sur mon miroir et m'étant regardé, je fus saisi d'effroi. J'étais pâle comme un mort ; mon menton était complètement dégarni de ma barbe et les quelques poils hirsutes qui restaient donnaient à ma physionomie un air terrifiant. Mes yeux étaient fortement cernés. Le blanc de mes yeux était tout teinté de rouge. C'était le sang qui s'y était figé à la suite des coups que j'avais reçus.

Ce jour-là on chercha ma nourriture au restaurant. Mais le lendemain l'ordre était changé. Je devais faire moi-même la cuisine. Un marin m'apportait le nécessaire : Viande, pommes de terre, etc. Cuisiner me servait de passe-temps. Je descendais ainsi plusieurs fois par jour à la cuisine toujours en compagnie

d'un gardien. Un jour, j'entendis de la fenêtre de la cuisine qui donnait sur une cour adjacente à la caserne, des paroles en anglais. Ma curiosité fut éveillée. Mon gardien s'étant absenté un moment, je courus à la fenêtre examiner la cour et cherchai à voir d'où pouvait venir cette conversation. Je finis par comprendre, à ma plus grande joie, que je me trouvais en face de la maison où habitaient M. Goad avec plusieurs autres officiers anglais. Cette maison était surmontée d'une petite terrasse donnant sur la cour. Je devais de toute façon parvenir à leur envoyer un mot leur annonçant que j'étais près d'eux et les informant de toutes les souffrances que les Turcs m'avaient fait subir. Je me disais : « Si un jour les Turcs me font disparaître, leur acte ne restera pas ignoré ».

La porte de cette cour se trouvait près de la cuisine et je remarquai qu'elle n'était pas fermée à clef. Ecrire une lettre était facile ; mais comment la leur faire parvenir ? Cette idée m'obsédait jour et nuit. Une semaine s'écoula sans que j'eusse l'occasion de réaliser mon dessein. Ma vie redevint monotone ; rien à lire, mes livres m'ayant été enlevés. Je récitais plusieurs chapelets par jour. Je m'exerçais un peu à parler anglais pour ne pas oublier cette langue, en m'aidant d'un parois-

sien anglais qui m'avait été laissé et dans lequel je lisais aux prisonniers l'évangile du dimanche.

Parmi les marins qui étaient chargés de me surveiller il y en avait un qui était simple et naïf. Il était cependant porté au mal et il profitait de mon absence pour pénétrer dans ma cellule privée de vitres et me voler ma nourriture. La solution du problème était trouvée. Je devais profiter du manque d'intelligence de ce gardien pour mettre mon projet à exécution. N'ayant pas de papier dans ma chambre je pris une enveloppe, sur laquelle j'écrivis quelques lignes à l'adresse du commandant français X... Je lui dis en résumé ce que j'avais souffert injustement de la part des Turcs.

Je pliai l'enveloppe, l'enfermai dans une autre sur laquelle j'écrivis l'adresse du commandant X... Puis je l'enveloppai dans un vieux journal en ayant soin d'y mettre un morceau de pain d'environ 100 grammes pour lester le paquet. Je liai le tout avec une ficelle au bout de laquelle j'attachai un morceau de carton. Sur ce carton j'écrivis en anglais : « Open please » ouvrez, s'il vous plaît. Je devais jeter la lettre sur la terrasse donnant sous les fenêtres des chambres des officiers anglais. Le carton suspendu devait attirer l'attention des officiers ou de leurs ordonnan-

ces. J'étais sûr qu'ils le prendraient et le remettraient au destinataire. Il s'agissait pour moi, et c'était en cela que consistait toute la difficulté, de pénétrer dans la cour pour jeter cette lettre. Le temps pressait, car d'un moment à l'autre je pouvais être fouillé.

Un soir, c'était vers la fin d'octobre, le gardien naïf, de faction devant ma chambre, s'étonna de me voir encore debout à minuit. Je lui dis que je souffrais d'insomnie. J'allumais une bougie (l'éclairage m'avait été permis) et j'offris à mon gardien une tranche de melon qu'il avala volontiers. Un quart d'heure après, je le priai de m'accompagner aux W. C. En sortant, je pris une casserole remplie d'écorces de melon et lui dis que j'allais la vider dans la cour, où l'on déposait les ordures. La chose lui sembla naturelle bien qu'il fût chargé d'accomplir cette corvée. J'entrebaillai la porte de la cour, juste ce qu'il faut pour m'y glisser afin que le gardien ne remarquât pas mon mouvement. Je lançai le paquet sur la terrasse des prisonniers et retournai à la hâte vers mon gardien. J'entendis dans l'obscurité un bruit mat. C'était le paquet qui tombait sur la terrasse. Le coup avait réussi ; satisfait, je rentrai dans ma chambre pour me coucher.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés

depuis cet événement. Nous étions au commencement de novembre ; un matin le capitaine Safar vint dans ma cellule. Prenant un air confidentiel et aimable il me dit : » Le Kol Aghassi, (Ahmed Hamdi) qui a pour vous une grande estime, a, d'accord avec moi, trouvé le moyen de vous sauver. Le commandant étant parti pour Constantinople ; c'est nous qui restons les maîtres ici. Nous avons pensé vous envoyer à l'hôpital et nous nous sommes entendus pour cela avec le médecin en chef qui est très bon et très gentil. Il viendra vous voir ici ; vous lui direz que vous êtes malade, que vous souffrez du cœur, et il vous ordonnera d'aller à l'hôpital ; puis il vous délivrera un rapport déclarant que votre séjour dans une chambre humide et malsaine est nuisible à votre santé. Nous vous permettrons alors de rentrer auprès des prisonniers. Lorsque le commandant reviendra ce sera déjà une vieille histoire et tout sera fini ».

— Mais, répliquai-je, comment expliquer au médecin que je suis malade lorsque je ne le suis point ?

— Vous lui direz, me dit-il, que vous avez une maladie de cœur ; c'est une maladie difficile à reconnaître. » Et il s'en alla.

Plus tard, je compris que ce n'était pas précisément par pitié que cet hypocrite agissait :

des inspecteurs devaient visiter la garnison et ces bandits ne voulaient pas qu'ils m'aperçussent dans l'état où j'étais ; ils craignaient surtout un entretien avec eux. Bref, le médecin ne vint que deux jours après. M'ayant demandé si j'étais malade je lui répondis que je n'avais rien. Il me tata le pouls puis me demanda si j'avais un dérangement d'estomac. Sur ma réponse négative il ordonna au Tchaouche de m'envoyer le lendemain à l'hôpital aux fins d'examen. Le lendemain, je fis mes malles et un gardien me conduisit à l'hôpital. Osman Tchaouche mon voleur me rassura avant de partir sur le compte de mes effets en disant qu'il les ferait transporter au dépôt de la garnison dont il avait la clef.

En quittant ma cellule, le grand air me fit du bien ; il y avait plus d'un mois que je n'étais sorti. Cependant, j'étais perplexe. Cette admission à l'hôpital me paraissait très suspecte et ma méfiance augmenta lorsque mon compagnon prit un chemin détourné passant derrière la citadelle. Enfin, je fus rassuré lorsque je vis la perspective de la façade de l'hôpital.

On me conduisit d'abord au bureau du médecin chef. Le docteur délivra au Tchaouche un papier et lui dit de me faire entrer à l'hôpital tout de suite. Je ne fus même pas

ausculté ; on me fit seulement prendre un bain.

Dans le pavillon où l'on me conduisit, je remarquai la présence des prisonniers malades de Kut-el-Amara. Je fus très content de revoir mes Anglais, et liai aussitôt conversation avec eux. J'appris par eux qu'une grande partie des prisonniers avaient quitté la garnison pour aller à Angora et qu'une épidémie avait éclaté parmi eux, en emportant plusieurs.

Un docteur grec attaché à l'hôpital, M. Wasilaki, vint m'ausculter et me dit que j'allais très bien, que j'avais une bonne constitution, mais que j'étais affaibli. Peu après le docteur en chef, M. Moustapha Loutfi, arriva et dit aux infirmiers de me mettre dans une autre chambre. Là, ô surprise ! je rencontrai, arrivé avant moi, un maître mécanicien du sous-marin « La Turquoise », parti neuf mois auparavant du camp d'Afioun-Karahissar avec tous les autres prisonniers français à destination du Pozanti pour y travailler à la construction du tunnel de Taurus. Il me raconta son odyssée, les mois de prison qu'il avait passés à Adana et comment, arrivé à Afioun depuis quelques jours, Mazloum l'obligeait à faire un travail de forçat au-dessus des forces humaines, consistant à transporter sur

ses épaules des blocs de pierre de 30 à 40 kilos pendant toute la journée. Je lui narrai mon martyre et il en fut indigné.

Le médecin chef voulant alors me séparer des prisonniers, ordonna de m'envoyer dans une chambre où il n'y avait que des Turcs.

Un jour que j'étais accoudé au balcon je vis quatre prisonniers conduisant au cimetière un de leurs camarades qui venait de mourir. M'ayant aperçu ils me saluèrent affectueusement. L'un d'eux fut tellement ému à ma vue, qu'il baissa la tête et les larmes lui vinrent aux yeux. C'était un volontaire Irlandais âgé d'une cinquantaine d'années, père de cinq enfants et qui m'était très attaché. Il s'appelait Walsh.

Je restai à peu près une semaine à l'hôpital, quand le médecin chef vint me dire que j'avais besoin de grand air.

— Je suis guéri, docteur, lui dis-je ; pourquoi ne me délivrez-vous pas le rapport dont m'avait parlé le capitaine Safar ?

— Pas encore, répondit-il ; patientez quelques jours.

— Mais, docteur, lui dis-je, ce sera trop tard, car le commandant Mazloum sera peut-être rentré et ledit rapport n'aura plus d'effet. Vous savez que Mazloum est cruel.

— N'ayez aucune crainte, il ne pourra pas

aller contre mon rapport qui est au-dessus de son pouvoir !

Le lendemain je fus transféré dans un autre pavillon dont le sous-directeur était un chirurgien-dentiste nommé Ali-Riza.

On me désigna une chambre isolée et le dentiste vint lui-même fixer par des clous les volets de la fenêtre. Il était responsable de ma personne et craignait que je ne m'enfuisse.

Je restai cinq jours dans le pavillon du chirurgien-dentiste. Il venait tous les matins soigner les blessures des soldats tout en les accablant des injures les plus grossières.

Le chef infirmier, un caporal turc, fut très aimable pour moi. Le docteur me prescrivait des toniques que je ne prenais pas sans méfiance. Trois jours après mon arrivée dans le nouveau pavillon, je demandai au chef infirmier d'informer le docteur que je désirais le voir. Il vint me remettre deux lettres de mes parents et me demanda ce que je voulais.

— Je suis las, lui dis-je ; on m'avait promis de me garder à l'hôpital une semaine. J'en suis au dixième jour...

Le docteur, agacé, me dit que c'était son affaire et non la mienne. Je commençai à douter de la sincérité de Safar.

Enfin j'appris le retour de Mazloum et mon

espoir de délivrance s'évanouit, car je n'avais rien à attendre de bon de ce tyran.

Trois jours après, au moment où je m'y attendais le moins, on vint m'ordonner de quitter l'hôpital. Le Kol-Aghassi m'envoyait chercher. Je fus envoyé de l'hôpital au bureau du commandement. Je crus d'abord que j'allais être libéré et renvoyé auprès des prisonniers, comme Safar me l'avait promis, mais il n'en fut pas ainsi. Ce fut Safar lui-même qui ordonna à un gendarme de me diriger sur la caserne où je devais être enfermé.

Je repris, donc, déçu, le chemin de ma prison. Arrivé près de la porte, j'aperçus le capitaine White devant sa demeure. Nous nous saluâmes et il ne me quitta pas du regard jusqu'à ce que je fusse entré dans la caserne. On m'enferma dans la chambre obscure que je connaissais, hélas ! trop bien.

Mais nous n'en étions qu'à la fin du premier acte ; le second allait bientôt commencer. J'étais à peine couché, le soir, qu'Osman Tchaouche vint me dire que le commandant m'ordonnait de ne pas dormir cette nuit.

— Levez-vous, s'écria-t-il ; et il recommanda au gardien de m'empêcher de me remettre dans le lit.

J'obéis et restai debout jusqu'au matin.

Il me fut défendu de dormir même le jour. Ce procédé barbare m'inquiéta.

J'allais être délivré et voici qu'on commençait de plus belle à me torturer. Je ne parvenais pas à comprendre ce mystère. Le soir du lendemain, vers neuf heures, le Tchaouche vint me dire que le commandant désirait me voir, il me conduisit dans la cour de l'église où se trouvait établi son bureau. Dans le vestibule je remarquai la présence de quelques prisonniers ; ils me regardèrent avec pitié ; je pénétrai dans la chambre où se tenait le conseil du commandant, composé de Mazloum, Safar, du Kol-Aghassi Ahmed, du lieutenant, et des deux interprètes Derviche et Nebzet.

En entrant je salue, Mazloum bey fixe ses regards sur moi, sourit d'un air sardonique, puis le capitaine Safar me dit ironiquement :

— Guetchmich ôla, Papass effendi, rahat oldounuz-mi. (Mes félicitations, Monsieur le prêtre, êtes-vous bien rétabli ?)

Il plaisantait et voulait me faire comprendre que la comédie consistant à m'envoyer à l'hôpital, soi-disant pour me délivrer, était bien jouée.

Mazloum fixait maintenant sur moi un regard foudroyant. Ce fanatique unioniste turc cria :

— Il vit donc encore, ce chien ?

Puis Nebzet me désignant une chaise m'invita à m'asseoir ; comme j'hésitai, trouvant le geste trop aimable :

— Eh bien reste debout ! cria Mazloum en colère. Je veux te brûler, misérable ! (Valahi séni yakadjayem.)

Puis, sortant de sa poche des feuilles de papier ... c'était ma lettre à M. X... .. il commença à en lire une traduction en turc, plus ou moins exacte. Ayant demandé ensuite mes nom et prénoms, ceux de mon père, ma mère, à quelle époque j'avais quitté le pays, comment j'étais venu à Constantinople puis à la garnison, il reprit la lecture phrase par phrase de ma lettre au commandant français. Un long interrogatoire commença.

— Qui est ce commandant X... auquel vous écrivez ?

— C'est l'officier français prisonnier que vous connaissez ?

— Pourquoi l'appellez-vous commandant : est-ce qu'il est commandant ici ? Il n'est qu'un capitaine. Et puis pourquoi lui dites-vous : Cher commandant ?

— Il est commandant du sous-marin français Je lui dis « cher » parce que c'est ainsi qu'on qualifie une personne avec laquelle on a vécu amicalement.

Un lieutenant turc faisant fonction de greffier transcrivait les demandes et les réponses. Il me demanda si je savais écrire le turc; sur ma réponse affirmative, on me remit une feuille de papier et une plume et je continuai à transcrire moi-même les réponses.

— Pourquoi faites-vous l'éloge de la France et montrez-vous tant d'intérêt aux prisonniers français, vous qui êtes un sujet ottoman ? Les Français sont actuellement ennemis de la Turquie. Ceci est d'autant plus grave que vous êtes considéré à la garnison comme fonctionnaire turc payé par ledit gouvernement.

— Je fais l'éloge de la France parce que je lui dois mon instruction et mon éducation. Il est bien naturel que je sois reconnaissant de cela à la France. Je m'intéresse à ses prisonniers ; c'est un devoir et c'est pour cela que le gouvernement m'a permis de venir parmi eux.

Mazloum et Safar se communiquaient leurs impressions et l'un suggérait à l'autre la manière de m'interroger.

— Où sont les notes que vous demandez au commandant X... ?

— Le commandant X... ne m'a donné qu'un petit renseignement sur la mort d'un sous-officier survenue avant mon arrivée au camp.

— Où est cette note ?

— Je l'ai détruite.

— Vous habitiez avec Langlois et les autres, ajouta Mazloun. Vous allez me dire ce qu'ils écrivaient, ce qu'ils disaient.

— Je ne suis point au courant, lui répondis-je, de ce qu'écrivaient Langlois et les autres prisonniers. Je n'étais pas au camp pour cela.

Alors Mazloun se levant brusquement de sa place me cria avec colère :

— Livrez la liste que vous avez de Langlois, ainsi que les notes de X... Si vous ne me les donnez pas, je vous tuerai.

— Langlois ne m'a rien donné et je répète : M. X... ne m'a fourni que de simples renseignements sur la mort d'un sous-officier ; cette note je l'ai détruite.

Mazloun s'élança sur moi avec des gestes de menace. Le Kol-Aghassi le retint.

— Reconduisez-le en prison et veillez à ce qu'il ne dorme pas.

Je rentrai dans ma prison. Le gardien ayant reçu un ordre exprès m'empêcha de fermer les paupières. Si je m'assoupissais, il me réveillait en sursaut. Je passai ainsi une autre nuit blanche. Le jour se leva et dissipa la lourdeur du sommeil, mais une rage de dents me fit souffrir atrocement.

Le soir, à neuf heures, je fus amené de nou-

veau devant le bourreau ; mais à peine avait-on commencé à m'interroger que celui-ci, sur ma première réponse négative, se ravisant, me renvoya à ma cellule en me défendant de dormir. Un gardien bienveillant me permit pourtant de me reposer un peu. Je dormis ainsi deux heures. Puis, réveillé par le gardien suivant, je dus interrompre mon sommeil et attendre dans l'obscurité que le jour vint.

Le lendemain matin j'étais un peu plus dispos.

Vers neuf heures, Osman Tchaouche arriva avec le menuisier de la garnison, créature du capitaine Safar. Ce menuisier volait les planches des maisons du quartier des chrétiens déportés, et les faisait vendre. Il était influent auprès de ses chefs, avec lesquels il s'entretenait familièrement.

Ce triste personnage vint me prendre brutalement pour me conduire au bureau du commandant et procéder à l'interrogatoire. Une fois dans la rue, le marangos (menuisier), me bouscula de toutes ses forces, me donna des coups de poing en me disant :

— Donne tes notes, cochon de prêtre ! Raconte ce que tu as vu écrire et ce sera fini !

Je faillis tomber à la suite d'une bousculade et mes bourreaux riaient à gorge déployée.

Nous arrivons au bureau pour l'interroga-

toire. J'entre. Une odeur de boisson emplissait la chambre. Mazloum était presque ivre et son haleine, lorsqu'il parlait, exhalait de fortes odeurs d'alcool. Dès l'entrée, le tyran me crie en grinçant des dents :

— Si tu ne parles pas, aujourd'hui, je t'écraserai, chien !

Le menuisier, Osman Tchaouche, et surtout Nebzet, placés à côté de moi, plaisantent et me somment de parler. Le méchant Nebzet va jusqu'à me cracher à la figure.

N'ayant pu rien tirer de moi, le commandant me renvoya avec des injures en répétant son ordre de ne pas me laisser dormir. Le menuisier et Osman m'accompagnèrent de nouveau jusqu'à ma prison, se comportant, en chemin, comme des sauvages. J'étais à bout de forces. La privation de sommeil me causait des souffrances impossibles à décrire. Mon système nerveux était ébranlé. Je crus devenir fou. Ces barbares allaient me tuer. J'étais au paroxysme du désespoir. Le lendemain mes yeux affaiblis distinguaient à peine les soldats qui passaient devant ma fenêtre. Assis sur un banc j'attendais patiemment la fin de mon agonie.

Avant midi, Osman Tchaouche arriva, réunit les soldats dans la chambre voisine et leur parla à voix basse. Il me sembla qu'il causait

de moi avec eux. Je croyais entendre les mots papas, trahison, prisonniers, punition, insécurité du pays, etc. Il leur recommanda de nettoyer leurs fusils. Puis le cliquetis des Mauser retentit. Chaque soldat prit son arme la nettoya comme s'il se fut agi d'aller à l'attaque. Dans l'après-midi, le même bruit recommença. Osman Tchaouche vint de nouveau donner des ordres et s'en alla. Bientôt, les soldats sortirent avec leurs armes dans le corridor et se mirent en rang devant ma chambre. Le Tchaouche les passa en revue et ils s'en allèrent. Pour que les premiers soldats qui étaient avec moi ne fussent pas tentés de faciliter mon évasion, on les renvoya et on les fit remplacer par d'autres. Deux ou trois restèrent. D'autres arrivèrent bientôt et prirent la place des premiers. Je remarquai qu'ils m'observaient de près. Puis l'un d'eux alla fermer à clef la porte du jardin. J'entendis le bruit de la serrure de la grande porte qu'on fermait. C'était pour m'empêcher de m'évader. Ma dernière heure approchait. Oui, oui, c'était de moi qu'avait parlé le Tchaouche à ses soldats. Il avait bien dû leur dire que j'étais un traître et que comme tel je devais être puni.

J'allais être fusillé. J'étais convaincu de ma mort prochaine mais n'en étais pas effrayé.

Je me résignais et trouvais même que cela serait la fin de mes souffrances. Je mourrais au moins en innocent. La seule chose qui me touchait profondément était le souvenir des miens et leur douleur au moment où ils apprendraient ma fin tragique.

Vers le soir, un soldat s'approcha de ma fenêtre et me dit quelques mots de consolation qui augmentèrent, en les raffermissant, mes appréhensions au sujet de ma mort prochaine. Un moment après, un autre soldat tenant une grande feuille de papier à la main passa par le corridor. C'était l'écriveau qu'on allait me suspendre au cou lors de l'exécution. Mais j'étais plein de courage. J'allais à la mort presque avec joie. Je priais, me préparant à mourir et offrant ma vie en sacrifice pour ma nation et mes frères. Puis je me promenai, avec agitation dans ma chambre, impatient de voir enfin venir mes derniers instants. Je voulais boire le calice jusqu'à la lie.

Le soir vint, j'attendais le dernier appel. Vers huit heures et demie, le sergent arriva et me dit de sortir pour me rendre auprès du commandant. En chemin, je priai.

Osman Tchaouche me demanda ce que je faisais.

— Devant mourir bientôt, lui dis-je, je me prépare à la mort.

A ces mots mon interlocuteur feint de pleurer et laisse hypocritement échapper des soupirs. C'était un Turc....

Nous arrivons à la porte du camp. J'entre et me présente au tribunal, prêt à entendre mon arrêt de mort. Le commandant, assis devant une table, est entouré des membres du conseil.

— Eh bien, me dit-il, parlerez-vous aujourd'hui ?

— Je n'ai rien à dire de nouveau, lui répondis-je ; mais avant de mourir, je vous demande une grâce et vous prie de me l'accorder.

— Parle.

— Je vous prie de me permettre de voir pour la dernière fois mon collègue, M. Mous-soullou pour que je puisse remplir mes devoirs religieux avant de mourir. Je voudrais aussi faire mon testament.

— Toi, mourir ? cria le commandant ? Tu es capable de faire mourir tous les diables avant de *crever*. Quant à ton collègue, il est lui aussi en prison. Le prêtre grec de la ville est aussi sous les verrous ; de sorte qu'il est impossible de l'amener un prêtre. Quant à ton testament, tu peux le faire.

L'interprète Nebzet prend alors la plume et écrit en souriant tout ce que je lui dicte.

Quand ce fut fini, le capitaine Safar dit :

— Puisque vous donnez à tout le monde, pourquoi ne léguez-vous pas quelque chose au Croissant rouge aussi ? Ah ! je comprends ! c'est une œuvre turque et, comme telle, elle ne peut pas vous intéresser !

— Eh bien, lui dis-je, voici un livre : vous le donnerez au Croissant rouge. . .

Safar l'accepta.

Ayant terminé mon testament, je le signai.

Le commandant quitta subitement le tribunal. Ceux qui restaient changèrent de ton et de langage. Le Kol-Aghassi pris de pitié dit au lieutenant de m'offrir une cigarette.

— C'est fini, me dit-il, vous allez dormir cette nuit.

Je n'en croyais pas mes oreilles et il me semblait qu'on me trompait. C'était sans doute une dernière consolation que le Kol-Aghassi voulait me donner.

Enfin le Tchaouche qui avait assisté à cette scène, me conduisit chez moi. En route il me pria de lui faire un legs à lui aussi. Il m'accompagna dans ma cellule. J'ouvris ma malle et lui remis quelques objets ; non satisfait, il voulait avoir aussi mon pardessus et mon tapis. Je refusai ; mais quel ne fut pas mon étonnement en constatant alors que la plupart de mes effets m'avaient été volés.

Harassé, je cherchais à dormir. Mais des idées noires m'assaillaient et j'attendais le moment où on viendrait me prendre, la nuit, pour me fusiller. Enfin je tombais dans un profond sommeil. Le lendemain je me réveillai à dix heures. En ouvrant les yeux, mon cauchemar de la veille causé par l'insomnie et l'agitation s'était évanoui. Mon premier acte fut alors de rouvrir ma malle pour voir ce qui y manquait. Je constatai que tout mon linge, ma montre, des habits et beaucoup d'autres objets avaient disparu. Je soupçonnai aussitôt Osman Tchaouche d'être l'auteur du vol, car c'est lui qui détenait la clef du magasin. Averti, il vint lui-même me demander tout étonné ce qui me manquait. J'insistai surtout pour r'avoir mon linge. Mais ce fut peine perdue.

... Un sergent me dit le lendemain qu'il avait vu Osman avec ma robe de nuit.

Le même jour, un marin vint me dire confidentiellement que j'allais partir pour Constantinople. Vers midi un « canoun Tchaouch » frais arrivé de la capitale, me dit en passant devant ma prison :

— Papas, je devais vous conduire à Constantinople ; mais je suis chargé d'une nouvelle mission ; vous y serez conduit probablement par un autre.

Il n'y avait plus de doute, mon transfert était décidé.

Je me préparai et la première chose qui me vint à l'esprit fut d'avertir les prisonniers pour qu'ils pussent trouver le moyen d'aviser la délégation apostolique de Constantinople de mon départ et obtenir sa protection.

J'écrivis donc une lettre en ce sens à M. Goad et une autre à M. X.... Je les priai de prendre les mesures voulues pour avertir Mgr Dolci. Je chargeais notamment M. Goad de communiquer aux prisonniers certaines choses ayant trait à mes relations avec eux. Je trouvai le moyen de lancer mes lettres par la même cour sur la terrasse des officiers anglais et me hâtai de regagner ma cellule.

Le lendemain je retournai dans la cour. Je faisais moi-même ma lessive et n'étais plus gardé avec la même rigueur. Les officiers anglais m'ayant aperçu par la fenêtre, l'un d'eux vint se promener sur la terrasse, une cigarette à la main. Il me fit signe d'approcher, puis il jeta la cigarette que je m'empressai de ramasser et me hâtai de me retirer. Assis dans un coin de ma prison j'ouvris la cigarette. Elle contenait une lettre du commandant Goad. Il me rassurait, me promettant de faire ce que je lui avais demandé. La délégation apostolique de Constantinople avait été déjà

informée par lui de mon prochain départ. Il m'exprimait ses regrets de me savoir dans cette situation et me souhaitait un meilleur sort, en me remerciant au nom de tous les prisonniers.

Voulant conserver ce dernier souvenir des prisonniers, je le cachai ; puis, vu le danger que j'aurais pu courir dans le cas où je serais fouillé, je sacrifiai ce dernier souvenir et le détruisis.

cas où je serais fouillé, je sacrifiai ce dernier souvenir et le détruisis.

Deux jours après, c'était vers la fin de novembre, on m'annonça, en effet, que je devais partir le lendemain de bon matin. Je demandai à plusieurs reprises à voir le capitaine Safar avant de me mettre en route : c'était pour l'informer du vol de mes effets et de mon linge. Osman Tchaouche devinant ma pensée empêchait notre entrevue. Enfin, à une heure avancée de la nuit, le capitaine arriva dans la caserne et me demanda si j'étais prêt à partir. Je lui racontai le vol dont j'avais été victime et dont je soupçonnais Osman Tchaouche. Ce dernier étant une créature du capitaine, il ne fut pas donné de suite à l'affaire.

Le lendemain à deux heures du matin, je quittai avec joie la caserne où j'avais été enfermé presque deux mois. On me fit traverser

la ville par des chemins détournés. A la gare, je fus surpris d'apprendre que le train ne partait qu'à neuf heures. C'était encore une dernière méchanceté de Mazloum, qui ne voulait pas me laisser passer en plein jour devant la demeure des officiers anglais, me privant du plaisir de les revoir une dernière fois.

Finalement le train ne partit qu'à midi. Hassan Tchaouche qui m'accompagna fut, en cours de route, fort aimable et plus aimable encore fut le soldat qui s'appelait Baïram.

Je leur offris moi-même à déjeuner à tous deux en chemin.

Arrivé à Ismit, j'offris du thé dans un restaurant au bon soldat, puis, convaincu de sa sincérité, je lui demandai s'il voulait bien se charger, une fois arrivé à Constantinople, de faire parvenir au vicariat général chaldéen les quelques mots que je lui remettrais. Il consentit et je lui dictai alors l'adresse qu'il nota sur son calepin ; puis je griffonnai quelques lignes pour Mgr Bajari, l'informant de mon arrivée à Constantinople, où je devais passer par la Cour martiale. Je lui demandai d'user de tous les moyens possibles pour me sauver. Le soldat prit cette lettre et la cacha en me recommandant de ne rien dire à personne, pas même à son compagnon. Plus tard j'appris qu'il avait tenu sa promesse.

Le lendemain soir, exactement le mardi 28 octobre, nous arrivâmes à Haïdar Pacha. Mes gardiens me conduisirent au ministère de la guerre, je fus amené au commandement de la place, de là, transféré dans une grande bâtisse rouge, y annexée. Un officier supérieur me dit :

— Eh bien, vous voilà arrivé sain et sauf ?

Puis il donna l'ordre de me conduire ailleurs. C'était une espèce de grand hall souterrain dans lequel nous parvînmes après avoir traversé un long corridor. Dans ce hall étaient rangés des lits superposés, réservés aux soldats turcs qui se tenaient blottis comme des rats dans cette espèce de cave. De ce lieu je fus transféré dans un bureau où des sous-officiers me fouillèrent soigneusement, comme si je venais d'être arrêté là peine. Je trouvai ce geste, effectué après deux mois de prison, bien ridicule. Le premier sous-officier me parut un fanatique acharné. Il cherchait, en raccordant les bouts de papier trouvés sur moi, un prétexte, pour me causer des ennuis.

Un sergent me conduisit ensuite dans une chambre éclairée à l'électricité où je devais rester, en attendant mon jugement. On confia à un soldat le soin de m'apporter à manger. C'était un gros paysan turc, pas méchant. Il balayait aussi ma chambre. Somme toute,

J'étais bien au Séraskérat, si je compare surtout cette détention à celle d'Afioun Kara-Hissar.

Le lendemain, le chef de la prison, le capitaine Ismaïl Hakki, vint me parler très aimablement. Il me conduisit dans une pièce où je trouvai ma malle. Celle-ci fut ouverte et inspectée. Le capitaine, sans les parcourir, garda pour lui quelques lettres reçues de France par l'intermédiaire du Croissant Rouge et écrites par des parents de soldats tombés pour la plupart sur les champs de bataille aux Dardanelles et me demandant de leurs nouvelles.

Deux jours après mon entrée dans cette nouvelle prison, le capitaine vint m'informer qu'un certain Victor Varthality, envoyé par la délégation apostolique, désirait me voir. M. Varthality, après m'avoir posé une foule de questions, me demanda si j'avais besoin de nourriture ou d'argent.

— Je n'ai pas de linge de rechange lui dis-je.

Il m'en apporta.

Plus tard, Mgr Pompili fut bien étonné en apprenant que je n'avais pas chargé M. Varthality de venir lui demander de l'argent.

Huit jours après, je passai devant la Cour martiale où je subis un interrogatoire.

La séance continuant on me demanda de nouveau d'où j'étais, d'où je venais, etc. Le fond de l'interrogatoire portait toujours sur la lettre du commandant X... Mais mes juges ne paraissaient pas accorder une grande importance à la question. Enfin l'heure étant passée, ils me congédièrent.

Quelques jours après, on m'appela de nouveau pour m'interroger. L'interrogatoire terminé, l'un des juges me demanda des nouvelles du capitaine anglais Does et il me tint une conversation presque cordiale. Il m'offrit même une cigarette que je refusai ; puis, faisant mention du capitaine Roeckel, il me dit :

— Le capitaine Roeckel est mort. Il m'observait pour voir quelle impression cette nouvelle allait me faire. Ayant cru à la mort de ce brave ami, j'en fus profondément affligé. Je sus ensuite que M. Roeckel se portait fort bien. C'était une ruse.

Je restai enfin seul avec mon interlocuteur qui me semblait être Arabe. Il parlait du reste parfaitement bien cette langue. Je lui demandai ce qu'il pensait de mon dossier ; il me répondit :

— Vous pouvez être tranquille, il n'y a rien de sérieux. Votre affaire ressemble à une bulle de savon qui disparaît au premier souffle.

Restait le tribunal.

Le 27 décembre, Mgr Bajari eut le courage de venir me rendre visite en prison et m'apporta de bonnes nouvelles de mon frère qui était à Constantinople et sur le sort duquel j'étais inquiet. Il fut étonné de mon calme car des gens mal intentionnés avaient répandu le bruit dans la ville que ma cause était grave et que je serais exécuté.

Quelques jours après, Mgr Bajari vint me revoir, accompagné cette fois de mon frère qui était navré de me voir en prison. Il me remit de l'argent et me donna des nouvelles rassurantes de ma famille.

Je dus attendre jusqu'au commencement de février pour paraître devant le tribunal de la Cour martiale. On me permit de quitter ma chambre solitaire et, après trois mois de solitude absolue, je pus enfin avoir le bonheur d'être détenu avec d'autres êtres humains et de causer avec eux. J'avais pour compagnons des prisonniers chrétiens, tous gens cultivés et, pour la plupart, déjà justifiés devant le tribunal, mais que, par méchanceté, on ne remettait pas en liberté. Ce n'était du reste que grâce à de gros pots-de-vin qu'ils étaient parvenus à se faire transférer dans une grande salle, propre et bien aérée. J'eus le bonheur d'y rencontrer un compatrio-

te d'Ourfa, le docteur Mirza, qui, pendant son exil à Angora avait été désigné pour soigner les prisonniers de guerre dans les camps. Les rigueurs de la prison me furent donc largement adoucies et j'espérais une fin heureuse à mon long martyre. Désirant avoir des livres, je demandais un jour à un gardien qui s'était montré très bienveillant jusqu'alors, de m'appor~~ter~~ter une *grammaire anglaise*. Il accepta. Je lui indiquais la bibliothèque où il devait l'acheter et lui remis de l'argent et un pourboire. Mais le traître alla avertir le commandant qui me réprimanda et laissa au gardien le pourboire et le restant de l'argent. C'était bien turc..

Nos compagnons de prison me racontaient les atrocités qu'ils avaient subies à la direction de la Sûreté générale. L'un d'eux Samuel de Van, professeur au Robert Collège, à Constantinople, après avoir reçu des centaines de coups de bâton, avait été suspendu au mur, la tête en bas.

Un autre, M. Ohannès, marchand-tailleur à Péra, avait été arrêté parce que son frère avait publié des livres contraires à la politique unioniste.

Chawache, journaliste, avait été tellement torturé qu'il se jeta par la fenêtre dans la rue pour se tuer et se brisa une jambe. Un autre

fut obligé, sous peine de recevoir des coups, de rester debout, sans broncher, jour et nuit, et cela pendant plusieurs jours.

Je fus surpris de rencontrer un jour dans la prison, les trois officiers de la marine anglaise : M. Stocker, M. Cokren et un autre qui s'étaient évadés dix mois avant de mon camp de concentration d'Affioun-Kara-Hissar et qui furent repris huit jours après.

Je les saluai un jour qu'ils passaient devant ma grille et demandai des nouvelles de leur santé. Eux-mêmes furent surpris plus encore de me voir en prison.

Le 8 février on m'appela au tribunal. Le président, général de gendarmerie, assisté d'une dizaine d'officiers et du procureur-général, ordonna au secrétaire de lire ma lettre à M. X... et de la traduire en turc. Celui-ci traduisait si mal que je fus obligé de l'arrêter à plusieurs reprises et de le reprendre. A la fin, froissé dans son amour propre, il s'obstina à soutenir sa traduction. Nonobstant le danger que je courais, je me levai et, allant jusqu'à lui, je lui arrachai la lettre en continuant moi-même la traduction. Les juges me regardaient surpris.

Voici le chef d'accusation que le président portait contre moi : *Mon AMOUR pour la France !*

Je plaidais ma cause avec chaleur en ture, et quand le terme ne me venait pas à l'esprit je m'exprimais en français ou en arabe. A la fin, le président, transporté de colère, me cria :

— Eh bien, si vous devez tant à la France que vous aimez, pourquoi êtes-vous resté en Turquie ? Pourquoi avez-vous accepté de la servir, cette Turquie qui, ayant confiance en vous, vous a permis d'aller dans le camp des prisonniers anglo-français ? Vous n'auriez eu qu'à vous installer en France et notre pays aurait eu en son sein un traître de moins.

En dernier lieu, le procureur-général, prenant ma défense, déclara que la lettre était adressée à un prisonnier du camp, et que les sentiments ne se commandant pas, chacun ayant le droit de penser librement, je ne devais encourir de ce fait aucun châtement. Après une courte lecture que je ne pus saisir entièrement, le président m'invita à sortir. Je rentrai en prison et, le lendemain, le capitaine Ismaïl Hakki vint m'annoncer mon acquittement. Il me dit qu'il restait encore à consulter Enver Pacha pour savoir où je devais aller, étant donné que, de ma fonction d'aumônier militaire, je dépendais du ministère de la Guerre.

Le 10 février, un dimanche, le sergent vint

me dire de faire mes préparatifs de départ. J'étais libre. Je pouvais aller où je voulais. Je quittai la prison après y avoir passé 130 jours. Je croyais rêver ! Je me sentais renaitre à la vie, comme réveillé d'un terrible cauchemar, en traversant en voiture les rues de la capitale. Je me rendis au vicariat chaldéen où je revis mes collègues et mes amis qui furent heureux que je fusse enfin délivré des griffes de mes misérables bourreaux après un si long martyre.

Deux jours avant ma délivrance seulement, ma pauvre mère avait appris à Alep mon emprisonnement. Mais elle ne fut pas longtemps tourmentée. Deux jours après elle reçut la nouvelle de ma délivrance.

Malgré la douceur de ma nouvelle vie, la pensée des souffrances des prisonniers de guerre ne me quittait pas. Je me hâtai de renseigner qui de droit mais je craignais de me rendre aux consulats anglais et français ; je redoutais l'espionnage turc. Je trouvai enfin moyen de voir M. Sikes et le docteur M. Lean chargés des Anglais, ainsi que le ministre docteur Frew. Notre ancien et aimable ami, M. Savoye, un Français, ex-directeur de la Banque ottomane à Ourfa offrit un thé chez lui où je trouvai réunis M. Dugardier, consul général de France, et M. Beauduy.

Je leur racontai tout ; je les priai d'inter-

venir auprès des autorités turques pour protester par l'entremise de l'ambassade d'Amérique, chargée alors des intérêts de l'Entente en Turquie, afin de sauver les pauvres prisonniers exposés à périr par le froid, le manque de soins et de nourriture. Je leur demandai aussi d'augmenter la somme d'argent qu'ils envoyaient aux prisonniers et qui était pour ceux-ci le seul moyen de salut.

Je présente mes remerciements en terminant au Délégué apostolique, Mgr Dolci, à notre cher ami Latif Bey, chaldéen, membre du Conseil à la Cour d'Appel de Constantinople, et à Daoud Bey Youssoufani, député chaldéen de Mossoul, qui ont bien voulu intervenir pour moi et user de leur influence auprès de leurs amis pour me rendre à la liberté.

TABLE DES MATIÈRES

Préface.....	r
Témoignage d'un aumônier allemand.....	1
Les Massacres d'Ourfa.....	9
Les Massacres de Séert.....	48
Au Désert.....	97
Les Massacres d'Erzeroum.....	108
Les Massacres de Samsoun.....	123
Les Massacres de Karpout.....	143
Les Massacres ds Diarbékir.....	152
Les Massacres de Loudja.....	169
Les Massacres de Trébizonde.....	177
Ma prison.....	220

Grande Imprimerie de Blois, 22, rue du Poids-du-Roi. — 10095

- Le Chemin des Dames.** *Carnet d'un territorial*, par Albert BESSIÈRES. Un vol. in-16, broché..... 2 50
- Souvenirs d'un otage**, par Georges DESSON. Préface de Serge BASSET. Un vol. in-16, illustré..... 2 50
- Prisonnier civil**, par Dominique DE LAGARDETTE. *Histoire d'un prêtre français, docteur allemand, interné cinquante mois en Allemagne (1^{er} août 1914-1^{er} août 1918)*. Un vol. in-8° écu..... 2 »
- Mémoires de guerre.** *Blessé. Captif. Délivré !* par Hubert DE LARMANDIE (Prix Montyon 1906). Préface du général MALLETERRE. Un vol. in-16 broché, illustré. 3 50
- Aux champs des croix et des cocardes**, par Adrien PANGAUD. Un vol. in-16..... 2 50
- Sous la rafale.** *Pendant la grande guerre*, par SCHMITZ, lieutenant de cavalerie. Un vol. in-16, broché... 3 50
- Le Carnet intime de guerre** d'Amédée GUIARD. *Pages actuelles*, n° 112..... 0 60
- Reliques sacrées.** *Lettres ouvertes sur des tombes*, par Louis COLLIN. Couverture illustrée, 9 photographies. Un vol. in-8°, broché..... 3 »
- La France au-dessus de tout.** *Lettres de combattants rassemblées* par R. NARSY. Un vol. in-16 de la collection *Pages actuelles*, n° 25..... 0 60
- Lettres d'un soldat**, par Léo LATIL (1890-1915). Un vol. in-16 de la collection *Pages actuelles*, n° 87..... 0 60
- Lettres de guerre**, d'Augustin COCHIN. Préface de Paul BOURGET, de l'Académie française. 1 vol. in-16 de la collection *Pages actuelles*, n° 105..... 0 60

